



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

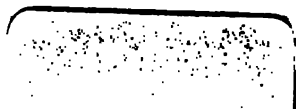
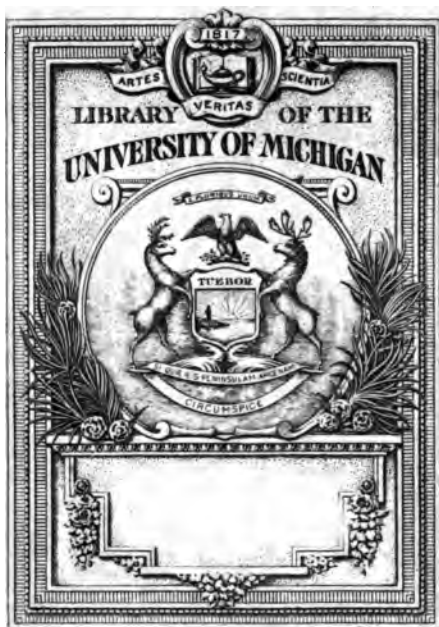
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









1





*H. S. Fiege*

**NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE**

**DES**

**CLASSIQUES FRANÇAIS.**

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,  
RUE JACOB, N° 24, A PARIS.

LA  
93581  
HENRIADE,

POÈME,

PAR VOLTAIRE.



PARIS,  
LIBRAIRIE DE LECOINTE,  
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1835.

847  
V94hen.  
1835.

LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN



1835



---

## IDÉE DE LA HENRIADE.

**L** sujet de la *Henriade* est le siège de Paris, commencé par Henri de Valois et Henri le grand, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de la France et de la maison royale.

Le poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événements principaux. Les autres, moins respectables, ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette ampoulée; et on a pour garant ces vers de M. Despréaux déjà cités. (1)

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les tragédies, où les événements sont pliés aux règles du théâtre.

Au reste ce poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le Camouens, qui est le Virgile des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une croisade connue de tout le monde, et n'en a omis ni l'hermite Pierre ni les processions. Virgile n'a construit la fable de son *Enéide* que des fables reçues de son temps, et qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homère, contemporain d'Hésiode, et qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troie, pouvait aisément avoir vu, dans sa jeunesse, des vieillards qui avaient connu les héros de cette

---

(1) Voyez les notes du sixième chant.

guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homère, c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman, que les caractères ne sont point de son imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et mauvaises qualités, et que son livre est un monument des mœurs de ces temps reculés.

La *Henriade* est composée de deux parties; d'événements réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le système du merveilleux, telles que la prédiction de la conversion de HENRI IV, la protection que lui donne S. Louis, son apparition, le feu du ciel détruisant ces opérations magiques qui étaient alors si communes, etc. Les autres sont purement allégoriques: de ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme, personnifiés, le temple de l'amour, enfin les passions et les vices

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des fleches, la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poésie ne signifie que la mer, et non l'épouse de Neptune: les champs de Mars ne veulent dire que la guerre, etc. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Despréaux, qui dit:

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement  
Et vouloir au lecteur plaire sans agrément.

Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,  
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance;  
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;  
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;  
 Et par-tout, des discours, comme une idolâtrie,  
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; et le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le saint-siège par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de Louis XI et de Catherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parcequ'il était trop long, et qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune Roufflers, qu'on supposait tué par HENRI IV, parcequ'en cette circonstance la

mort de ce jeune homme semblait rendre HENRI IV un peu odieux, sans le rendre plus grand. On a fait passer Duplessis-Mornai en Angleterre auprès de la reine Elisabeth, parcequ'effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation. On s'est servi de ce même Duplessis-Mornai dans le reste du poëme, parcequ'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prit sa place dans les chants suivants; de même qu'il serait impertinent dans une tragédie (dans Bérénice, par exemple) que Titus se confiât à Paulin au premier acte, et à un autre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changements, l'auteur ne doit point s'en inquiéter: il sait que qui conque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion, qui fait en grande partie le sujet du poëme, et qui en est le seul dénouement.

L'auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse qui ne peut donner aucune prise à la censure. Tel est, par exemple, ce morceau sur la TRINITÉ:

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,  
Unis et divisés, composent son essence.

Et celui-ci:

Il reconnaît l'église ici-bas combattue,  
L'église toujours une, et par-tout étendue;  
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu  
Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu.  
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,  
De ses élus chéris nourriture vivante,  
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,  
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.



Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage comme une these de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion et des lois. On y déteste également la rebellion et la persécution : il ne faut pas juger sur un mot un livre écrit dans un tel esprit.

## HISTOIRE ABREGÉE

Des évènements sur lesquels est fondée la fable  
du poëme de la Henriade.

**L**es feux des guerres civiles, dont François II vit les premières étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en était le sujet parmi les peuples, et le prétexte parmi les grands. La reine mere, Catherine de Médicis, avait plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, et les Guises contre les Bourbons, pour accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour son malheur, beaucoup de seigneurs trop puissants, par conséquent factieux ; des peuples devenus fanatiques et barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle ; des rois enfants, aux noms desquels on ravageait l'état. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient signalé le malheureux règne de Charles IX ; les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour-à-tour par les partis opposés ; on faisait mourir les prisonniers de guerre

### 30 ÉVÉNEMENTS SUR LESQUELS

par des supplices recherchés; les églises étaient mises en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoisonnements et les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la Saint-Barthélemi. Henri le grand, alors roi de Navarre, et dans une extrême jeunesse chef du parti réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la cour avec les plus puissants seigneurs du parti. On le maria à la princesse Marguerite, sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, et après les serments les plus solennels, que Catherine de Médicis ordonna ces massacres dont il faut perpétuer la mémoire (tout affreux et toute flétrissante qu'elle est pour le nom français), afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion, voient à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc, dans une cour qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agréments de l'esprit, et un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de sang-froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant le commit avec transport et avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes; et, sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le président Jeannin, le marquis de Saint-Herem, etc., la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la Saint-Barthélemi. Son frère Henri III quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par

Henri IV, si justement surnommé le Grand par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominants. L'un était celui des réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, et ayant à sa tête le même Henri le grand, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu à peu par les princes de Guise, encouragée par les papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des moines, consacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son chef était le duc de Guise, surnommé le Balafre, prince d'une réputation éclatante, et qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'état dans ce temps de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse; il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la ligue, mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de Guise, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre son beau-frère, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour Henri III, à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que Henri III envoya contre le roi son beau-frère fut battue à Contras; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire que de se réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le duc de Guise et la Ligue. Guise dans ce temps-là même venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du Balafre humilièrent encore davantage le roi de

## 32 ÉVÉNEMENTS SUR LESQUELS

France, qui se crut à la fois vaincu par les ligueurs et par les réformés.

Le duc de Guise, enflé de sa gloire, et fort de la faiblesse de son souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des barricades, où le peuple chassa les gardes du roi, et où ce monarque fut obligé de fuir de sa capitale. Guise fit plus : il obligea le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois ; et il prit si bien ses mesures, qu'il était prêt de partager l'autorité royale du consentement de ceux qui représentaient la nation, et sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frere le cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de Guise.

Ce qui était arrivé au parti protestant après la Saint-Barthélemi arriva alors à la Ligue : la mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs leverent le masque ; Paris ferma ses portes : on ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la religion, et non comme un roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que Henri III, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris ; et c'est là que commence la Henriade.

Le duc de Guise laissait encore un frere ; c'était le duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, et animée par la vengeance et par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La celebre Elisabeth, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux ; et

ce fut Duplessis-Mornai qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Espagne favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, et par les petits secours d'hommes et d'argent que la cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un moine dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à DIEU, et qu'il courait au martyre; et ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs était qu'il fallait tuer son roi, s'il était mal avec la cour de Rome : les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monuments curieux d'un siècle également barbare et pour les lettres et pour les mœurs.

Après la mort de Henri III, le roi de Navarre (Henri le grand), reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, et son royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, et dont on a fait quelque usage dans ce poème, on compte les maréchaux d'Aumont et de Biron, le duc de Bouillon, etc. Duplessis-Mornai fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce prince; il le

servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des papes, et de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestants.

Le principal chef de la Ligue était le duc de Mayenne : celui qui avait le plus de réputation après lui était le chevalier d'Anmale, jeune prince connu par cette fierté et ce courage brillant qui distinguaient particulièrement la maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne ; mais il n'est question ici que du fameux comte d'Egmont, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de Mayenne. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus décisif, et le plus glorieux pour Henri IV, fut la bataille d'Ivry, où le duc de Mayenne fut vaincu, et le comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre le roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées ; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse : « Si je suis vaincu, vous me connaissez assez pour croire que je ne fuirai pas ; mais ma dernière pensée sera à DIEU, et l'avant-dernière à vous. »

Au reste on omet plusieurs faits considérables, qui, n'ayant point de place dans le poème, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue, ni de ce cardinal de Bourbon, qui fut quelque temps un fantôme de roi sous le nom de Charles X. Il suffit de dire qu'après tant de malheurs et de désolation, Henri IV se fit catholique, et que les Parisiens, qui haïssaient sa religion et révéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur roi.

# LA HENRIADE.

---

## CHANT PREMIER.

### ARGUMENT.

Henri III, réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, et son avènement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.

**J**x chante ce héros qui régna sur la France  
Et par droit de conquête, et par droit de naissance ;  
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner ,  
Calma les factions , sut vaincre, et pardonner ,  
Confondit et Mayenne, et la ligue, et l'Ibère ,  
Et fut de ses sujets le vainqueur et le pere.

Descends du haut des cieux, auguste vérité ;  
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté ;  
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.  
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :  
C'est à toi de montrer , aux yeux des nations ,  
Les coupables effets de leurs divisions :  
Dis comment la discorde a troublé nos provinces ;

Dis les malheurs du peuple, et les fautes des prince  
Viens, parle; et s'il est vrai que la fable autrefois  
Sut à tes fiers accents mêler sa douce voix;  
Si sa main délicate orna ta tête altière;  
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,  
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,  
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

Valois régnait encore; et ses mains incertaines  
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes:  
Les lois étaient sans force, et les droits confondus;  
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.  
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,  
Aux combats, dès l'enfance, instruit par la victoire  
Dont l'Europe, en tremblant, regardait les progrès  
Et qui de sa patrie emporta les regrets,  
Quand du nord étonné de ses vertus suprêmes  
Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes.  
Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier;  
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier:  
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,  
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.  
Quélus et Saint-Mégrin, Joyeuse et d'Epernon,  
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,  
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,  
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthar-  
giques.

Des Guises cependant le rapide bonheur  
Sur son abaissement élevait leur grandeur;  
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,  
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.  
Les peuples déchainés, vils esclaves des grands,  
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.



Ses amis corrompus bientôt l'abandonnerent ;  
Du louvre épouvanté ses peuples le chasserent :  
Dans Paris révolté l'étranger accourut ;  
Tout périssait enfin , lorsque Bourbon parut.  
Le vertueux Bourbon , plein d'une ardeur guerrière ,  
A son prince aveuglé vint rendre la lumière :  
Il ranima sa force , il conduisit ses pas  
De la honte à la gloire , et des jeux aux combats.  
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancerent :  
Rome s'en alarma ; les Espagnols tremblèrent :  
L'Europe , intéressée à ces fameux revers ,  
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la discorde inhumaine  
Excitant aux combats et la ligne et Mayenne ,  
Et le peuple et l'église , et , du haut de ses tours ,  
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.  
Ce monstre impétueux , sanguinaire , inflexible ,  
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :  
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :  
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :  
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ;  
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant , près de ces bords fleuris  
Où la Seine serpente en fuyant de Paris ,  
Lieux aujourd'hui charmants , retraite aimable et pure ,  
Où triomphent les arts , où se plaît la nature ,  
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats ,  
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.  
On y voit ces héros , fiers soutiens de la France ,  
Divisés par leur secte ; unis par la vengeance ;  
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :  
En gagnant tous les cœurs , il les a tous unis.

Et, laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,  
A partir de ces lieux il força son courage.  
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;  
Et tous de son retour attendent leur destin.  
Il marche. Cependant, la ville criminelle  
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;  
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,  
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :  
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ,  
Mornay, son confident, mais jamais son flatteur ;  
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur ;  
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,  
Servit également son église et la France ;  
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé ;  
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

A travers deux rochers où la mer mugissante  
Vient briser en courroux son onde blanchissante,  
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port.  
Les matelots ardents s'empressent sur le bord :  
Les vaisseaux, sous leurs mains fiers souverains des  
ondes ,  
Étaient prêts à voler sur les plaines profondes ;  
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,  
Au souffle du zéphyr abandonnait les mers :  
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.  
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :  
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;  
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit ;  
Les vents sont déchainés sur les vagues émuës :  
La foudre étincelante éclate dans les nues ;  
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,

Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,  
 Aux mains des Espagnols, a remis son tonnerre :  
 Sujets, amis, parents, tout a trahi sa foi ;  
 Tout me fait, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;  
 Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,  
 Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,  
 Dans la France à mon tour appelons l'étranger :  
 Des Anglais en secret gagnez l'illustre reine.  
 Je sais qu'entre eux et nous une immortelle haine  
 Nous permet rarement de marcher réunis,  
 Que Londres est de tout temps l'émule de Paris :  
 Mais, après les affronts dont ma gloire est flétrie,  
 Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.  
 Je hais, je veux punir des peuples odieux :  
 Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.  
 Je n'occuperai point dans un tel ministère  
 De mes secrets agents la lenteur ordinaire ;  
 Je n'implore que vous : c'est vous de qui la voix  
 Peut seule à mon malheur intéresser les rois.

Allez en Albion ; que votre renommée  
 Y parle en ma défense, et m'y donne une armée.  
 Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;  
 Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit ; et le héros, qui, jaloux de sa gloire,  
 Craignait de partager l'honneur de la victoire,  
 Sentit, en l'écoutant, une juste douleur.  
 Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,  
 Où, fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,  
 Lui seul avec Condé faisait trembler la ligne.  
 Mais il fallut d'un maître accomplir les devoirs :  
 Il suspendit les coups, qui portaient de ses mains

Et, laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,  
A partir de ces lieux il força son courage.  
Les soldats étonnés ignorent son dessein ;  
Et tous de son retour attendent leur destin.  
Il marche. Cependant la ville criminelle  
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;  
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,  
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :  
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ,  
Mornay, son confident, mais jamais son flatteur ;  
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur ;  
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence ,  
Servit également son église et la France ;  
Censeur des courtisans , mais à la cour aimé ;  
Fier ennemi de Rome , et de Rome estimé.

A travers deux rochers où la mer mugissante  
Vient briser en courroux son onde blanchissante,  
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port.  
Les matelots ardents s'empressent sur le bord :  
Les vaisseaux, sous leurs mains fiers souverains des  
ondes ,  
Étaient prêts à voler sur les plaines profondes ;  
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs ,  
Au souffle du zéphyr abandonnait les mers :  
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.  
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :  
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;  
L'air aifle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit ;  
Les vents sont déchaînés sur les vagues émuës :  
La foudre étincelante éclate dans les nues ;  
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,

Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.  
Le héros, qu'assiégeait une mer en furie,  
Ne songe en ces dangers qu'aux maux de sa patrie ;  
Tourne ses yeux vers elle, et, dans ses grands desseins,  
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.  
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Épire,  
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,  
Confiant sur les flots aux aquilons mutins  
Le destin de la terre et celui des Romains,  
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,  
César à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers,  
Qui vole sur les vents, qui souleve les mers,  
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde  
Forme, élève, et détruit les empires du monde,  
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,  
Sur le héros français daigna baisser les yeux.  
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages  
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages  
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots :  
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille  
Sous des ombrages frais présente un doux asyle :  
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,  
Défend aux aquilons d'en troubler le repos :  
Une grotte est auprès, dont la simple structure  
Doit tous ses ornements aux mains de la nature.  
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,  
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.  
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,  
C'est là que de lui-même il faisait son étude ;  
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,

## LA HENRIADE.

égés dans les plaisirs, perdus dans les amours.  
L'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,  
Souhait à ses pieds les passions humaines :  
Inquiet, il attendait, qu'au gré de ses souhaits  
La mort vint à son Dieu, le rejoindre à jamais.  
Le Dieu, qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse :  
Il fit dans son désert descendre la sagesse.  
Et, prodigue envers lui, de ses trésors divins,  
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au héros, que Dieu lui fit connaître,  
Au bord d'une onde pure, offre un festin champêtre.  
Le prince à ces repas était accoutumé :  
Souvent sous l'humble toit, du laboureur charmé,  
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,  
Il avait déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien  
Fut pour eux le sujet, d'un utile entretien.  
Mornay, qui dans sa secte, étoit inébranlable,  
Prêtait au calvinisme un appui redoutable ;  
Henri doutait encore, et demandait aux cieux  
Qu'un rayon de clarté, vint dessiller ses yeux.  
De tout temps, disait-il, la vérité sacrée  
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :  
Faut-il que, de Dieu seul attendant mon appui,  
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui !  
Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,  
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,  
Et ne l'accusons pas, des fautes des humains.  
J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France ;  
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa nais-  
sance,

Je l'ai vu , sans support, exilé dans nos murs ,  
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs  
Enfin mes yeux ont vu , du sein de la poussière ,  
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière ,  
Se placer sur le trône, insulter aux mortels ,  
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la cour alors , en cette grotte obscure ,  
De ma religion je vins pleurer l'injure.

Là , quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :

Un culte si nouveau ne peut durer toujours.

Des caprices de l'homme il a tiré son être ;

On le verra périr , ainsi qu'on la vu naître :

Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.

Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux :

Lui seul est toujours stable ; et , tandis que la terre

Voit de sectes sans nombre, une implacable guerre ,

La vérité repose aux pieds de l'éternel.

Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.

Qui la cherche du cœur , un jour peut la connaître.

Vous serez éclairé , puisque vous voulez l'être.

Ce Dieu vous a choisi : sa main , dans les combats ,

Au trône des Valois va conduire vos pas.

Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire

De préparer pour vous les chemins de la gloire.

Mais si la vérité n'éclaire vos esprits ,

N'espérez point entrer dans les murs de Paris.

Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse ;

Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse ;

Craignez vos passions ; et sachez quelque jour

Résister aux plaisirs , et combattre l'amour.

Enfin quand vous aurez , par un effort suprême ,

Triomphé des ligueurs , et sur-tout de vous-même ;

Lorsqu'en un siege horrible, et célèbre à jamais,  
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,  
Ces temps de vos états finiront les miseres ;  
Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos peres ;  
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.  
Allez : qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme  
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.  
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux  
Où le Dieu des humains conversait avec eux ;  
Où la simple vertu , prodiguant les miracles,  
Commandait à des rois , et rendait des oracles.  
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux :  
Des pleurs , en l'embrassant , coulerent de ses yeux ;  
Et , dès ce moment même , il entrevit l'aurore  
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore  
Mornay parut surpris , et ne fut point touché :  
Dieu , maitre de ses dons , de lui s'était caché.  
Vainement sur la terre il eut le nom de sage ;  
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.  
Tandis que le vieillard , instruit par le Seigneur ,  
Entretenait le prince , et parlait à son cœur ,  
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent ;  
Le soleil reparut ; les ondes se calmerent.  
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :  
Le héros part , et vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre , en secret il admire  
Le changement heureux de ce puissant empire ,  
Où l'éternel abus de tant de sages lois  
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.  
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent ,  
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent ,



Une femme, à ses pieds enchainant les destins,  
De l'éclat de son regne étonnait les humains.  
C'était Elisabeth; elle dont la prudence  
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,  
Et fit aimer son joug à l'Anglais indomté,  
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.  
Ses peuples sous son regne ont oublié leurs pertes;  
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont cou-

vertes ,

Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux :  
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;  
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune  
Des bouts de l'univers appelle la fortune :  
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,  
Le magasin du monde, et le temple de Mars.  
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble  
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,  
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,  
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;  
Tous trois, membres sacrés de ce corps invincible,  
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.  
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,  
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !  
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique,  
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !  
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français  
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix ?  
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !  
Une femme a fermé les portes de la guerre ;  
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,  
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.  
Cependant il arrive à cette ville immense,

Où la liberté seule entretient l'abondance.  
Du vainqueur des Anglais il apperçoit la tour.  
Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.  
Suivi de Mornay seul, il va trouver la reine,  
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine  
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont  
épris,

Mais que le vrai héros regarde avec mépris.  
Il parle; sa franchise est sa seule éloquence:  
Il expose en secret les besoins de la France;  
Et, jusqu'à la prière humiliant son cœur,  
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.  
Quoi! vous servez Valois! dit la reine surprise:  
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise!  
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,  
Henri vient me prier pour son persécuteur!  
Des rives du couchant aux portes de l'aurore,  
De vos longs différends l'univers parle encore;  
Et je vous vois armer en faveur de Valois  
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!  
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;  
Valois était esclave; il brise enfin ses chaînes.  
Plus heureux, si, toujours assuré de ma foi,  
Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi!  
Mais il employa trop l'artifice et la feinte;  
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.  
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;  
Je l'ai vaincu, madame; et je vais le venger.  
Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre,  
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,  
Couronner vos vertus, en défendant nos droits.  
Et venger avec moi la querelle des rois.

Elisabeth alors, avec impatience ,  
Demande le récit des troubles de la France ,  
Vient savoir quels ressorts et quel enchaînement  
Ont produit dans Paris un si grand changement.  
Déjà, dit-elle au roi, la prompte renommée  
De ces revers sanglants m'a souvent informée ;  
Mais sa bouche, indiscrete en sa légèreté,  
Prodigue le mensonge avec la vérité.  
J'ai rejeté toujours ses récits peu fideles. !  
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles ,  
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui ,  
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.  
Daignez développer ce changement extrême :  
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.  
Peignez-moi vos malheurs, et vos heureux exploits.  
Songez que votre vie est la leçon des rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire  
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire !  
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,  
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !  
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte  
Des princes de mon sang les fureurs et la honte ?  
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir :  
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.  
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse  
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse :  
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur ;  
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

FIN DU CHANT PREMIER.

## CHANT II.

## ARGUMENT.

Henri le grand raconte à la reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemi.

**R**EXINE, l'excès des maux où la France est livrée  
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée :  
C'est la religion dont le zèle inhumain  
Met à tous les Français les armes à la main.  
Je ne décide point entre Geneve et Rome.  
De quelque nom divin que leur parti les nomme,  
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur ;  
Et si la perfidie est fille de l'erreur ,  
Si, dans les différends où l'Europe se plonge,  
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge,  
L'un et l'autre parti, cruel également,  
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.  
Pour moi qui, de l'état embrassant la défense,  
Laissai toujours aux cieus le soin de leur vengeance,  
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir ,  
D'une indiscrete main profaner l'encensoir :  
Et périsse à jamais l'affreuse politique  
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,

Qui vent, le fer en main, convertir les mortels,  
Qui du sang hérétique arrose les autels,  
Et, suivant un faux zèle, ou l'intérêt; pour guides,  
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,  
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!  
Mais l'un et l'autre Guise ont eu moins de scrupule.  
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,  
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,  
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,  
Ont armé contre moi sa pitié cruelle.  
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,  
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,  
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenaient pas.  
Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,  
Quand, du ciel outragé pensant venger la cause,  
Les yeux ceints du bandeau de la religion,  
Il a rompu le frein de la soumission.  
Vous le savez, madame; et votre prévoyance  
Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance.  
L'orage en vos états à peine était formé;  
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:  
Vous régniez; Londres est libre, et vos lois florissantes.  
Médicis a suivi des routes différentes.  
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,  
Vous me demanderez quelle était Médicis.  
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.  
Beaucoup en ont parlé; mais peu l'ont bien connue;  
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.  
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,  
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,  
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.

Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,  
A son ambition laissait un libre cours.

Chacun de ses enfants, nourri sous sa tutelle,  
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.  
Ses mains autour du trône, avec confusion,  
Semaient la jalousie et la division :

Opposant sans relâche, avec trop de prudence,  
Les Guises aux Condés, et la France à la France,  
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,  
Et changeant d'intérêt, de rivaux, et d'amis;  
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;  
Infidèle à sa secte, et superstitieuse;

Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,  
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.  
Ce mot m'est échappé; pardonnez ma franchise :  
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point compri  
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas :  
Le ciel, qui vous forma pour régir des états,  
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous  
sommes ;

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands  
hommes.

Déjà François second, par un sort imprévu,  
Avait rejoint son pere au tombeau descendu;  
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,  
Et dont on ignorait les vertus et les vices.

Charles, plus jeune encore, avait le nom de roi :  
Médicis régnait seule; on tremblait sous sa loi.  
D'abord sa politique, assurant sa puissance,  
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;  
Sa main, de la discorde allumant le flambeau,  
Signala par le sang son empire nouveau ;

Elle arma le courroux de deux sectes rivales.  
Dreux, qui vit déployer leurs enseignes fatales,  
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.  
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des rois,  
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,  
De cent ans de travaux termina la carrière.  
Guise, auprès d'Orléans, mourut assassiné.  
Mon pere malheureux, à la cour enchainé,  
Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine,  
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;  
Et, toujours de sa main préparant ses malheurs, •  
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.  
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frere,  
M'adopta, me servit et de maître et de pere;  
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,  
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,  
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,  
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!  
Barbare Montesquion, moins guerrier qu'assassin,  
Condé, déjà mourant, tomba sous ta furie.  
J'ai vu porter le coup; j'ai vu trancher sa vie:  
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras  
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.

Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,  
Toujours à des héros confia ma jeunesse.  
Coligny, de Condé le digne successeur,  
De moi, de mon parti, devint le défenseur.  
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue;  
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,  
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,  
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.

Je croissais sous ses yeux ; et mon jeune cor  
Fit long-temps de la guerre un dur apprentiss.  
Il m'instruisait d'exemple au grand art des hé  
Je voyais ce guerrier , blanchi dans les travaux  
Soutenant tout le poids de la cause commune  
Et contre Médicis et contre la fortune ;  
Chéri dans son parti , dans l'autre respecté ,  
Malheureux quelquefois , mais toujours redot  
Savant dans les combats , savant dans les retra  
Plus grand , plus glorieux , plus craint dans se  
faites ,

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été  
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès et de pertes  
Médicis , qui voyait nos campagnes couvertes  
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit  
Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fr  
Voulut , sans plus tenter des efforts inutiles ,  
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.  
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits ;  
Et , n'ayant pu nous vaincre , on nous donna l  
Quelle paix , juste Dieu , Dieu vengeur que j'  
Que de sang arrosa son olive funeste !

Ciel ! faut-il voir ainsi les maîtres des humains  
Du crime à leurs sujets applanir les chemins !

Coligny , dans son cœur à son prince fidèle  
Aimait toujours la France en combattant cont  
Il chérit , il prévint l'heureuse occasion  
Qui semblait de l'état assurer l'union.  
Rarement un héros connaît la défiance :  
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance :  
Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes p



, en pleurant , me reçut dans ses bras ,  
digna long-temps des tendresses de mere ,  
Coligny d'une amitié sincere ,  
par ses avis se régler désormais ,  
t de dignités , le comblait de bienfaits ,  
it à tous les miens , séduits par l'espérance ,  
eurs de son fils la flattense apparence.  
nous espérions en jouir plus long-temps !  
ques uns soupçonnaient ces perfides présents :  
s d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.  
se défiaient , plus le roi savait feindre.  
ombre du secret , depuis peu Médicis  
urbe , au parjure , avait formé son fils ,  
ait aux forfaits ce cœur jeune et facile ;  
ulheureux prince , à ses leçons docile ,  
penchant féroce à les suivre excité ,  
conpable école avait trop profité.  
1 , pour mieux cacher cet horrible mystere ,  
onna sa sœur , il m'appela son frere.  
qui m'as trompé ! vains serments ! nœud fatal !  
, qui de nos maux fus le premier signal !  
abeaux , que du ciel alluma la colere ,  
ent à mes yeux le trépas de ma mere.  
is point injuste , et je ne prétends pas  
cis encore imputer son trépas :  
: des soupçons peut-être légitimes ,  
ai pas besoin de lui chercher des crimes.  
e enfin mourut. Pardonnez à des pleurs  
souvenir si tendre arrache à mes douleurs.  
ant tout s'apprête , et l'heure est arrivée  
fatal dénouement la reine a réservée.  
gual est donné sans tumulte et sans bruit :

C'était à la faveur des ombres de la nuit.  
De ce mois malheureux l'inégale courrière  
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.  
Coligny languissait dans les bras du repos,  
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.  
Soudain de mille cris le bruit épouvantable  
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :  
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés  
Courir des assassins à pas précipités :  
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes  
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,  
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,  
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,  
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne  
« C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne  
Il entend retentir le nom de Coligny.  
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,  
Téligny, dont l'amour a mérité sa fille,  
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,  
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,  
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense  
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,  
Voulut mourir du moins, comme il avait vécu,  
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.  
Déjà des assassins la nombreuse cohorte  
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;  
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux  
Avec cet oeil serein, ce front majestueux,  
Tel que, dans les combats, maître de son cours  
tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.  
Son air vénérable, à cet auguste aspect,

Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;  
 Une force inconnue a suspendu leur rage.  
 Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,  
 Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs  
 Que le sort des combats respecta quarante ans ;  
 Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne ;  
 Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne...  
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour  
 vous...

Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :  
 L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;  
 L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes ;  
 Et de ses assassins ce grand homme entouré  
 Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Besme, qui dans la cour attendait sa victime,  
 Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime,  
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;  
 Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous,  
 A cet objet touchant lui seul est inflexible ;  
 Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,  
 Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,  
 Si du moindre remords il se sentait surpris.  
 A travers les soldats il court d'un pas rapide :  
 Coligny l'attendait d'un visage intrépide :  
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux  
 Lui plonge son épée, en détournant les yeux,  
 De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage  
 Ne fit trembler son bras, et glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.  
 On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.  
 Son corps, percé de coups, privé de sépulture,  
 Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;

Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,  
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.  
Médicis la reçut avec indifférence,  
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,  
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,  
Et comme accoutumée à de pareils présents.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages  
Dont cette nuit cruelle étala les images?  
La mort de Coligny, prémices des horreurs,  
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.  
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,  
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,  
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelants,  
Sur les corps étendus de nos frères sanglants.  
Guise était à leur tête, et, bouillant de colère,  
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père :  
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,  
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain;  
Et, portant devant eux la liste de leurs crimes,  
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les vic-  
times.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,  
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,  
Le fils assassiné sur le corps de son père,  
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,  
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,  
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :  
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.  
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,  
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,  
Ces monstres furieux de carnage altérés,  
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,

Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères,  
Et, le bras tout souillé du sang des innocents,  
Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.

O combien de héros indignement périrent !  
Réné et Pardaillan chez les morts descendirent ;  
Et vous, brave Guerchy ; vous, sage Lavardin,  
Digne de plus de vie et d'un autre destin.  
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle  
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,  
Marsillac et Soubise, au trépas condamnés,  
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.  
Sanglants, percés de coups, et respirant à peine,  
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les  
traîne ;

Ils teignent de leur sang ce palais odieux,  
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,  
Médicis à loisir contemplait cette fête :  
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,  
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;  
Et de Paris en feu les ruines fatales  
Étaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je ! ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !  
Le roi, le roi lui-même, au milieu des bourreaux,  
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,  
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :  
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,  
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,  
Partageant les forfaits de son barbare frère,  
A ce honteux carnage excitait sa colere.  
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain ;  
Rarement dans le sang il a trempé sa main :

Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse ;  
Et sa cruauté même était une faiblesse.

Quelques uns, il est vrai, dans la foule des mort  
Du fer des assassins tromperent les efforts.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure  
Ira de bouche en bouche à la race future.

Son vieux pere, accablé sous le fardeau des ans,  
Se livrait au sommeil entre ses deux enfants ;

Un lit seul enfermait et les fils et le pere.

Les meurtriers ardents, qu'avenglait la colere,  
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :

Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.

L'Eternel dans ses mains tient seul nos destinées :

Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,

Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.

D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frapp

Un invisible bras, armé pour sa défense,

Aux mains des meurtriers dérobaient son enfance ;

Son pere, à ses côtés, sous mille coups mourant,

Le couvrait tout entier de son corps expirant ;

Et, du peuple et du roi trompant la barbarie,

Une seconde fois il lui donna la vie. •

Cependant, que faisais-je en ces affreux moment

Hélas ! trop assuré sur la foi des serments,

Tranquille au fond du louvre, et loin du bruit d  
armes,

Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charm

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !

L'appareil de la mort éclaira mon réveil.

On avait massacré mes plus chers domestiques ;

Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;

es yeux que pour envisager

as que sur le marbre on venait d'égorger.  
ains sanglants vers mon lit s'avancèrent,  
rricides mains devant moi se leverent ;  
ais au moment qui terminait mon sort ;  
rtai ma tête, et j'attendis la mort.  
it qu'un vieux respect pour le sang de leurs  
âtres

cor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;  
de Médicis l'ingénieux courroux  
pour moi la mort un supplice trop doux ;  
enfin, s'assurant d'un port durant l'orage ,  
ante fureur me gardât pour ôtage ;  
va ma vie à de nouveaux revers ;  
ût de sa part on m'apporta des fers.  
y, plus heureux et plus digne d'envie,  
is, en succombant, ne perdit que la vie ;  
é, sa gloire au tombeau le suivit....  
missez, madame, à cet affreux récit :  
orreur vous surprend ; mais de leur barbarie  
us ai conté que la moindre partie.  
lit que, du haut de son louvre fatal,  
à la France eût donné le signal.  
ita Paris ; la mort sans résistance  
en un moment la face de la France.  
un roi veut le crime, il est trop obéi !  
mille assassins son courroux fut servi ;  
uves français les eaux ensanglantées  
ient que des morts aux mers épouvantées.

## CHANT III.

### ARGUMENT.

Le héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom de Balafre. Bataille de Contras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la ligue. D'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,  
 A tant de cruautés permis un libre cours,  
 Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,  
 Les glaives émoussés manquèrent de victimes,  
 Le peuple, dont la reine avait armé le bras,  
 Ouvrit enfin les yeux, et vit ses attentats.  
 Aisément sa pitié succède à sa furie :  
 Il entendit gémir la voix de sa patrie.  
 Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;  
 Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.  
 Des premiers ans du roi la funeste culture  
 N'avait que trop en lui corrompu la nature ;  
 Mais elle n'avait point étouffé cette voix  
 Qui jusque sur le trône épouvante les rois.



Par sa mere élevé, nourri dans ses maximes ,  
Il n'était point, comme elle , endurci dans les crimes.  
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ;  
Une langueur mortelle en abrégéa le cours :  
Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévère ,  
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colere ,  
Et par son châtiment voulut épouvanter  
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.  
Je le vis expirant. Cette image effrayante  
A mes yeux attendris semble être encor présente.  
Son sang , à gros bouillons de son corps élané ,  
Vengeait le sang français par ses ordres versé ;  
Il se sentait frappé d'une main invisible ;  
Et le peuple , étonné de cette fin terrible ,  
Plaignit un roi si jeune et sitôt moissonné ,  
Un roi par les méchants dans le crime entraîné ,  
Et dont le repentir promettait à la France  
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du nord, au bruit de son trépas ,  
L'impatient Valois , accourant à grands pas ,  
Vint saisir dans ces lieux, tout fumants de carnage ,  
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce temps avait, d'un commun choix ,  
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;  
Son nom , plus redouté que les plus puissants princes ,  
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.  
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux !  
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.  
Qu'il ne s'attende point que je le justifie :  
Je lui peux immoler mon repos et ma vie ,  
Tout, hors la vérité , que je préfere à lui.  
Je le plains, je le blâme, et je suis son appui.

Sa gloire avait passé comme une ombre légère.  
 Ce changement est grand ; mais il est ordinaire :  
 On a vu plus d'un roi , par un triste retour ,  
 Vainqueur dans les combats , esclave dans sa cour  
 Reine , c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage  
 Valois reçut des cieus des vertus en partage.  
 Il est vaillant , mais faible ; et , moins roi que soldat  
 Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.  
 Ses honteux favoris , flattant son indolence ,  
 De son cœur , à leur gré , gouvernaient l'inconstance  
 Au fond de son palais , avec lui renfermés ,  
 Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés  
 Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;  
 Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;  
 Et le peuple accablé , poussant de vains soupirs ,  
 Gémissait de leur luxe , et payait leurs plaisirs.

Tandis que , sous le joug de ses maîtres avides  
 Valois pressait l'état du fardeau des subsides ,  
 On vit paraître Guise ; et le peuple inconstant  
 Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant.  
 Sa valeur , ses exploits , la gloire de son père ,  
 Sa grace , sa beauté , cet heureux don de plaire  
 Qui , mieux que la vertu , sait régner sur les cœurs  
 Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs  
 Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire  
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire ,  
 Et ne sut mieux cacher , sous des dehors pompeux  
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs  
 Altier , impérieux , mais souple et populaire ,  
 Des peuples en public il plaignait la misère ,  
 Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;  
 Le pauvre allait le voir , et revenait heureux :

Il savait prévenir la timide indigence ;  
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence ;  
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;  
Terrible et sans retour alors qu'il offensait ;  
Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,  
Brillant par ses vertus , et même par ses vices ;  
Connaissant le péril , et ne redoutant rien ;  
Heureux guerrier , grand prince , et mauvais citoyen.

Quand il eut quelque temps essayé sa puissance ,  
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance ,  
Il ne se cacha plus , et vint ouvertement  
Du trône de son roi briser le fondement.  
Il forma dans Paris cette ligue funeste  
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;  
Monstre affreux , qu'out nourri les peuples et les  
grands ,  
Engraisé de carnage et fertile en tyrans.

La France dans son sein vit alors deux monarques :  
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;  
L'autre , inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi ,  
A peine avait besoin du vain titre de roi.

Valois se réveilla du sein de son ivresse.  
Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse ,  
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :  
Mais du jour importun ses regards éblouis  
Ne distinguèrent point , au fort de la tempête ,  
Les foudres menaçants qui grondaient sur sa tête :  
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil ,  
Las , et se rejetant dans les bras du sommeil ,  
Entre ses favoris , et parmi les délices ,  
Tranquille , il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restais encore ; et , tout près de périr ,

Il n'avait plus que moi qui pût le secourir :  
Héritier, après lui, du trône de la France,  
Mon bras, sans balancer, s'armait pour sa défense :  
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;  
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guise, trop habile, et trop savant à nuire,  
L'un par l'autre, en secret, songeait à nous détruire.  
Que dis-je ! il obligea Valois à se priver  
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.  
De la religion le prétexte ordinaire  
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.  
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé  
Ranima son courroux encor mal étouffé.

Il leur représentait le culte de leurs pères,  
Les derniers attentats des sectes étrangères,  
Me peignait ennemi de l'église et de Dieu :  
« Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu ;  
« Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples ;  
« Sur vos temples détruits il va fonder ses temples ;  
« Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. »

Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels.  
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.  
La ligue, qui feignait d'en être épouvantée,  
Vient de la part de Rome annoncer à son roi  
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.  
Hélas ! le roi, trop faible, obéit sans murmure :  
Et, lorsque je volais pour venger son injure,  
J'apprends que mon beau-frère, à la ligue soumis,  
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,  
De soldats, malgré lui, couvrait déjà la terre,  
Et par timidité me déclarait la guerre.

Je plains sa faiblesse ; et, sans rien ménager,

Je cours le combattre au lieu de le venger.  
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées,  
Contre moi, dans la France enfantaient des armées :  
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,  
Ministre impétueux des faiblesses du roi.  
Guise, dont la prudence égalait le courage,  
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.  
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,  
Je les défiai tous, et tentai les hasards.

Je cherchai dans Contras ce superbe Joyeuse.  
Vous savez sa défaite, et sa fin malheureuse :  
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus :  
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,  
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;  
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Contras,  
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas.  
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre ;  
Et peut-être je suis digne de les entendre.

Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,  
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur ;  
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,  
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire :

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,  
Qui flattaient sa mollesse, et lui donnaient des lois,  
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,  
D'une faveur si haute était le moins indigne :  
Il avait des vertus ; et si de ses beaux jours  
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,  
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée  
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.  
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,

Dans le sein des plaisirs , dans les bras de l'amour  
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage ,  
Dans un jeune héros dangereux avantage.  
Les courtisans en foule , attachés à son sort ,  
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.  
Des chiffres amoureux , gages de leurs tendresses  
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses  
Leurs armes éclataient du feu des diamants ,  
De leurs bras énervés frivoles ornements.  
Ardents , tumultueux , privés d'expérience ,  
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :  
Orgueilleux de leur pompe , et fiers d'un camp  
nombreux ,

Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vu  
Mon armée , en silence à leurs yeux étendue ,  
N'offrait de tous côtés que farouches soldats ,  
Endurcis aux travaux , vieilliss dans les combats ,  
Accoutumés au sang , et couverts de blessures ;  
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures  
Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme eux  
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux  
Comme eux , de mille morts affrontant la tempête  
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.  
Je vis nos ennemis vaincus et renversés ,  
Sous nos coups expirants , devant nous dispersés  
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée  
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer , parmi ces courtisans  
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,  
Aucun ne fut percé que de coups honorables :  
Tous fermes dans leur poste , et tous inébranlables

Ils voyaient devant eux avancer le trépas,  
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.  
Des courtisans français tel est le caractère :  
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;  
De l'ombre du repos, ils volent aux hasards ;  
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,  
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;  
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,  
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.  
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore  
Des baisers du zéphyr et des pleurs de l'aurore,  
Brille un moment aux yeux, et tombe, avant le temps,  
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?  
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire  
Les cruels monumens de ces affreux succès !  
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français :  
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes ;  
Et mes lauriers sanglants sont baignés de mes larmes.  
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir  
L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.  
Il fut plus méprisé, quand on vit sa disgrâce ;  
Paris fut moins soumis, la ligue eut plus d'audace ;  
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,  
Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs.  
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,  
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse ;  
Accabla, dans Auneau, mes alliés surpris ;  
Et, couvert de lauriers, se montra dans Paris.  
Ce vainqueur y parut comme un dieu tutélaire.  
Valois vit triompher son superbe adversaire,

Qui, toujours insultant à ce prince abattu,  
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage :  
L'insensible Valois ressentit cet outrage ;  
Il voulut, d'un sujet réprimant la fierté,  
Essayer dans Paris sa faible autorité.  
Il n'en était plus temps ; la tendresse , et la crainte.  
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :  
Son peuple audacieux , prompt à se mutiner ,  
Le prit pour un tyran , dès qu'il voulut régner.  
On s'assemble , on conspire , on répand les alarmes  
Tout bourgeois est soldat , tout Paris est en armes  
Mille remparts naissants , qu'un instant a formés,  
Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise , tranquille et fier au milieu de l'orage ,  
Précipitait du peuple ou retenait la rage ,  
De la sédition gouvernait les ressorts ,  
Et faisait , à son gré , mouvoir ce vaste corps.  
Tout le peuple au palais courait avec furie :  
Si Guise eût dit un mot , Valois était sans vie ;  
Mais , lorsque d'un coup-d'œil il pouvait l'accabler  
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler ;  
Et , des mutins lui-même arrêtant la poursuite ,  
Lui laissa , par pitié , le pouvoir de la fuite.  
Enfin Guise attenta , quel que fût son projet ,  
Trop peu pour un tyran , mais trop pour un sujet.  
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre  
A tout à redouter , s'il ne veut tout enfreindre.  
Guise , en ses grands desseins dès ce jour affermi ,  
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi ;  
Et qu'élevé si haut , mais sur un précipice ,  
S'il ne montait au trône , il marchait au supplice.



Enfin, maître absolu d'un peuple révolté  
 Le cœur plein d'espérance et de témérité,  
 Appuyé des Romains, secouru des Iberes,  
 Adoré des Français, secondé de ses freres,  
 Ce sujet orgueilleux crut ramener ces temps  
 Où de nos premiers rois les lâches descendants,  
 Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,  
 Sous un froc odieux cachaient leur diadème,  
 Et, dans l'ombre d'un cloître en secret gémissants,  
 Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

Valois, qui cependant différait sa vengeance,  
 Tenait alors dans Blois les états de la France.  
 Peut-être on vous a dit quels furent ces états :  
 On proposa des lois qu'on n'exécuta pas ;  
 De mille députés l'éloquence stérile  
 Y fit de nos abus un détail inutile ;  
 Car de tant de conseils l'effet le plus commun  
 Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des états, Guise, avec arrogance,  
 De son prince offensé vint braver la présence,  
 S'assit auprès du trône, et, sûr de ses projets,  
 Crut, dans ces députés, voir autant de sujets.  
 Déjà le r troupe indigne, à son tyran vendue,  
 Allait mettre en ses mains la puissance absolue,  
 Lorsque, las de le craindre, et las de l'épargner,  
 Valois voulut enfin se venger et régner.  
 Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,  
 Dédaigneux ennemi, méprisait sa colere,  
 Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,  
 Pour un assassinat assez de fermeté.  
 Son destin l'avenglait : son heure était venue ;  
 Le roi le fit lui-même immoler à sa vue.

De cent coups de poignards indignement percé,  
Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé;  
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,  
Tout pâle et tout sanglant, semblait braver son maître.  
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,  
De vices, de vertus, assemblage éclatant.  
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,  
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.  
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.  
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,  
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.  
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,  
L'église à soutenir, et son père à venger.  
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frère,  
Mayenne, à la vengeance anime leur colère;  
Et, plus par intérêt que par ressentiment,  
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne, dès long-temps nourri dans les alarmes,  
Sous le superbe Guise avait porté les armes :  
Il succède à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins;  
Le sceptre de la ligne a passé dans ses mains.  
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,  
Le console aisément de la perte d'un frère;  
Il servait à regret; et Mayenne aujourd'hui  
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.  
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;  
Il sait, par une heureuse et sage politique,  
Réunir sous ses lois mille esprits différents,  
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans :  
Il connaît leurs talents, il sait en faire usage;  
Souvent du malheur même il tire un avantage.

nise avec plus d'éclat éblouissait les yeux ,  
 ut plus grand , plus héros, mais non plus dangereux.  
 Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.  
 autant la ligue altière espère en sa prudence ,  
 autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,  
 répand dans les esprits son courage orgueilleux.  
 L'Aumale est du parti le bouclier terrible ;  
 la jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible :  
 Mayenne, qui le guide au milieu des combats ,  
 est l'ame de la ligue , et l'autre en est le bras.

Pendant des Flamands l'oppresser politique ,  
 le voisin dangereux , ce tyran catholique ,  
 le roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,  
 le roi votre ennemi, mais plus encor le mien ,  
 Philippe, de Mayenne embrassant la querelle ,  
 soutient de nos rivaux la cause criminelle ;  
 Et Rome, qui devait étouffer tant de maux ,  
 l'ame de la discorde allume les flambeaux :  
 celui qui des chrétiens se dit encor le père  
 Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.  
 Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris ,  
 tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.  
 Enfin, roi sans sujets, poursuivi sans défense ,  
 Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.  
 Il m'a cru généreux , et ne s'est point trompé :  
 Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé ;  
 Un danger si pressant a fléchi ma colère ;  
 Je n'ai plus , dans Valois, regardé qu'un beau-frère :  
 Mon devoir l'ordonnait , j'en ai subi la loi ;  
 Et, roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.  
 Je suis venu vers lui sans traité, sans otage :  
 Votre sort , ai-je dit, est dans votre courage :

Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.  
 Alors un noble orgueil a rempli ses esprits.  
 Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame  
 Verser, par mon exemple, une si belle flamme;  
 Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu :  
 Il gémit du repos qui l'avait abattu.  
 Valois avait besoin d'un destin si contraire ;  
 Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sincères discours.  
 Des Anglais cependant il presse le secours :  
 Déjà, du haut des murs de la ville rebelle,  
 La voix de la victoire en son camp le rappelle ;  
 Mille jeunes Anglais vont bientôt, sur ses pas,  
 Fendre le sein des mers, et chercher les combats.

Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance  
 A des fiers Castillans confondu la prudence,  
 Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin  
 Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Henri ne l'attend point : ce chef que rien n'arrête  
 Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.  
 Allez, lui dit la reine, allez, digne héros.  
 Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots.  
 Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent  
 suivre ;

A vos soins généreux mon amitié les livre :  
 Au milieu des combats vous les verrez courir,  
 Plus pour vous imiter que pour vous secourir.  
 Formés par votre exemple au grand art de la guerre  
 Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.  
 Puisse bientôt la ligue expirer sous vos coups !  
 L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous  
 Allez vaincre l'Espagne ; et songez qu'un grand homme

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.  
Allez des nations venger la liberté ;  
De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.

Philippe, de son pere héritier tyrannique ,  
Moins grand , moins courageux , et non moins poli-  
tique ,

Divisant ses voisins pour leur donner des fers ,  
Du fond de son palais croit domter l'univers.

Sixte, au trône élevé du sein de la poussiere ,  
Avec moins de puissance , a l'ame encor plus fiere.  
Le pâtre de Montalte est le rival des rois ;  
Dans Paris , comme à Rome , il veut donner des lois :  
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème ,  
Il pense asservir tout , jusqu'à Philippe même.  
Violent , mais adroit , dissimulé , trompeur ,  
Ennemi des puissants , des faibles oppresseur ,  
Dans Londres , dans ma cour , il a formé des brigues ;  
Et l'univers , qu'il trompe , est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.  
Contre moi l'un et l'autre oserent s'élever.  
L'un , combattant en vain l'Anglais et les orages ,  
Fit voir à l'océan sa fuite et ses naufrages ;  
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint :  
L'autre se tait dans Rome , et m'estime , et me craint.

Suivez donc , à leurs yeux , votre noble entreprise .  
Si Mayenne est domté , Rome sera soumise ;  
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs.  
Inflexible aux vaincus , complaisante aux vainqueurs ,  
Prête à vous condamner , facile à vous absoudre ;  
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre .

## CHANT IV.

### ARGUMENT.

D'Anmale était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le héros, revenant d'Angleterre combat les ligueurs, et fait changer la fortune.

La discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnait alors Sixte-Quint. La discorde y trouve la politique Elle revient avec elle à Paris, souleve la Sorbonne anime les Seize contre le parlement, et arme les moines On livre à la main du bourreau des magistrats qui tenoient pour le parti des rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

TANDIS que, poursuivant leurs entretiens secrets  
Et pesant à loisir de si grands intérêts,  
Ils épuisaient tous deux la science profonde  
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,  
La Seine, avec effroi, voit sur ses bords sanglants  
Les drapeaux de la ligue abandonnés aux vents.  
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,  
Du destin des combats craignait l'incertitude.  
A ses desseins flottants il fallait un appui;  
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.  
Par ces retardements les ligueurs s'enhardirent;

Des portes de Paris leurs légions sortirent :  
 Le superbe d'Aumale, et Nemours, et Brissac,  
 Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,  
 D'un coupable parti défenseurs intrépides,  
 Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;  
 Et ce roi, trop souvent sujet au repentir,  
 Regrettait le héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattants ennemis de leur maître,  
 Un frère de Joyeuse osa long-temps paraître.  
 Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour,  
 Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour :  
 Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,  
 Il prit, quitta, reprit, la cuirasse et la haire.  
 Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,  
 Il courut de la ligue animer les fureurs,  
 Et plongea dans le sein de la France éplorée  
 La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.

Mais, de tant de guerriers, celui dont la valeur  
 Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,  
 Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,  
 Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale,  
 Vous, né du sang lorrain si fécond en héros,  
 Vous, ennemi des rois, des lois, et du repos.  
 La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne  
 Avec eux sans relâche il fond dans la campagne ;  
 Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,  
 A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,  
 Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,  
 Du sang des assiégeants son bras couvrait la terre.  
 Iels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,  
 D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,  
 Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,

D'un vol précipité fendant les vastes nues ,  
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux ,  
Dans les bois , sur les prés , déchirent les troupeaux ,  
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes  
Remportent , à grands cris , ces déponilles vivantes.

Déjà plein d'espérance , et de gloire enivré ,  
Aux tentes de Valois il avait pénétré.

La nuit et la surprise augmentaient les alarmes :  
Tout pliait , tout tremblait , tout cédait à ses armes.

Cet orageux torrent , prompt à se déborder ,  
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.

L'étoile du matin commençait à paraître :

Mornay , qui précédait le retour de son maître ,

Voyait déjà les tours du superbe Paris.

D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris :

Il court , il apperçoit dans un désordre extrême

Les soldats de Valois , et ceux de Bourbon même :

« Juste ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?

« Henri va vous défendre ; il vient ; et vous fuyez !

« Vous fuyez , compagnons » ! Au son de sa parole ,

Comme on vit autrefois , au pied du capitolé ,

Le fondateur de Rome , opprimé des Sabins ,

Au nom de Jupiter arrêter ses Romains ;

Au seul nom de Henri , les Français se rallient :

La honte les enflamme , ils marchent , ils s'écrient ,

Qu'il vienne ce héros , nous vaincrons sous ses yeux.

Henri dans le moment paraît au milieu d'eux ;

Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :

Il vole aux premiers rangs , il s'avance à leur tête ;

Il combat , on le suit ; il change les destins :

La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses  
mains.



Tous les chefs ranimés autour de lui s'empres-  
sent ;  
La victoire revient , les ligueurs disparaissent ,  
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit  
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.  
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives  
Des siens épouvantés les troupes fugitives ,  
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats ;  
La voix du grand Henri précipite leurs pas ,  
De son front menaçant la terreur les renverse ;  
Leur chef les réunit , la crainte les disperse.  
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;  
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné ,  
Au milieu des glaçons et des neiges fondues ,  
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais que dis-je ? il s'arrête , il montre aux assié-  
geants ,  
Il montre encor ce front redouté si long-temps.  
Des siens qui l'entraînaient , fougueux , il se dégage ;  
Honteux de vivre encore , il revole au carnage ;  
Il arrête un moment son vainqueur étonné :  
Mais d'ennemis bientôt il est environné.  
La mort allait punir son audace fatale.

La discorde le vit , et trembla pour d'Aumale :  
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :  
Elle s'élève en l'air , et vole à son secours.  
Elle approche ; elle oppose au nombre qui l'accable  
Son bouclier de fer , immense , impénétrable ,  
Qui commande au trépas , qu'accompagne l'horreur ,  
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.  
O fille de l'enfer , discorde inexorable !  
Pour la première fois tu parus secourable :  
Tu sauvas un héros , tu prolongeas son sort ,

De cette même main , ministre de la mort ,  
De cette main barbare , accoutumée aux crimes ,  
Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes.  
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris ,  
Sanglant , couvert de coups qu'il n'avait point sentis.  
Elle applique à ses maux une main salubre ;  
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :  
Mais , tandis qu'à son corps elle rend la vigueur ,  
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.  
Tel souvent un tyran , dans sa pitié cruelle ,  
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;  
A ses crimes secrets il fait servir son bras ;  
Et , quand ils sont commis , il le rend au trépas.

Henri sait profiter de ce grand avantage ,  
Dont le sort des combats honora son courage.  
Des moments dans la guerre il connaît tout le prix :  
Il presse au même instant ses ennemis surpris ;  
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;  
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.  
Valois , plein d'espérance , et fort d'un tel appui ,  
Donne aux soldats l'exemple , et le reçoit de lui ;  
Il soutient les travaux , il brave les alarmes.  
La peine a ses plaisirs , le péril a ses charmes.  
Tous les chefs sont unis , tout succède à leurs vœux  
Et bientôt la terreur , qui marche devant eux ,  
Des assiégés tremblants dissipant les cohortes ,  
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.  
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?  
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :  
Ici , la fille en pleurs lui redemande un pere ;  
Là , le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere ;  
Chacun plaint le présent , et craint pour l'avenir ;

corps alarmé ne peut se réunir.  
able, on consulte, on veut fuir ou se rendre.  
t irresolus, nul ne veut se défendre :  
ible vulgaire, avec légèreté,  
der la peur à la témérité !  
se, en frémissant, voit leur troupe éperdue.  
eins partageaient son ame irresolue ;  
ndain la distorde aborde ce héros,  
ses serpents, et lui parle en ces mots :  
héritier d'un nom redoutable à la France ,  
it avec moi le soin de ta vengeance ,  
ri sous mes yeux, et formé sous mes lois ,  
a protectrice, et reconnais ma voix.  
rien de ce peuple imbécille et volage ,  
aible malheur a glacé le courage ;  
rits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes  
ns ;  
tras bientôt, secondant nos desseins ,  
el abreuvés, à mes fureurs en proie ,  
e avec audace, et mourir avec joie.  
orde aussitôt, plus prompte qu'un éclair ,  
vol assuré les campagnes de l'air.  
hez les Français le trouble et les alarmes  
t à ses yeux des objets pleins de charmes :  
se en cent lieux répand l'aridité ;  
eurt en naissant, dans son germe infecté :  
enversés sur la terre languissent ;  
n obscurcit, les astres en pâlisent ;  
re en éclats, qui gronde sous ses pieds ,  
moncer la mort aux peuples effrayés.  
rbillon la porte à ces rives fécondes  
dan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruel  
 Rome, jadis son temple, et l'effroi des mortels  
 Rome, dont le destin, dans la paix, dans la gu  
 Est d'être en tous les temps maitresse de la ter  
 Par le sort des combats on la vit autrefois  
 Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les r  
 L'univers fléchissait sous son aigle terrible.

Elle exerce, en nos jours, un pouvoir plus pai  
 On la voit sous son joug asservir ses vainqueu  
 Gouverner les esprits, et commander aux cœu  
 Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses arme

Près de ce capitole où régnaient tant d'alarm  
 Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars  
 Un pontife est assis au trône des Césars;  
 Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranqui  
 Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.  
 Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir  
 Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encen

Là, Dieu même a fondé son église naissante.  
 Tantôt persécutée, et tantôt triomphante :  
 Là, son premier apôtre avec la vérité  
 Conduisit la candeur et la simplicité.

Ses successeurs heureux quelque temps l'imite  
 D'autant plus respectés que plus ils s'abaissere  
 Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;  
 La pauvreté soutint leur austere vertu;  
 Et, jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien  
 Du fond de leur chaumière ils volaient au mar  
 Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt  
 mœurs :

Le ciel, pour nous punir, leur donna des gran  
 Rome, depuis ce temps, puissante et profanée

Aux conseils des méchants se vit abandonnée ;  
La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement,  
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.  
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire  
Placerent sans rougir l'inceste et l'adultère ;  
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux ,  
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux dieux.  
On écouta depuis de plus sages maximes ;  
On sut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes :  
De l'église et du peuple on régla mieux les droits ;  
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois ;  
Sous l'orgueil imposant du triple diadème  
La modeste vertu reparut elle-même.

Mais l'art de ménager le reste des humains  
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors était roi de l'église et de Rome.

Si, pour être honoré du titre de grand homme,  
Il suffit d'être faux, austère, et redouté,  
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.  
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices :  
Il sut cacher, quinze ans, ses vertus et ses vices.  
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,  
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,  
Au fond du Vatican régnait la politique,  
Fille de l'intérêt et de l'ambition,  
Dont naquirent la fraude et la séduction.  
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,  
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille ;  
Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,  
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.  
Par ses déguisements à toute heure elle abuse

Les regards éblouis de l'Europe confuse :  
Le mensonge subtil qui conduit ses discours  
De la vérité même empruntant le secours ,  
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impo  
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

A peine la discorde avait frappé ses yeux ,  
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux  
Avec un ris malin la flatte, la caresse ;  
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tri  
Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienh  
Où les peuples séduits me présentaient leur  
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soux  
Confondait dans mes lois les lois de son égli  
e parlais ; et soudain les rois humiliés  
Du trône, en frémissant, descendaient à me  
Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les  
Du haut du vatican je lançais les tonnerres ;  
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas ;  
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.  
Cet heureux temps n'est plus. Le sénat de la  
Eteint presque en mes mains les foudres que  
Plein d'amour pour l'église, et pour moi ple  
reur,

Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur :  
C'est lui qui, le premier, démasquant mon  
Vengea la vérité, dont j'empruntais l'image  
Que ne puis-je, ô discorde, ardente à te ser  
Le séduire lui-même, ou du moins le punir  
Allons, que tes flambeaux rallument mon tri  
Commençons par la France à ravager la terr  
Que le prince et l'état retombent dans nos f  
Fille dit, et soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, et des pompes mondaines,  
Des temples consacrés aux vanités humaines,  
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,  
L'humble religion se cache en des déserts :  
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;  
Cependant que son nom , profané dans le monde ,  
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,  
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.  
Souffrir est son destin, bénir est son partage :  
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;  
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,  
Sa modeste beauté se dérobe à jamais  
Aux hypocrites yeux de la foule importune  
Qui court, à ses autels, adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour ;  
Cette fille des cieus sait qu'elle doit un jour ,  
Vengeant de ses autels le culte légitime ,  
Adopter pour son fils ce héros magnanime :  
Elle l'en croyait digne, et ses ardents soupirs  
Hâtaient cet heureux temps trop lent pour ses desirs.  
Soudain la politique et la discorde impie  
Surprennent en secret leur auguste ennemie.  
Elle leve à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :  
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.  
Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure :  
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure ,  
Prennent ses vêtements respectés des humains,  
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.  
D'un air insinuant l'adroite politique  
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique ;  
C'est là que s'assemblaient ces sages révéres,  
Des vérités du ciel interpretes sacrés,

Qui, des peuples chrétiens arbitres et modèles,  
 A leur culte attachés, à leur prince fideles,  
 Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,  
 Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.  
 Qu'il est peu de vertus qui résistent sans cesse !  
 Du monstre déguisé la voix enchanteresse  
 Ébranle leurs esprits par ses discours flatteurs.  
 Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;  
 Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :  
 De l'avare en secret la voix lui fut vendue :  
 Par un éloge adroit le savant enchanté,  
 Pour prix d'un vain encens, trahit la vérité :  
 Menacé par sa voix, le faible s'intimide.

On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide  
 Parmi les cris confus, la dispute et le bruit,  
 De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.  
 Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie :  
 « L'église fait les rois, les absout, les châtie ;  
 « En nous est cette église, en nous seuls est sa loi  
 « Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.  
 « Serments jadis sacrés, nous brisons votre chaîne  
 A peine a-t-il parlé, la discorde inhumaine  
 Trace en lettres de sang ce décret odieux.  
 Chacun jure par elle, et signe sous ses yeux.

Soudain elle vole, et d'église en église  
 Annonce aux fâcheux cette grande entreprise ;  
 Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,  
 Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;  
 Elle appelle, à grands cris, tous ces spectres austères  
 De leur joug rigoureux esclaves volontaires.  
 De la religion reconnaissez les traits,  
 Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.



C'est moi qui viens à vous , c'est moi qui vous appelle.  
 Ce fer, qui dans mes mains à vos yeux étincelle,  
 Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis  
 Par la main de Dieu même en la mienne est remis.  
 Il est temps de sortir de l'ombre de vos temples :  
 Allez d'un zèle saint répandre les exemples ;  
 Apprenez aux Français , incertains de leur foi,  
 Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur roi.  
 Songez que de Lévi la famille sacrée ,  
 Du ministère saint par Dieu même honorée ,  
 Mérita cet honneur en portant à l'autel  
 Des mains teintes du sang des enfants d'Israël.  
 Que dis-je ? Où sont ces temps , où sont ces jours pro-  
 speres ,

Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères ?  
 C'était vous , prêtres saints , qui conduisiez leurs bras ;  
 Coligny par vous seuls a reçu le trépas.  
 J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encore :  
 Montrez-vous , inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre , au même instant , donne à tous le si-  
 gnal

Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;  
 Il conduit dans Paris leur marche solennelle ;  
 L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle.  
 Ils chantent ; et leurs cris , d'un ton furieux ,  
 Semblent à leur révolte associer les dieux.  
 On les entend mêler , dans leurs vœux fanatiques ,  
 Les imprécations aux prières publiques.  
 Prêtres audacieux , imbécilles soldats ,  
 Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras ;  
 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.  
 Dans les murs de Paris cette infâme milice

Sait, au milieu des flots d'un peuple impétueux,  
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,  
La méprise en secret, et tout haut l'autorise;  
Il sait combien le peuple, avec soumission,  
Confond le fanatisme et la religion;

Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,  
De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.

A ce pieux scandale enfin il applaudit;

Le sage s'en indigne, et le soldat en rit :

Mais le peuple excité jusques aux cieus envoie  
Des cris d'emportement, d'espérance, et de joie;

Et comme à son audace a succédé la peur,

La crainte en un moment fait place à la fureur.

Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,

Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La discorde a choisi seize séditeux

Signalés par le crime entre les factieux.

Ministres insolents de leur reine nouvelle,

Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;

L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,

Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas

Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,

Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse

Et jusque sous le dais par le peuple portés,

Mayenne, en frémissant, les voit à ses côtés;

Des jeux de la discorde ordinaires caprices,

Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices

Ainsi lorsque les vents, fongueux tyrans des eaux,

De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,

Le limon croupissant dans leurs grottes profondes

S'élève, en bouillonnant, sur la face des ondes;

lans les fureurs de ces embrasements  
ingent les cités en de funestes champs,  
l'airain, le plomb, que les feux amolli-  
ssent, dans la flamme, à l'or qu'ils obscurcissent.  
ces jours de tumulte et de sédition,  
résistait seule à la contagion ;  
de s'agrandir, la crainte, l'espérance,  
avait dans ses mains fait pencher sa balance,  
ple était sans tache, et la simple équité  
d'elle, en fuyant, cherchait sa sûreté.  
it dans ce temple un sénat vénérable,  
à l'innocence, au crime redoutable,  
s lois de son prince et l'organe et l'appui,  
et d'un pas égal entre son peuple et lui.  
quité des rois sa juste confiance  
t porte à leurs pieds les plaintes de la France.  
bien de l'état fait son ambition ;  
la tyrannie et la rebellion ;  
est plein de respect, toujours plein de courage,  
l'omission distingue l'esclavage ;  
pour nos libertés toujours prompt à s'armer,  
à Rome, l'honneur, et la sait réprimer.  
tyrans de la ligue une affreuse cohorte  
ple de Thémis environne la porte :  
se conduisait ; ce vil gladiateur,  
par son audace à ce coupable honneur,  
et parle en ces mots à l'auguste assemblée  
des citoyens la fortune est réglée :  
saires appuis d'un dédale de lois,  
vous, qui pensez être tuteurs des rois,  
qui dans le trouble et parmi les cabales  
l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,

Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,  
Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.  
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.  
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos a  
cêtres.

Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;  
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.  
Effacez ces grands noms, qui vous gênaient sans doute  
Ces mots de *plein pouvoir*, qu'on hait et qu'on  
doute :

Jugez au nom du peuple ; et tenez, au sénat ,  
Non la place du roi, mais celle de l'état :  
Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le sénat répondit par un noble silence.

Tels, dans les murs de Rome abattus et brûlants,  
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans  
Attendaient fièrement, sur leur siège immobiles,  
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.  
Bussi, plein de fureur, et non pas sans effroi :  
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi. . .

Alors Harlay se leve, Harlay, ce noble guide,  
Ce chef d'un parlement juste autant qu'intépide ;  
Il se présente aux Seize, et demande des fers  
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

On voit auprès de lui les chefs de la justice,  
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,  
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,  
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France ;  
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,  
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeux,  
Potier cet homme juste, et vous, jenne Longueville.

me, en qui, pour hâter vos belles destinées,  
 esprit et la vertu devançaient les années.  
 ut le sénat enfin, par les Seize enchaîné,  
 travers un vil peuple en triomphe est mené  
 ns cet affreux château, palais de la vengeance,  
 i renferme souvent le crime et l'innocence.  
 ai ces factieux ont changé tout l'état;  
 Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat...  
 is pourquoi ce concours et ces cris lamentables?  
 urquoi ces instruments de la mort des coupables?  
 i sont ces magistrats que la main d'un bourreau,  
 r l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?  
 s vertus dans Paris ont le destin des crimes.  
 ission, Larcher, Tardif, honorables victimes,  
 us n'êtes point flétris par ce honteux trépas :  
 mes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;  
 s noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;  
 qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.  
 Cependant la discorde, au milieu des mutins ,  
 applaudit du succès de ses affreux desseins.  
 un air fier et content, sa cruauté tranquille  
 ntemple les effets de la guerre civile ;  
 ns ces murs tout sanglants, des peuples malheu-  
 reux ,  
 is contre leur prince, et divisés entre eux ,  
 nets infortunés des fureurs intestines ,  
 leur triste patrie avançant les ruines ;  
 tumulte au dedans, le péril au dehors ,  
 par-tout le débris, le carnage, et les morts.



## CHANT V.

### ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiments de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles  
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles ;  
Et le fer, et le feu, volant de toutes parts,  
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

Les Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence  
D'un peuple mutiné la farouche insolence,  
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,  
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours ;  
La victoire, à grands pas, s'approchait sur ses traces.  
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces :  
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers ;  
Ses foudres impuissants se perdaient dans les airs ;  
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire  
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.  
Ses soldats, dans la France errant de tous côtés,  
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.  
Le perfide attendait que la ligue épuisée

Pût offrir à son bras une conquête aisée ;  
 Et l'appui dangereux de sa fausse amitié  
 Leur préparait un maître, au lieu d'un allié ;  
 Lorsque d'un furieux la main déterminée  
 Sembla, pour quelque temps, changer la destinée.  
 Vous, des murs de Paris, tranquilles habitants,  
 Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps,  
 Pardonnez si ma main retrace à la mémoire  
 De vos aïeux séduits la criminelle histoire.  
 L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous :  
 Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'église a, de tout temps, produit des solitaires,  
 Qui, rassemblés entre eux sous des règles sévères,  
 Et distingués en tout du reste des mortels,  
 Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.  
 Les uns sont demeurés dans une paix profonde,  
 Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;  
 Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,  
 Ils ont fui les humains, qu'ils auraient pu servir :  
 Les autres, à l'état rendus plus nécessaires,  
 Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires ;  
 Mais souvent, enivrés de ces talents flatteurs,  
 Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs ;  
 Leur sourde ambition n'ignore point les bragues ;  
 Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.  
 Ainsi, chez les humains, par un abus fatal,  
 Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie  
 Ont vu long-temps leur secte en Espagne établie ;  
 Et, de l'obscurité des plus humbles emplois,  
 Ont passé tout-à-coup dans les palais des rois.  
 Avec non moins de zèle, et bien moins de puissance,

Cet ordre respecté fleurissait dans la France  
 Protégé par les rois, paisible, heureux enfin  
 Si le traître Clément n'eût été dans son sein

Clément dans la retraite avait, dès son jour,  
 Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.  
 Esprit faible et crédule en sa dévotion,  
 Il suivait le torrent de la rebellion.

Sur ce jeune insensé la discorde fatale  
 Répandit le venin de sa bouche infernale.  
 Prosterné, chaque jour, au pied des saints  
 Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels  
 On dit que, tout souillé de cendre et de po  
 Un jour il prononça cette horrible prière :

Dieu, qui venges l'église et punis les tyrans  
 Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfants  
 Et, d'un roi qui t'outrage armant les mains  
 Favoriser le meurtre, et bénir les parjures  
 Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous  
 Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;  
 Détourne loin de nous la mort et la misère  
 Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère  
 Viens, des cieux irrités abaisse la hauteur.  
 Fais marcher devant toi l'ange exterminateur  
 Viens, descends, arme-toi ; que ta foudre  
 Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée  
 Que les chefs, les soldats, les deux rois ex  
 Tombent comme la feuille éparse au gré du vent  
 Et que, sauvés par toi, nos ligueurs catho  
 Sur leurs corps tout sanglants t'adressent  
 tiques !

La discorde attentive, en traversant les  
 cris affreux, et les porte aux en



amene à l'instant , de ces royaumes sombres ,  
plus cruel tyran de l'empire des ombres.  
ient , le fanatisme est son horrible nom :  
ant dénaturé de la religion ,  
se pour la défendre , il cherche à la détruire ,  
eçu dans son sein , l'embrasse , et le déchire.  
est lui qui , dans Raba , sur les bords de l'Arnon ,  
dait les descendants du malheureux Ammon ,  
nd à Moloc leur dieu des meres gémissantes  
aient de leurs enfants les entrailles fumantes.  
cta de Jephté le serment inhumain :  
s le cœur de sa fille il conduisait sa main.  
t lui qui , de Calchas ouvrant la bouche impie ,  
anda par sa voix la mort d'Iphigénie.  
ice , dans tes forêts il habita long-temps.  
iffreux Teutatès il offrit ton encens :  
a's point oublié ces sacrés homicides  
à tes indignes dieux présentaient tes Druides.  
haut du capitol il criait aux païens :  
opez , exterminiez , déchirez les chrétiens.  
s lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise ,  
capitol en cendre il passa dans l'église ;  
dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs ,  
nartys qu'ils étoient , les fit persécuteurs.  
s Londres il a formé la secte turbulente  
sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.  
s Madrid , dans Lisbonne , il allume ces feux ,  
bûchers solennels , où des Juifs malheureux  
t , tous les ans , en pompe , envoyés par des prêtres ,  
r n'avoir point quitté la foi de leurs aïcêtres.  
oujours il revêtait , dans ses déguisements ,  
ministres des ciens les sacrés ornements :

Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle ,  
Pour des crimes nouveaux , une forme nouvelle ;  
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.  
Il emprunte de Guise et la taille et les traits ,  
De ce superbe Guise en qui l'on vit paraître  
Le tyran de l'état et le roi de son maître ,  
Et qui toujours puissant , même après son trépas ,  
Traînait encor la France à l'horreur des combats.  
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :  
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prêt ;  
Son flanc même est percé des coups dont autrefois  
Ce héros factieux fut massacré dans Blois ;  
Et la voix de son sang , qui coule en abondance ,  
Semble accuser Valois et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil ,  
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil  
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.  
La superstition , la cabale inquiète ,  
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant ,  
Veillaient tous à sa porte , et l'ouvrent à l'instant.  
Il entre , et d'une voix majestueuse et fière :  
Dieu reçoit , lui dit-il , tes vœux et ta prière ;  
Mais n'aura-t-il de toi , pour culte et pour encens ,  
Qu'une plainte éternelle , et des vœux impuissants ?  
Au Dieu que sert la ligue il faut d'autres offrandes ;  
Il exige de toi les dons que tu demandes.  
Si Judith autrefois , pour sauver son pays ,  
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris ;  
Si , craignant pour les siens , elle eût craint pour sa vie ;  
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.  
Voilà les saints exploits que tu dois imiter ,  
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.

un rougis déjà de l'avoir différée...  
vole ; et que ta main , dans le sang consacrée ,  
ant les Français de leur indigne roi ,  
Paris , et Rome , et l'univers , et moi.  
l'assassinat Valois trancha ma vie ;  
d'un même coup punir sa perfidie.  
un nom d'assassin ne prends aucun effroi ;  
fut crime en lui sera vertu dans toi.  
levient légitime à qui venge l'église :  
autre est juste alors ; et le ciel l'autorise.  
is-je ! il le commande ; il t'instruit par ma voix  
a choisi ton bras pour la mort de Valois :  
eux , si tu pouvais , consommant sa vengeance ,  
e le Navarrois au tyran de la France ;  
e ces deux rois tes citoyens sauvés  
avaient... ! Mais les temps ne sont pas arrivés.  
on doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute  
e à d'autres mains la gloire de sa chute.  
e ce Dieu jaloux remplis les grands desseins ,  
is ce présent qu'il te fait par mes mains.  
l'antôme , à ces mots , fait briller une épée  
x infernales eaux la haine avait trempée ;  
a main de Clément il met ce don fatal ;  
 , et se replonge au séjour infernal.  
p aisément trompé , le jeune solitaire  
térêts des cieux se crut dépositaire.  
s avec respect ce funeste présent ;  
lore à genoux le bras du Tout-Puissant ;  
sin du monstre affreux dont la fureur le guide ,  
tir sanctifié s'apprête au parricide.  
abien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !  
nt goûtait alors un paisible bonheur :

Il était animé de cette confiance  
 Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence:  
 Sa tranquille fureur marche les yeux baissés;  
 Ses sacrilèges vœux au ciel sont adressés;  
 Son front de la vertu porte l'empreinte austère;  
 Et son fer parricide est caché sous sa haire.  
 Il marche : ses amis, instruits de son dessein,  
 Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,  
 Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent  
 Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent  
 Placent déjà son nom parmi les noms sacrés  
 Dans les fastes de Rome à jamais révérs,  
 Le nomment, à grands cris, le vengeur de la France  
 Et, l'encens à la main, l'invoquent par avance.  
 C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport  
 Que les premiers chrétiens, avides de la mort,  
 Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,  
 Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères  
 Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,  
 Et baisaient, en pleurant, les traces de leurs pas.  
 Le fanatique aveugle, et le chrétien sincère,  
 Ont porté trop souvent le même caractère;  
 Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.  
 Le crime a ses héros; l'erreur a ses martyrs.  
 Du vrai zèle et du faux vains juges que nous sommes  
 Souvent des scélérats ressemblent aux grands  
 hommes.

Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,  
 Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer.  
 De ce crime odieux son prudent artifice  
 Songe à cueillir le fruit sans en être complice:  
 Il laisse avec adresse aux plus séditieux

Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des ligueurs une troupe homicide  
Aux portes de Paris conduisait le perfide ,  
Des Seize en même temps le sacrilège effort  
Sur cet événement interrogeait le sort.  
Jadis de Médicis l'audace curieuse  
Chercha de ces secrets la science odieuse ,  
Approfondit long-temps cet art surnaturel  
Si souvent chimérique , et toujours criminel.  
Tout suivit son exemple ; et le peuple imbécille ,  
Des vices de la cour imitateur servile ,  
Epris du merveilleux , amant des nouveautés ,  
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit , sous une voûte obscure ,  
Le silence a conduit leur assemblée impure.  
A la pâle lueur d'un magique flambeau  
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :  
C'est là que des deux rois on plaça les images ,  
Objets de leur terreur , objets de leurs outrages.  
Leurs sacrilèges mains ont mêlé , sur l'autel ,  
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.  
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées ,  
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ,  
Appareil menaçant de leur mystère affreux.  
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux  
Qui , proscrits sur la terre , et citoyens du monde ,  
Portent de mers en mers leur misère profonde ,  
Et d'un antique amas de superstitions  
Ont rempli des long-temps toutes les nations.

D'abord , autour de lui , les ligueurs en furie  
Commencent , à grands cris , ce sacrifice impie.  
Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;

De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;  
Avec plus de terreur , et plus encor de rage ,  
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;  
Et pensent que la mort , fidele à leur courroux ,  
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la priere au blasphème  
Il invoque l'abyme , et les cieux , et Dieu même ,  
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers ,  
Et le feu de la foudre , et celui des enfers.

Tel fut , dans Gelboa , le secret sacrifice  
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse ,  
Alors qu'elle évoqua , devant un roi cruel ,  
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.  
Ainsi , contre Juda , du haut de Samarie ,  
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie :  
Ou tel , chez les Romains , l'inflexible Atéius  
Maudit , au nom des dieux , les armes de Crassus.  
Aux magiques accents que sa bouche prononce ,  
Les Seize osent du ciel attendre la réponse ;  
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer.  
Le ciel , pour les punir , voulut les exaucer :  
Il interrompt pour eux les lois de la nature ;  
De ces antres muets sort un triste murmure ;  
Les éclairs , redoublés dans la profonde nuit ,  
Poussent un jour affreux qui renait et qui fuit.  
Au milieu de ces feux , Henri , brillant de gloire ,  
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire :  
Des lauriers couronnaient son front noble et serein.  
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.  
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ,  
L'autel , couvert de feux , tombe , et fuit sous la terre  
Et les Seize éperdus , l'Hébreux saisi d'horreur ,

Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,  
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.

Dieu, du haut de son trône, avait compté ses jours,  
Il avait loin de lui retiré son secours :

La mort impatiente attendait sa victime ;

Et, pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.

Clément au camp royal a marché sans effroi.

Il arrive, il demande à parler à son roi ;

Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même ,

Il y vient rétablir les droits du diadème ,

Et révéler au roi des secrets importants.

On l'interroge, on doute, on l'observe long-temps,

On craint sous cet habit un funeste mystère.

Il subit sans alarme un examen sévère ;

Il satisfait à tout avec simplicité.

Chacun, dans ses discours, croit voir la vérité.

La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.

L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.

D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux ;

Il observe à loisir la place de ses coups ;

Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue ,

Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix

S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois ;

Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse

Des biens que va sur vous répandre sa justice.

Le vertueux Potier, le prudent Villeroy,

Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;

Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle

Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,

Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,

Rassemble vos sujets, et confond les ligueurs.  
Dieu, qui, bravant toujours les puissants et les sages,  
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,  
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.  
Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit,  
J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre.  
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.  
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement.  
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,  
Récompenser ton zèle, et payer ton service?  
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras :  
Le monstre au même instant tire son coutelas,  
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.  
Le sang coule; on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :  
Mille bras sont levés pour punir l'assassin :  
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;  
Fier de son parricide, et quitte envers la France,  
Il attend à genoux la mort pour récompense :  
De la France et de Rome il croit être l'appui;  
Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;  
Et, demandant à Dieu la palme du martyre,  
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.  
Aveuglement terrible, affreuse illusion,  
Digne à la fois d'horreur et de compassion,  
Et de la mort du roi moins coupable peut-être  
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,  
Dont la voix, répandant un funeste poison,  
D'un faible solitaire égara la raison !

Déjà Valois touchait à son heure dernière,  
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;  
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,



par leurs desseins divers en secret partagés  
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,  
Exprimaient des douleurs ou sincères ou feintes.  
Quelques uns, que flattait l'espoir du changement,  
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement;  
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,  
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune passée.  
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,  
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.  
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles  
Sont aisément émus dans ces moments horribles.  
Henri ne se souvint que de son amitié:  
En vain son intérêt combattait sa pitié;  
Ce héros vertueux se cachait à lui-même  
Que la mort de son roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,  
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort;  
Et, touchant de sa main ses mains victorieuse,  
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses:  
L'univers indigné doit plaindre votre roi;  
Vous, Bourbon, combattez, réglez, et vengez-moi.  
Je meurs, et je vous laisse, au milieu des orages,  
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages.  
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû:  
Jouissez de ce bien par vos mains défendu:  
Mais songez que la foudre en tout temps l'environne;  
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.  
Puissez-vous, détrompé d'un dogme criminel,  
Rétablir de vos mains son culte et son autel!  
Adieu, réglez heureux; qu'un plus puissant génie  
Du fer des assassins défende votre vie.  
Vous connaissez la ligue, et vous voyez ses coups:

Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;  
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...  
Juste Ciel, épargnez une vertu si rare !  
Permettez... ! A ces mots l'impitoyable mort  
Vient fondre sur sa tête, et termine son sort.

Au bruit de son trépas, Paris se livre en proie  
Aux transports odieux de sa coupable joie ;  
De cent cris de victoire ils remplissent les airs :  
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts ;  
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;  
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.  
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,  
Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.  
Pourra-t-il résister à la ligne affermie,  
A l'église en courroux, à l'Espagne ennemie,  
Aux traits du vatican, si craints, si dangereux,  
A l'ord du nouveau monde, encor plus puissant qu'eux ?  
Déjà quelques guerriers, funestes politiques,  
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,  
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,  
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;  
Mais le reste, enflammé d'une ardeur plus fidèle,  
Pour la cause des rois redouble encor son zèle.  
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,  
Que long-temps la victoire a conduits sur ses pas,  
De la France incertaine ont reconnu le maître ;  
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.  
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,  
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,  
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :  
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre,  
Fidèles à leur Dieu, fideles à leurs lois,

Qui fend, d'un cours heureux, la mer obéissante.  
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois;  
Et la confusion se taisait à sa voix.

« Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :  
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.  
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;  
Et je le choisirais, si je pouvais choisir.  
Mais nous avons nos lois ; et ce héros insigne,  
S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne. »

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,  
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.  
Potier le voit entrer sans changer de visage :  
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,  
Je vous estime assez pour oser contre vous  
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.  
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître :  
La France a des Bourbons ; et Dieu vous a fait naître  
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,  
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.  
Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre,  
Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;  
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.  
Changez avec l'état, que le ciel a changé :  
Périssent avec Valois votre juste colère !  
Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.  
Le ciel, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,  
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.  
Mais j'entends le murmure, et la clameur publique :  
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :  
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,  
Qui, le fer à la main.... Malheureux, arrêtez !  
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage

## CHANT VI.

## ARGUMENT.

Après la mort de Henri III, les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livra un assaut à la ville : l'assemblée des états se sépara, ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de saint Louis à Henri IV.

C'est un usage antique, et sacré parmi nous,  
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,  
Et que du sang des rois, si cher à la patrie,  
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ;  
Le peuple au même instant rentre en ses premiers  
droits,  
Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois ;  
Les états assemblés, organe de la France,  
Nomment un souverain, limitent sa puissance.  
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets  
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.  
La ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,  
Ose de ces états ordonner l'assemblée,  
Et croit avoir acquis par un assassinat  
Le droit d'élire un maître et de changer l'état.  
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,

Mieux reponsser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.  
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins;  
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;  
Qu'injustement élu c'était beaucoup de l'être;  
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.

Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit  
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,  
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,  
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.  
Ils marchent vers le Louvre, où, par un nouveau choix,  
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.  
Le luxe, toujours né des misères publiques,  
Prépare avec éclat ces états tyranniques.  
Là, ne parurent point ces princes, ces seigneurs,  
De nos antiques pairs augustes successeurs,  
Qui, près des rois assis, ués juges de la France,  
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.  
Là, de nos parlements les sages députés  
Ne défendirent point nos faibles libertés;  
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire:  
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.  
Là, le légat de Rome est d'un siège honoré:  
Près de lui, pour Mayenne, un dais est préparé.  
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:  
« Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables  
« Osent tout entreprendre et ne rien épargner,  
« Que la mort de Valois vous apprenne à régner! »

On s'assemble; et déjà les partis, les cabales,  
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales,  
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.  
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,  
S'adresse au légat seul, et devant lui déclare

Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare;  
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,  
Ce monument affreux du pouvoir monacal,  
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,  
Qui venge les autels et qui les déshonore,  
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,  
Egorge les mortels avec un fer sacré.

Comme si nous vivions dans ces temps déplorables  
Où la terre adorait des dieux impitoyables,  
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,  
Se vantaient d'apaiser par le sang des humains !

Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,  
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant, d'une commune voix,  
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.

Ce rang manquait encore à sa vaste puissance;  
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance  
Dévorait, en secret, dans le fond de son cœur,  
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

Soudain Potier se leve et demande audience.  
Sa rigide vertu faisait son éloquence.

Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,  
Potier fut toujours juste, et pourtant respecté.  
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,  
De leurs emportements réprimer la licence,  
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,  
Leur montrer la justice avec impunité.

Il élève sa voix ; on murmure, on s'empresse,  
On l'entoure, on l'écoute ; et le tumulte cesse.  
Ainsi, dans un vaisseau qu'ont agité les flots,  
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,  
On n'entend que le bruit de la proue écumante,

fend, d'un cours heureux, la mer obéissante.  
 Paraissait Potier dictant ses justes lois;  
 confusion se taisait à sa voix.  
 Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :  
 ançois votre erreur, je l'excuse moi-même.  
 enne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;  
 le choisirais , si je pouvais choisir.  
 nous avons nos lois ; et ce héros insigne,  
 prétend à l'empire, en est dès-lors indigne. »  
 Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,  
 tout l'appareil qui suit un souverain.  
 er le voit entrer sans changer de visage :  
 i, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,  
 vous estime assez pour oser contre vous  
 adresser ma voix pour la France et pour nous.  
 ain nous prétendons le droit d'élire un maître :  
 rance a des Bourbons ; et Dieu vous a fait naître  
 de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,  
 soutenir leur trône, et non pour l'usurper.  
 e, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre,  
 ung d'un souverain doit suffire à sa cendre ;  
 nourut par un crime, un crime l'a vengé.  
 rgez avec l'état, que le ciel a changé :  
 se avec Valois votre juste colere !  
 bon n'a point versé le sang de votre frere.  
 el, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,  
 vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.  
 j'entends le murmure, et la clameur publique :  
 tends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :  
 is d'un zele faux nos prêtres emportés,  
 le fer à la main.... Malheureux, arrêtez !  
 le loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage

Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?  
Le fils de saint Louis , parjure à ses serments ,  
Vient-il de nos autels briser les fondements ?  
Au pied de ces autels il demande à s'instruire ;  
Il aime , il suit les lois dont vous bravez l'empire.  
Il sait dans toute secte honorer les vertus ,  
Respecter votre culte , et même vos abus.  
Il laisse au Dieu vivant , qui voit ce que nous sommes ,  
Le soin que vous prenez de condamner les hommes :  
Comme un roi , comme un père , il vient vous gouverner ;  
Et , plus chrétien que vous , il vient vous pardonner.  
Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?  
Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?  
Infidèles pasteurs , indignes citoyens ,  
Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens  
Qui , bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre ,  
Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre ,  
Expiraient sans se plaindre , et sur les échafauds ,  
Sanglants , percés de coups , bénissaient leurs bourreaux !  
Eux seuls étaient chrétiens , je n'en connais point  
d'autres ;  
Ils mouraient pour leurs rois , vous massacrez les  
vôtres :  
Et Dieu , que vous peignez implacable et jaloux ,  
S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous . »  
A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;  
Par des traits trop puissants ils se sentaient confondre ;  
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité  
Cet effroi qu'aux méchants donne la vérité ;  
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées :



Et soudain mille voix jusqu'au ciel élancées  
ont par-tout retentir, avec un bruit confus :  
Les armes, citoyens, ou nous sommes perdus !  
Les nuages épais que formait la poussière  
Le soleil dans les champs dérobaient la lumière.  
Les tambours, des clairons, le son rempli d'horreur  
La mort qui les suit était l'avant-coureur.  
Les des antres du nord échappés sur la terre,  
Écoulés par les vents, et suivis du tonnerre,  
Un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,  
Les orages fongueux parcourent l'univers.  
C'était du grand Henri la redoutable armée,  
Fielle, lasse du repos, et de sang affamée,  
Faisait entendre au loin ses formidables cris,  
Remplissait la campagne, et marchait vers Paris.  
Bourbon n'employait point ces moments salutaires  
Pour rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,  
Pour parer son tombeau de ces titres brillants  
Qu'il ne reçoit les morts de l'orgueil des vivants :  
Les mains ne chargeaient point les rives désolées  
L'appareil pompeux de ces vains mausolées  
Qui, malgré l'injure et des temps et du sort,  
Faisait vanité des grands triomphe de la mort :  
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,  
Faire voyer des tributs plus dignes de son ombre,  
Faire vaincre ses assassins, vaincre ses ennemis,  
Faire rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.  
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,  
Les états consternés le conseil se sépare.  
Orléans au même instant court au haut des remparts,  
Le soldat rassemblée vole à ses étendards :  
Il consulte à grands cris le héros qui s'avance.

Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la ~~défen~~

Paris n'était point tel, en ces temps orageux,  
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.  
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,  
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.  
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,  
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,  
D'une immense cité superbes avenues,  
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,  
Étaient de longs hameaux de remparts entourés,  
Par un fossé profond de Paris séparés.

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.

Le voilà qui s'approche; et la mort le devance.

Le fer avec le feu vole de toutes parts

Des mains des assiégeants et du haut des remparts.

Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,

S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :

On voit les bataillons rompus et renversés,

Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre;

Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,

Les malheureux mortels avançaient leur trépas

Avec moins d'appareil ils volaient au carnage;

Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.

De leurs cruels enfants l'effort industriel

A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.

On entendait gronder ces bombes effroyables,

Des troubles de la Flandre enfants abominables :

Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé

Vole avec la prison qui le tient renfermé;

Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,  
Dans des antres profonds on a su renfermer  
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.  
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,  
Le soldat valeureux se fie à son courage,  
On voit en un instant des abîmes ouverts,  
De noirs torrents de soufre épanchus dans les airs,  
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,  
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.  
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir :  
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.  
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;  
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs  
têtes :

Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi ;  
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,  
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide ;  
Incapable à la fois de crainte et de fureur,  
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.  
D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre  
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.  
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,  
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible  
Qu'un glaciais teint de sang rendait inaccessible :  
C'est là que le danger ranime leurs efforts :  
Ils comblent les fossés de fascines, de morts  
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent :  
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.  
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,  
Henri vole à leur tête, et monte le premier.

Il monte : il a déjà , de ses mains triomphantes ,  
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.  
Les ligueurs , devant lui , demeurent pleins d'effroi  
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.  
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;  
Il leur montre l'exemple , il les rappelle au crime ;  
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts  
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.  
Sur le mur , avec eux , la discorde cruelle  
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.  
Le soldat , à son gré , sur ce funeste mur ,  
Combattant de plus près , porte un trépas plus sûr.  
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre  
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;  
Un farouche silence , enfant de la fureur ,  
A ces bruyants éclats succède avec horreur.  
D'un bras déterminé , d'un œil brûlant de rage ,  
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.  
On saisit , on reprend , par un contraire effort ,  
Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.  
Dans ses fatales mains la victoire incertaine  
Tient encor , près des lis , l'étendard de Lorraine.  
Les assiégeants surpris sont par-tout renversés ,  
Cent fois victorieux , et cent fois terrassés ;  
Pareils à l'océan poussé par les orages ,  
Qui couvre , à chaque instant , et qui fuit ses rivages.  
Jamais le roi , jamais son illustre rival ,  
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :  
Chacun d'eux , au milieu du sang et du carnage ,  
Maître de son esprit , maître de son courage ,  
Dispose , ordonne , agit , voit tout en même temps ,  
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglais la formidable élite,  
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,  
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,  
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.  
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,  
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie,  
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux  
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.  
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;  
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,  
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.  
Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux:  
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,  
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient  
ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,  
Ange exterminateur, ami de ces combats,  
De quel héros enfin prîtes vous la querelle?  
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?  
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,  
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.  
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:  
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;  
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,  
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,  
Menacer des vallons les nymphes consternées:  
Les dignes qu'on oppose à ses flots orageux  
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;  
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,  
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,  
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux

Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les  
 Détache les rochers du penchant des montagnes  
 Et poursuit les troupeaux fuyant dans les camps  
 Tel Bourbon descendait à pas précipités.  
 Du haut des murs fumants qu'il avait emportés  
 Tel, d'un bras fondroyant fondant sur les sables  
 Il moissonne, en courant, leurs troupes criminelles  
 Les Seize, avec effroi, faisaient ce bras vengeur  
 Egars, confondus, dispersés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les  
 Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.  
 Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main  
 Dans les faubourgs sanglants se répandent sans  
 Du soldat effréné la valeur tourne en rage;  
 Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.  
 Henri ne les voit point; son vol impétueux  
 Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.  
 Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte.  
 Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte  
 Compagnons, apportez et le fer et les feux;  
 Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nuée  
 Un fantôme éclatant se présente à sa vue:  
 Son corps majestueux, maître des éléments,  
 Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents  
 De la divinité les vives étincelles  
 Étalait sur son front des beautés immortelles  
 Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur  
 « Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur  
 Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,  
 De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,  
 Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,

Egorger tes sujets, et régner sur des morts :  
Arrête !... A ces accents, plus forts que le tonnerre,  
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,  
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur  
Que le combat encore enflammait dans son cœur,  
Semblable à l'océan qui s'appaise et qui gronde :  
« O fatal habitant de l'invisible monde !  
« Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ? »  
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :  
« Je suis cet heureux roi que la France révere,  
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere ;  
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,  
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,  
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, et qui t'aime.  
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;  
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,  
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur :  
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie. »  
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.  
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :  
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.  
D'une divine horreur son âme est pénétrée :  
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;  
Trois fois son pere échappe à ses embrassements,  
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.  
Du faite cependant de ce mur formidable,  
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,  
Etrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,  
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.  
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,  
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.  
Il vit alors, il vit de quel affreux danger

Le pere des Bourbons venait le dégager.  
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille.  
Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,  
Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,  
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?

Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumière,  
Après avoir rempli sa brûlante carrière,  
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,  
Et, plus grand à nos yeux, paraît fuir loin de nous;  
Loin des murs de Paris le héros se retire,  
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.  
Il marche vers Vincenne, où Louis, autrefois,  
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.  
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!  
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,  
Qu'une prison d'état, qu'un lien de désespoir,  
Où tombent si souvent du faite du pouvoir  
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,  
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,  
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles, tour-à-tour,  
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.  
Bientôt de l'occident, où se forment les ombres,  
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,  
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,  
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.



## CHANT VII.

## ARGUMENT.

Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux  
ers ; et lui fait voir, dans le palais des destins , sa  
térité , et les grands hommes que la France doit  
duire.

Dieu qui nous créa la clémence infinie ,  
adoucir les maux de cette courte vie ,  
cé parmi nous deux êtres bienfaisants ,  
terre à jamais aimables habitants ,  
ens dans les travaux , trésors dans l'indigence ,  
est le doux sommeil , et l'autre est l'espérance :  
quand l'homme accablé sent de son faible corps  
rganes vaincus sans force et sans ressorts ,  
par un calme heureux secourir la nature ,  
porter l'oubli des peines qu'elle endure ;  
re anime nos cœurs , enflamme nos desirs ;  
ême en nous trompant , donne de vrais plaisirs ;  
aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie  
l'inspire point une infidèle joie ;  
pporte de Dieu la promesse et l'appui ;  
st inébranlable , et pure comme lui.  
nis , près de Henri , tous les deux les appelle :  
ochez vers mon fils , venez , couple fidele.  
mmeil l'entendit de ses antres secrets :  
che mollement vers ces ombrages frais.

Les vents, à son aspect, s'arrêtent en silence ;  
Les songes fortunés, enfants de l'espérance,  
Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros  
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis, en ce moment, prenant son diadème,  
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :  
Regne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils ;  
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.  
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire ;  
Des présents de Louis le moindre est son empire.  
C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi ;  
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.  
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien  
stérile,

Des humaines vertus récompense fragile ,  
Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit ,  
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.  
Je vais te découvrir un plus durable empire,  
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.  
Viens, obéis, suis moi par de nouveaux chemins :  
Vole au sein de Dieu même, et remplis tes destins.

L'un et l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,  
Des cieux, en un moment, traversent la carrière.  
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs,  
Courir d'un pôle à l'autre, et diviser les airs :  
Et telle s'éleva cette nue embrasée  
Qui, dérochant aux yeux le maître d'Elisée,  
Dans un céleste char, de flamme environné,  
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,  
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs dis-  
tances,

Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,  
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.  
De lui partent sans fin des torrents de lumière ;  
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,  
Et dispense les jours, les saisons, et les ans,  
A des mondes divers autour de lui flottants.  
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,  
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse ;  
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,  
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.  
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace  
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,  
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.  
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.  
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'est là que le héros suit son céleste guide ;  
C'est là que sont formés tous ces esprits divers  
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers.  
Là sont, après la mort, nos âmes replongées,  
De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds  
Ces immortels esprits que son souffle a créés :  
C'est cet être infini qu'on sert et qu'on ignore.  
Sous des noms différents le monde entier l'adore.  
Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs :  
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,  
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance  
L'ait avec piété de sa sagesse immense.

La mort auprès de lui, fille affreuse du temps,  
De ce triste univers conduit les habitants :  
Elle amène à la fois les bonzes, les brachmanes,  
Du grand Confucius les disciples profanes ;

Des antiques Persans les secrets successeurs ,  
De Zoroastre encore aveugles sectateurs ;  
Les pâles habitants de ces froides contrées  
Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées ;  
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts ,  
De l'erreur invincible innombrables sujets.  
Le dervis étonné, d'une vue inquiète ,  
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.  
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitents ,  
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourments.

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence  
Attendent, en tremblant, l'éternelle sentence.  
Dieu, qui voit à la fois, entend et connaît tout ,  
D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les absout  
Henri n'approcha point vers le trône invisible  
D'où part à chaque instant ce jugement terrible ,  
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels ,  
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mort  
« Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même  
Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?  
Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux  
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?  
Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître ,  
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître  
Non. Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tout  
Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous  
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,  
Seule à jamais la même, et seule toujours pure.  
Sur cette loi, sans doute, il juge les païens ;  
Et, si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens. »

Tandis que du héros la raison confondue  
Portait sur ce mystère une indiscrete vue,

néd du trône même une voix s'entendit ;  
 iel s'en ébranla , l'univers en frémit ;  
 accents ressemblaient à ceux de ce tonnerre ,  
 nd du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.  
 hœur des immortels se tut pour l'écouter ;  
 haque astre en son cours alla le répéter.  
 ta faible raison garde-toi de te rendre :  
 t t'a fait pour l'aimer , et non pour le comprendre.  
 sible à tes yeux , qu'il regne dans ton cœur ;  
 nfond l'injustice , il pardonne à l'erreur ;  
 il punit aussi toute erreur volontaire.  
 tel , ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire. »  
 enri , dans ce moment , d'un vol précipité  
 par un tourbillon dans l'espace emporté  
 : un séjour informe , aride , affreux , sauvage ,  
 'antique chaos abominable image ,  
 énétrable aux traits de ces soleils brillants ,  
 s-d'œuvre du Très-Haut , comme lui bienfaisants.  
 cette terre horrible , et des anges haïe ,  
 t n'a point répandu le germe de la vie.  
 ort , l'affreuse mort , et la confusion ,  
 mbient établir leur domination.  
 lles clameurs , ô Dieu ! quels cris épouvantables !  
 ls torrents de fumée ! et quels feux effroyables !  
 ls monstres , dit Bourbon , volent dans ces climats !  
 ls gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !  
 mon fils , vous voyez les portes de l'abyme  
 isé par la justice , habité par le crime :  
 vez-moi , les chemins en sont toujours ouverts.  
 marchent aussitôt aux portes des enfers.  
 git la sombre envie , à l'œil timide et louche ,  
 ant sur des lauriers les poisons de sa bouche ;

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :  
Triste amante des morts, elle hait les vivants.  
Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire.  
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît et s'admire;  
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,  
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus;  
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,  
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;  
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,  
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)  
Le faux zèle étalant ses barbares maximes;  
Et l'intérêt enfin, pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,  
A l'aspect de Henri, paraissent consternés :  
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur troupe impie  
N'approcha de son ame à la vertu nourrie :  
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,  
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le héros, au milieu de ces esprits immondes,  
S'avavançait à pas lents sous ces voûtes profondes :  
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi !  
L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi !  
Mon pere, il tient encor ce couteau parricide  
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.  
Tandis que, dans Paris, tous ces prêtres cruels  
Osent de son portrait souiller les saints autels,  
Que la ligue l'invoque, et que Rome le loue,  
Ici, dans les tourments, l'enfer les désavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois  
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.  
Regardez ces tyrans adorés dans leur vie :  
Plus ils étaient puissants, plus Dieu les humilie.

unit les forfaits que leurs mains ont commis,  
ix qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont  
permis.

mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,  
faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires  
qui la complaisance, avec dextérité,  
eurs yeux éblouis cachait la vérité.

vérité terrible ici fait leurs supplices :

est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.  
yez comme à sa voix tremblent ces conquérants,  
os aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;  
aux du monde entier, que leur fureur embrase,  
foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.  
près d'eux sont couchés tous ces rois fainéants,  
un trône avili fantômes impuissants.

ari voit près des rois leurs insolents ministres :

emarké sur-tout ces conseillers sinistres,  
i, des mœurs et des lois avares corrupteurs,  
Thémis et de Mars ont vendu les honneurs;  
i mirent, les premiers, à d'indignes enchères  
estimable prix des vertus de nos pères.

s-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,  
i, livrés aux plaisirs, et couchés sur des fleurs,  
s fiel et sans fierté couliez dans la paresse  
s inutiles jours filés par la mollesse?

ec les scélérats seriez-vous confondus,  
us, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus,  
i, par un seul moment de doute ou de faiblesse,  
ez séché le fruit de trente ans de sagesse?

Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.

! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs  
race des humains soit en foule engloutie,

Si les jours passagers d'une si triste vie  
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,  
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?  
Heureux, s'ils expiraient dans le sein de leur mère!  
Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévère,  
A l'homme, hélas! trop libre, avait daigné ravir  
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes  
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,  
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,  
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains;  
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :  
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.  
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans ;  
Mais ici c'est un père, il punit ses enfans ;  
Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;  
Il ne sait point punir des moments de faiblesse,  
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,  
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance  
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.  
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité ;  
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.  
Henri voit ces beaux lieux, et soudain, à leur vue,  
Sent couler dans son ame une joie inconnue.  
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs ;  
La volupté tranquille y répand ses douceurs.  
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :  
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;  
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,  
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.  
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;



at sans cesse, et sans cesse ils jouissent,  
it, dans les feux d'une éternelle ardeur,  
rs sans regrets, du repos sans langueur.  
nt les bons rois qu'ont produits tous les âges;  
les vrais héros; là, vivent les vrais sages;  
n trône d'or, Charlemagne et Clovis  
lu haut des cieux sur l'empire des lis.  
grands ennemis, les plus fiers adversaires,  
ans ces lieux, n'y sont plus que des frères.  
ouis douze, au milieu de ces rois,  
omme un cedre, et leur donne des lois.  
a'à nos aïeux donna le ciel propice,  
rône avec lui fit asseoir la justice;  
na souvent; il régna sur les cœurs;  
ux de son peuple il essuya les pleurs.  
se est à ses pieds, ce ministre fidele,  
aima la France, et fut seul aimé d'elle;  
ni de son maître, et qui, dans ce haut rang,  
point ses mains de rapine et de sang.  
ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!  
e était heureux, le roi couvert de gloire;  
nables lois chacun goûtait les fruits.  
heureux temps, sous un autre Louis!  
in sont ces guerriers, prodiges de leur vie,  
nma leur devoir, et non pas leur furie;  
onille, Clisson, Montmorenci, de Foix,  
le destructeur et le vengeur des rois,  
ux Bayard, et vous, brave amazone,  
des Anglais, et le soutien du trône.  
ros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,  
oi, de la terre ont ébloui les yeux;  
comme à toi, mon fils, leur était chère :

Mais, enfans de l'église, ils ont chéri leur mere ;  
Leur cœur simple et docile aimait la vérité ;  
Leur culte était le mien , pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante ,  
Le palais des destins devant lui se présente :  
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts ,  
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le temps, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,  
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible ;  
Et de là sur la terre il verse à pleines mains  
Et les biens et les maux destinés aux humains.  
Sur un autel de fer un livre inexplicable  
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable :  
La main de l'éternel y marqua nos desirs ,  
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.  
On voit la liberté, cette esclave si fiere ,  
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere :  
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,  
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;  
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée ,  
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;  
Qu'en obéissant même elle agit par son choix ,  
Et souvent aux destins pense donner des lois.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace  
Fait sentir aux humains sa faveur efficace ;  
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur  
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.  
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître,  
Ces moments précieux dont Dieu seul est le maître.  
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux  
temps ,  
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans ?

lois éprouver de faiblesses hontenses !  
1 marcheras dans des routes trompeuses !  
ies, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,  
infortunés qui l'éloignent de toi !  
ans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?  
à tout moment, et s'écoule sans cesse.  
yez, dit Louis, dans ce sacré séjour,  
raits des humains qui doivent naître un jour :  
es à venir ces vivantes images  
lent tous les lieux, devançant tous les âges.  
jours des humains, comptés avant les temps,  
x de l'Eternel à jamais sont présents.  
marque ici l'instant de leur naissance,  
ment des uns, des autres la puissance,  
s changements attachés à leur sort,  
es, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.  
ochons-nous : le ciel te permet de connaître  
et les héros qui de toi doivent naître.  
er qui paraît, c'est ton auguste fils :  
adra long-temps la gloire de nos lis,  
ateur heureux du Belge et de l'Ibère ;  
'égalera ni son fils ni son père.  
, dans ce moment, voit sur des fleurs de lis  
ortels orgueilleux auprès du trône assis :  
ent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;  
ix sont revêtus de la pourpre romaine ;  
ix sont entourés de gardes, de soldats :  
nd pour des rois... Vous ne vous trompez pas ;  
t, dit Louis, sans en avoir le titre ;  
e et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.  
1, Mazarin, ministres immortels,  
1 trône élevés de l'ombre des autels,

Enfants de la fortune et de la politique ,  
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.

Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ;

Mazarin , souple , adroit , et dangereux ami ;

L'un fuyant avec art , et cédant à l'orage ,

L'autre aux flots irrités opposant son courage :

Des princes de mon sang ennemis déclarés ;

Tous deux haïs du peuple , et tous deux admirés ;

Enfin , par leurs efforts , ou par leur industrie ,

Utiles à leurs rois , cruels à la patrie.

O toi , moins puissant qu'eux , moins vaste en tes  
desseins ,

Toi , dans le second rang , le premier des humains ,

Colbert , c'est sur tes pas que l'heureuse abondance ,

Fille de tes travaux , vient enrichir la France.

Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager ,

En le rendant heureux , tu sauras t'en venger ;

Semblable à ce héros , confident de Dieu même ,

Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème ,

Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux

Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous.

Quels honneurs ! quels respects ! jamais roi dans la  
France

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.

Je le vois , comme vous , par la gloire animé ,

Mieux obéi , plus craint , peut-être moins aimé.

Je le vois éprouvant des fortunes diverses ,

Trop fier dans ses succès , mais ferme en ses traverses ;

De vingt peuples ligés bravant seul tout l'effort ,

Admirable en sa vie , et plus grand dans sa mort.

Siecle heureux de Louis , siecle que la nature

De ses plus beaux présents doit combler sans mesure ,

C'est toi qui dans la France amenes les beaux arts ;  
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;  
Les muses à jamais y fixent leur empire ;  
La toile est animée, et le marbre respire.  
Quels sages, rassemblés dans ces augustes lieux ,  
Mesurent l'univers , et lisent dans les cieux ;  
Et , dans la nuit obscure apportant la lumière ,  
Sondent les profondeurs de la nature entière ?  
L'erreur présomptueuse , à leur aspect s'enfuit ,  
Et vera la vérité le doute les conduit.

Et toi , fille du ciel , toi , puissante harmonie ,  
Art charmant qui polis la Grece et l'Italie ,  
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur ,  
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.  
Français , vous savez vaincre , et chanter vos conquêtes ;  
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;  
Un peuple de héros va naître en ces climats ;  
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.  
A travers mille feux je vois Condé paraître ,  
Tour-à-tour la terreur et l'appui de son maître ;  
Turenne , de Condé le généreux rival ,  
Moins brillant , mais plus sage , et du moins son égal.  
Catinat réunit , par un rare assemblage ,  
Les talents du guerrier et les vertus du sage.  
Vauban , sur un rempart , un compas à la main ,  
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.  
Malheureux à la cour , invincible à la guerre ,  
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

Regardez , dans Denain , l'audacieux Villars  
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ,  
Arbitre de la paix que la victoire amene ,  
Digne appui de son roi , digne rival d'Eugene.

Quel est ce jeune prince en qui la majesté  
 Sur son visage aimable éclate sans fierté ?  
 D'un œil d'indifférence il regarde le trône...  
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne  
 La mort, autour de lui, vole sans s'arrêter ;  
 Il tombe au pied du trône , étant près d'y monter  
 O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste  
 Les cieux le formeront de votre sang auguste.  
 Grand Dieu , ne faites-vous que montrer aux hommes  
 Cette fleur passagère , ouvrage de vos mains ?  
 Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse !  
 La France sous son regne eût été trop heureuse !  
 Il eût entretenu l'abondance et la paix ;  
 Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits  
 Il eût aimé son peuple. O jour rempli d'alarmes !  
 O combien les Français vont répandre de larmes  
 Quand sous la même tombe ils verront réunis  
 Et l'époux et la femme , et la mere et le fils !

Un faible rejeton sort entre les ruines  
 De cet arbre fécond coupé dans ses racines.  
 Les enfants de Louis , descendus au tombeau ,  
 Ont laissé dans la France un monarque au berceau  
 De l'état ébranlé douce et frêle espérance.  
 O toi , prudent Fleury , veille sur son enfance ,  
 Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux  
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.  
 Tout souverain qu'il est , instruis-le à se connaître  
 Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est mal  
 Qu'aimé de ses sujets , ils soient chers à ses yeux  
 Apprends - lui qu'il n'est roi , qu'il n'est né que pour  
 eux.

France, reprends sous lui ta majesté première ,

ce la triste nuit qui couvrait ta lumière ;  
e les arts , qui déjà voulaient t'abandonner ,  
leurs utiles mains viennent te couronner.  
céan se demande , en ses grottes profondes ,  
sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes.  
Nil et de l'Euxin , de l'Inde et de ses ports ,  
commerce t'appelle , et t'ouvre ses trésors.  
ntiens l'ordre et la paix , sans chercher la victoire.  
l'arbitre des rois ; c'est assez pour ta gloire :  
en a trop coûté d'en être la terreur.  
rès de ce jeune roi s'avance avec splendeur  
héros que de loin poursuit la calomnie ,  
de et non pas faible , ardent , plein de génie ,  
p ami des plaisirs , et trop des nouveautés ,  
uant l'univers du sein des voluptés.  
des ressorts nouveaux , sa politique habile  
at l'Europe en suspens , divisée et tranquille.  
arts sont éclairés par ses yeux vigilants.  
pour tous les emplois , il a tous les talents ,  
x d'un chef , d'un soldat , d'un citoyen , d'un maître :

'est pas roi , mon fils ; mais il enseigne à l'être.  
lors dans un orage , au milieu des éclairs ,  
endard de la France apparut dans les airs ;  
ant lui d'Espagnols une troupe guerrière  
l'aigle des Germains brisait la tête altière.  
on pere ! quel est ce spectacle nouveau ?  
t change , dit Louis , et tout a son tombeau.  
rons du Très-Haut la sagesse cachée.  
puissant Charles-Quint la race est retranchée.  
pagne , à nos genoux , vient demander des rois :  
t un de nos neveux qui leur donne des lois.

Et s'adressant aux siens, qu'enflammait ~~son~~ *son* pr  
 « Vous êtes nés Français, et je suis votre *roi*;  
 Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi.  
 Ne perdez point de vue, au fort de la tempête;  
 Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;  
 Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur  
 A ces mots, que ce roi prononçait ~~en~~ *en* vainqueur  
 Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées  
 Et marche en invoquant le grand Dieu des arm  
 Sur les pas des deux chefs alors en même temps  
 On voit des deux partis voler les combattants.  
 Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide  
 Les aigilons fougueux fondent d'un vol rapide  
 Soudain les flots émus de deux profondes mers  
 D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;  
 La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel grou  
 Et l'Africain tremblant craint la chute du mond

Au mousquet réuni, le sanglant contelas  
 Déjà de tous côtés porte un double trépas.  
 Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,  
 Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,  
 Rassemble en même temps, digne fruit de l'enf  
 Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.  
 On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,  
 Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,  
 La honte de céder, l'ardente soif du sang,  
 Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.  
 L'un poursuit un parent dans le parti contraire  
 Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un fr  
 La nature en frémit: et ce rivage affreux  
 S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,



## CHANT VIII.

### ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.

DES états dans Paris la confuse assemblée  
 Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.  
 Au seul nom de Henri, les ligueurs, pleins d'effroi,  
 Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.  
 Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine ;  
 Et, n'osant dégrader ni couronner Mayenne,  
 Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux ,  
 Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux .  
 Ce lieutenant sans chef, ce roi sans diadème ,  
 Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.  
 Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui .  
 Lui promet de combattre et de mourir pour lui.  
 Plein d'un nouvel espoir , au conseil il appelle  
 Tous ces chefs orgueilleux , vengeurs de sa querelle ;  
 Les Lorrains, les Nemoûrs, la Châtre, Caillât ,  
 Et l'inconstant Joyeuse , et Saint-Paul , et Brissac.  
 Ils viennent : la fierté , la vengeance , la rage ,  
 Le désespoir, l'orgueil , sont peints sur leur visage.  
 Quelques uns en tremblant semblaient porter leurs pas,

Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;  
Mais ces mêmes combats, leur sang, et leurs blessures  
Les excitaient encore à venger leurs injures.  
Tous, auprès de Mayenne, ils viennent se ranger ;  
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.  
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie  
Des enfants de la terre on peint la troupe impie  
Entassant des rochers, et menaçant les cieux,  
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.

La discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,  
Sur un char lumineux se présente à leur vue :  
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir ;  
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou  
mourir.

D'Anmale, le premier, se leve à ces paroles ;  
Il court, il voit de loin les lances espagnoles :  
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours  
Demandé si long-temps, et différé toujours :  
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.  
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.  
Le secours paraissait vers ces lieux révévés  
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.  
Ce formidable amas d'armes étincelantes,  
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,  
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,  
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.  
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie ;  
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie :  
C'était le jeune Egmont, ce guerrier obstiné,  
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné :  
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie ;  
Son pere, qu'aveugla l'amour de la patrie,

Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits  
Des malheureux Flamands opprimés par leurs rois.  
Le fils, courtisan lâche, et guerrier téméraire,  
Baïsa long-temps la main qui fit périr son pere,  
Servit, par politique, aux maux de son pays,  
Persécuta Bruxelles, et seconrut Paris.  
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,  
Comme un dieu tutélaire, au secours de Mayenne:  
Et Mayenne, avec lui, crut aux tentes du roi  
Reporter à son tour le carnage et l'effroi.  
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.  
Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette audace!  
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat  
Où semblaient attachés les destins de l'état!  
Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,  
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:  
La guerre avait long-temps respecté les trésors  
Dont Flore et les zéphyr embellissaient ces bords.  
Au milieu des horreurs des discordes civiles,  
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles:  
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,  
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,  
Et, sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,  
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.  
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;  
La désolation par-tout marche avant eux.  
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmerent;  
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent;  
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,  
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.  
Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,  
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes:

S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :  
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits.  
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,  
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.  
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs  
Sur un coursier fongueux, plus léger que les vents,  
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,  
Appelle les dangers, et respire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,  
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers ;  
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes  
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes ;  
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,  
Qui depuis... mais alors il était vertueux :  
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,  
Que la ligue déteste, et que la ligue estime :  
Turenne, qui, depuis, de la jeune Bouillon  
Mérita, dans Sedan, la puissance et le nom ;  
Puissance malheureuse et trop mal conservée,  
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.  
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,  
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,  
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,  
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.  
Son casque étincelait des feux les plus brillants.  
Qu'étaient à l'envi l'or et les diamants,  
Dons chers et précieux dont sa fière maîtresse  
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.  
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois  
L'amour de votre reine et le soutien des rois.  
Plus loin sont la Trémouille, et Clermont, et Fe-  
quiers,

Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguieres ;  
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.  
Tous ces héros en foule attendaient le signal,  
Et, rangés près du roi, lisaient sur son visage  
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,  
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :  
Soit que, de son parti connaissant l'injustice,  
Il ne crût point le ciel à ses armes propice ;  
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentiments,  
Avant-coureurs certains des grands événements.  
Ce héros, cependant, maître de sa faiblesse,  
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse.  
Il s'exalte, il s'empresse, il inspire aux soldats  
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance  
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,  
Impatient déjà d'exercer sa valeur,  
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,  
Au bruit de la trompette animant son courage,  
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,  
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,  
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,  
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe ;  
Tel paraissait Egmont : une noble fureur  
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.  
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;  
Il croit que son destin commande à la victoire.  
Hélas ! il ne sait point que son fatal orgueil  
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance ;

Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence  
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi ;  
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi.  
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,  
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;  
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »  
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,  
Il voit d'un fen nouveau ses troupes enflammées,  
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.  
Sur les pas des deux chefs alors en même temps  
On voit des deux partis voler les combattants.  
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide  
Les aquilons fongueux fondent d'un vol rapide,  
Soudain les flots émus de deux profondes mers  
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;  
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,  
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni, le sanglant coutelas  
Déjà de tous côtés porte un double trépas.  
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,  
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,  
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,  
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.  
On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage,  
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,  
La honte de céder, l'ardente soif du sang,  
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.  
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;  
Là, le frere en fuyant meurt de la main d'un frere ;  
La nature en frémit : et ce rivage affreux  
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées ,

De bataillons sanglants, de troupes renversées,  
Henri pousse, s'avance, et se fait un chemin.  
Le grand Mornay le suit, toujours calme et seré.  
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie,  
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,  
De la terre et des cieux les moteurs éternels  
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;  
On tel que du vrai Dieu les ministres terribles,  
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,  
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,  
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.  
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,  
De l'ame d'un héros mouvements intrépides,  
Qui changent le combat, qui fixent le destin :  
Aux chefs des légions il les porte soudain.  
L'officier les reçoit ; sa troupe impatiente  
Regle, au son de sa voix, sa rage obéissante.  
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;  
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.  
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte ;  
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte ;  
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains  
De se souiller du sang des malheureux humains.  
De son roi seulement son ame est occupée :  
Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;  
Et son rare courage, ennemi des combats,  
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.  
De Turenne déjà la valeur indomtée  
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.  
D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas ;  
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,  
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,

Reprend , malgré son âge , une force nouvelle.  
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants :  
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans ,  
Qui , dans cette journée illustre et meurtrière ,  
Commençait des combats la fatale carrière ;  
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ; .  
Favori des amours , il sortait de leurs bras.  
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes ,  
Avide de la gloire , il volait aux alarmes.  
Ce jour , sa jeune épouse , en accusant le ciel ,  
En détestant la ligue et ce combat mortel ,  
Arma son tendre amant , et , d'une main tremblante ,  
Attacha tristement sa cuirasse pesante ,  
Et couvrit , en pleurant , d'un casque précieux  
Ce front si plein de grace et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière ;  
Parmi des tourbillons de flamme , de poussière ,  
A travers les blessés , les morts , et les mourants ,  
De leurs coursiers foudroyés tous deux pressent les  
flancs ;

Tous deux sur l'herbe unie , et de sang colorée ,  
S'élançant loin des rangs , d'une course assurée :  
Sanglants , couverts de fer , et la lance à la main ,  
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.  
La terre en retentit , leurs lances sont rompues :  
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues ,  
Qui , portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs ,  
Se heurtent dans les airs , et volent sur les vents :  
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;  
La foudre en est formée , et les mortels frémissent.  
Mais loin de leurs coursiers , par un subit effort ,  
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort ;



Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.  
La discorde accourut ; le démon de la guerre,  
La mort pâle et sanglante étaient à ses côtés.  
Malheureux , suspendez vos coups précipités !  
Mais un destin funeste enflamme leur courage ;  
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage ,  
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.  
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats ,  
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;  
Leur sang , qui rejaillit , rougit leur main oruelle ;  
Leur bouclier , leur casque , arrêtant leur effort ,  
Pare encor quelques coups , et repousse la mort.  
Chacun d'eux , étonné de tant de résistance ,  
Respectait son rival , admirait sa vaillance.  
Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,  
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.  
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;  
Son casque auprès de lui roule sur la poussière ;  
D'Ailly voit son visage : ô désespoir ! ô cris !  
Il le voit , il l'embrasse : hélas ! c'était son fils.  
Le pere infortuné , les yeux baignés de larmes ,  
Tournait contre son sein ses parricides armes ;  
On l'arrête : on s'oppose à sa juste fureur :  
Il s'arrache , en tremblant , de ce lieu plein d'horreur ;  
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;  
Il renonce à la cour , aux humains , à la gloire ;  
Et se fuyant lui-même , au milieu des déserts ,  
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.  
Là , soit que le soleil rendit le jour au monde ,  
Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde ,  
Sa voix faisait redire aux échos attendris  
Le nom , le triste nom de son malheureux fils.

Du héros expirant la jeune et tendre amante,  
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,  
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:  
Elle cherche; elle voit dans la foule des morts,  
Elle voit son époux; elle tombe éperdue;  
Le voile de la mort se répand sur sa vue:  
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interfompus,  
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;  
Elle rouvre les yeux; sa bouche presse encore  
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore:  
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,  
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Pere, époux malheureux, famille déplorable,  
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,  
Puisse de ce combat le souvenir affreux  
Exciter la pitié de nos derniers neveux,  
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,  
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres!

Mais qui fait fuir ainsi ces ligneurs dispersés?  
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés?  
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage  
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.  
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux:  
Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous?  
Vous, fuir! vous, compagnons de Mayenne et de  
Guise!

Vous qui devez venger Paris, Rome et l'église!  
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu;  
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.  
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,  
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,  
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,

Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.  
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,  
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,  
Le cours précipité de ce fougueux torrent;  
Il voit à ses côtés Parabere expirant;  
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquières;  
Nesle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la poussière.  
Percé de coups lui-même, il est près de périr..  
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir:  
Un trépas si fameux, une chute si belle,  
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.  
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger  
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.  
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,  
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,  
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil  
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup-d'œil.  
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:  
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes;  
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,  
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!  
Il court le secourir; ce beau fen qui le guide  
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.  
Biron, qu'environnaient les ombres de la mort,  
A l'aspect de son roi fait un dernier effort;  
Il rappelle, à sa voix, les restes de sa vie;  
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout pue.  
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats  
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.  
Tu vis: songe du moins à lui rester fidèle.  
Un bruit affreux s'entend. La discorde cruelle  
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,

D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.  
 Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale  
 Fait retentir au loin sa trompette infernale.  
 Par ces sons trop connus d'Annale est excité.  
 Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,  
 Il cherchait le héros ; sur lui seul il s'élance ;  
 Des ligueurs en tumulte une foule s'avance :  
 Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,  
 Ces animaux hardis, nourris pour les combats,  
 Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage  
 Pressent un sanglier, en raniment la rage ;  
 Ignorant le danger, aveugles, furieux,  
 Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;  
 Les antres, les rochers, les monts en retentissent  
 Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;  
 Il est seul contre tous , abandonné du sort,  
 Accablé par le nombre , entouré de la mort.  
 Louis, du haut des cieux , dans ce danger terrible  
 Donne au héros qu'il aime une force invincible ;  
 Il est comme un rocher , qui, menaçant les airs ,  
 Rompt la course des vents et repousse les mers.  
 Qui pourrait exprimer le sang et le carnage  
 Dont l'Eure, en ce moment , vit couvrir son rivage  
 O vous , mânes sanglants du plus vaillant des rois  
 Éclaircz mon esprit, et parlez par ma voix.  
 Il voit voler vers lui sa noblesse fidèle ;  
 Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle  
 L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups ;  
 Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux  
 Long-temps cet étranger , trompé par son courage  
 Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :  
 Dût sa témérité le conduire au cercueil .

L'honneur de le combattre irritait son orgueil.  
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire  
Combattons ; c'est à nous de fixer la victoire.  
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,  
Messager des destins, fend les plaines de l'air :  
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;  
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.  
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,  
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui ;  
Que la nature entière, attentive à sa gloire,  
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.  
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc ;  
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.  
Le roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble ;  
Ainsi que le danger, son audace redouble :  
Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,

Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.  
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite ;  
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :  
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain ;  
Le fer étincelant se plonge dans son sein.  
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le forlè-  
rent ;

Des ombres du trépas ses yeux s'envelopperent ;  
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,  
Où l'aspect de son pere excita ses remords.  
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fiere,  
Sa mort anéantit votre vertu guerriere ;  
Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur  
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée ;

Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée :  
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;  
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.  
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,  
Poussent des oris affreux, se heurtent, se dispersent :  
Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,  
Fléchissent les genoux, et demandent des fers ;  
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,  
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,  
Dans les profondes eaux vont se précipiter,  
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.  
Les flots couverts de morts interrompent leur course,  
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,  
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,  
Voit d'un oeil assuré sa fortune cruelle,  
Et, tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.  
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,  
Accusait les Flamands, la fortune, et les cieux.  
Tout est perdu, dit-il : mourons, brave Mayenne.  
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine.  
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,  
Vivez pour réparer sa perte et son malheur :  
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,  
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.  
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris ;  
De la ligue en marchant ramassez les débris ;  
De Coligny vaincu surpassons le courage.  
D'Aumale, en l'écoutant, pleure, et frémit de rage.  
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter ;  
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,  
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,

## CHANT VIII.

A la main qu'il connaît soufnet sa tête horrible,  
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,  
Et paraît menacer, même en obéissant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,  
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

Henri victorieux voyait de tous côtés  
Les ligueurs sans défense implorant ses bontés.  
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :  
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.  
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,  
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,  
Vint voir comme il saurait user de la victoire,  
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.

Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,  
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.  
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,  
Attendaient leur arrêt dans un profond silence ;  
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,  
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.  
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,  
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace :  
Soyez libres, dit-il ; vous pouvez désormais  
Tester mes ennemis, ou vivre mes sujets.

Vous, Mayenne et moi reconnaissez un maître ;  
Soyez qui de nous deux a mérité de l'être :  
Soyez esclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,  
Soyez vaincus sous elle, ou triomphez sous moi :  
Soyez vaincus. A ces mots d'un roi couvert de gloire,  
Un champ de bataille, au sein de la victoire,  
Voit en un moment ces captifs éperdus  
Régner sur leurs défaits, heureux d'être vaincus :

Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine ;

Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;

Et, s'honorant déjà du nom de ses soldats ,

Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.

Le généreux vainqueur a cessé le carnage ;

Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.

Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,

Portait avec effroi la mort de rang en rang :

C'est un dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,

Enchaîne la tempête et console la terre.

Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,

La paix a mis les traits de la sérénité.

Ceux à qui la lumière était presque ravie

Par ses ordres humains sont rendus à la vie :

Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,

Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai, comme du faux, la prompte messagère,

Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légère,

Plus prompte que le temps vole au-delà des mers,

Passe d'un pôle à l'autre, et remplit l'univers ;

Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,

Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,

Qui rassemble sous lui la curiosité,

L'espoir, l'effroi, le doute, et la crédulité,

De sa brillante voix, trompette de la gloire,

Du héros de la France annonçait la victoire.

Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;

Le vatican superbe en fut épouvanté.

Le nord à cette voix tressaillit d'allégresse ;

Madrid frémit d'effroi, de honte, et de tristesse.

O malheureux Paris, infideles ligueurs !



O citoyens trompés, et vous, prêtres trompeurs !  
 De quels cris douloureux vos temples retentirent !  
 De cendre, en ce moment, vos têtes se couvrirent.  
 Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits.  
 Vaincu, mais plein d'espoir, et maître de Paris,  
 Sa politique habile, au fond de sa retraite,  
 Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.  
 Contre un coup si funeste il veut les rassurer ;  
 En cachant sa disgrâce, il croit la réparer.  
 Par cent bruits mensongers, il ranimait leur zèle :  
 Mais, malgré tant de soins, la vérité cruelle,  
 Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,  
 Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les cœurs.

La discorde en frémit, et redoublant sa rage :  
 Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,  
 Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,  
 Versé tant de poisons, allumé tant de feux,  
 De tant de flots de sang cimenté ma puissance.  
 Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.  
 Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir ;  
 Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.  
 N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême :  
 Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.  
 C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujour-  
 d'hui

L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui.  
 Elle dit ; et soudain, des rives de la Seine,  
 Sur un char teint de sang, attelé par la haine,  
 Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,  
 Elle part, elle vole, et va trouver l'amour.

## CHANT IX.

### ARGUMENT.

Description du temple de l'amour : la discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque temps auprès de madame d'Estrée, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, et le roi retourne à son armée.

**S**UR les bords fortunés de l'antique Idalie,  
 Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,  
 S'élève un vieux palais respecté par les temps :  
 La nature en posa les premiers fondements ;  
 Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,  
 Par ses travaux hardis surpassa la nature.  
 Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,  
 N'ont jamais senti l'outrage des hivers.  
 Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore  
 Et les fruits de Pomone et les présents de Flore ;  
 Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,  
 Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.  
 L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,  
 Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,  
 De sa main bienfaisante accordait aux humains,  
 Un éternel repos, des jours purs et sereins,  
 Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,

es biens du premier âge, hors la seule innocence.  
n'entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,  
dont la molle harmonie inspire les langueurs ;  
es voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,  
qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.  
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,  
de leur aimable maître implorer les faveurs ;  
Et, dans l'art dangereux de plaire et de séduire,  
sans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.  
La flatteuse espérance au front toujours sercin,  
à l'autel de l'amour les conduit par la main.  
Près du temple sacré, les graces demi-nues  
accordent à leurs voix leurs danses ingénues.  
La molle volupté, sur un lit de gazons,  
satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.  
On voit à ses côtés le mystère en silence,  
le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,  
les plaisirs amoureux, et les tendres desirs  
plus doux, plus séduisants encor que les plaisirs.  
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée.  
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée  
On porte au sanctuaire un pas audacieux,  
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !  
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre :  
leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre.  
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,  
font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.  
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,  
suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :  
La haine et le courroux, répandant leur venin,  
marchent devant ses pas, un poignard à la main.  
La malice les voit, et d'un souris perfide

Applaudit , en passant , à leur troupe homicide.  
Le repentir les suit , détestant leurs fureurs ,  
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est là , c'est au milieu de cette cour affreuse ,  
Des plaisirs des humains compagne malheureuse ,  
Que l'amour a choisi son séjour éternel.  
Ce dangereux enfant , si tendre et si cruel ,  
Porte en sa faible main les destins de la terre ,  
Donne , avec un souris , ou la paix , ou la guerre ,  
Et , répandant par-tout ses trompeuses douceurs ,  
Anime l'univers , et vit dans tous les cœurs.  
Sur un trône éclatant contemplant ses conquêtes ,  
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes ;  
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits ,  
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La discorde soudain , conduite par la rage ,  
Ecarte les plaisirs , s'ouvre un libre passage ,  
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés ,  
Le front couvert de sang , et les yeux enflammés :  
Mon frere , lui dit-elle , où sont tes traits terribles ?  
Pour qui réserves-tu tes fleches invincibles ?  
Ah ! si , de la discorde allumant le tison ,  
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;  
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ,  
Viens , vole sur mes pas , viens venger mon injure :  
Un roi victorieux écrase mes serpents ;  
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphants :  
La clémence , avec lui marchant d'un pas tranquille  
Au sein tumultueux de la guerre civile ,  
Va sous ses étendards , flottants de tous côtés ,  
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés :  
Encore une victoire , et mon trône est en poudre.

Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.  
Ce héros va combattre, et vaincre, et pardonner;  
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.  
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.  
Va de tant de hauts faits empoisonner la source:  
Que sous ton joug, amour, il gémissé abattu;  
Va domter son courage au sein de la vertu.  
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale  
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale  
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,  
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,  
Fuyant devant Auguste, et te suivant sur l'onde,  
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde?  
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers:  
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;  
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière;  
Endors entre tes bras son audace guerrière;  
A mon trône ébranlé cours servir de soutien:  
Viens, ma cause est la tienne, et ton regne est le mien.

Ainsi parloit ce monstre; et la voûte tremblante  
Répétait les accents de sa voix effrayante.  
L'amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,  
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.  
Il s'arme cependant de ses fleches dorées:  
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées;  
Et, précédé des jeux, des graces, des plaisirs,  
Il vole aux champs français sur l'aile des zéphyrs.

Dans sa course d'abord il découvre avec joie  
Le faible Simois, et les champs où fut Troie.  
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés  
La cendre des palais par ses mains consumés.  
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,

Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,  
Venise, dont Neptune admire le destin,  
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,  
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,  
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,  
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.  
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuse,  
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse,  
Asyle encor plus doux, lieux où, dans ses beaux jours,  
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.

Il voit les murs d'Anet bâtis au bord de l'Eure :

Lui-même en ordonna la superbe structure.

Par ses adroites mains avec art enlacés,

Les chiffres de Diane y sont encor tracés.

Sur sa tombe, en passant, les plaisirs et les graces  
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'amour arrive enfin.

Le roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,

Mélant à ses plaisirs l'image de la guerre,

Laissait pour un moment reposer son tonnerre.

Mille jeunes guerriers, à travers les guérets,

Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.

L'amour sent, à sa vue, une joie inhumaine ;

Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne ;

Il agite les airs que lui-même a calmés :

Il parle ; on voit soudain les éléments armés.

D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,

Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,

De verser ces torrents suspendus dans les airs,

Et d'apporter la nuit, la foudre, et les éclairs.

Déjà les aquilons, à ses ordres fideles,

Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ;  
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour ;  
La nature en gémit, et reconnaît l'amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,  
Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide:  
L'amour, en ce moment allumant son flambeau,  
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Abandonné des siens, le roi, dans ces bois sombres,  
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres ;  
Comme on voit quelquefois les voyageurs troubles  
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,  
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère  
Conduit au précipice, à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats  
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.  
Dans le fond d'un château tranquille et solitaire,  
Loin du bruit des combats elle attendait son père,  
Qui, fidèle à ses rois, vieilli dans les hasards,  
Avait du grand Henri suivi les étendards.  
D'Estrée était son nom : la main de la nature  
De ses aimables dons la combla sans mesure.  
Telle ne brillait point, aux bords de l'Eurotas,  
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;  
Moins touchante et moins belle à Tarse on vit paraître  
Celle qui des Romains avait domté le maître,  
Lorsque les habitants des rives du Cydnus,  
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.  
Elle entraît dans cet âge, hélas ! trop redoutable,  
Qui rend des passions le joug inévitable.  
Son cœur, né pour aimer, mais fier et généreux,  
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux ;  
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,

Qui renferme, en naissant, sa beauté naturelle,  
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,  
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.

L'amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,  
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre:  
Il paraît sans flambeau, sans fleches, sans carquois;  
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.  
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,  
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.  
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,  
Un desir inconnu de plaire à ce héros.  
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.  
L'amour s'applaudissait en la voyant si belle:  
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!  
Au-devant du monarque il conduisit ses pas.  
L'art simple dont lui-même a formé sa parure  
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.  
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents;  
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissants,  
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.  
Sa modestie encor la rendait plus aimable:  
Non pas cette farouche et triste austérité  
Qui fait fuir les amours, et même la beauté;  
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,  
Qui colore le front d'une rougeur divine,  
Inspire le respect, enflamme les desirs,  
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus (à l'amour tout miracle est possible);  
Il enchante ces lieux par un charme invincible.  
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein  
La terre obéissante a fait naître soudain,  
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.



A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage ,  
Par des liens secrets on se sent arrêter ;  
On s'y plaît , on s'y trouble , on ne peut les quitter.  
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse ;  
Les amants fortunés , pleins d'une douce ivresse ,  
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.  
L'amour , dans tous ces lieux , fait sentir son pouvoir :  
Tout y paraît changé ; tous les cœurs y soupirent :  
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent :  
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs  
Redoublent leurs baisers , leurs caresses , leurs chants ,  
Le moissonneur ardent , qui court avant l'aurore  
Couper les blonds épis que l'été fait éclore ,  
S'arrête , s'inquiète , et pousse des soupirs :  
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs ;  
Il demeure enchanté dans ces belles retraites ,  
Et laisse , en soupirant , ses moissons imparfaites.  
Près de lui , la bergère , oubliant ses troupeaux ,  
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.  
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée ?  
Par un charme indomtable elle était attirée ;  
Elle avait à combattre , en ce funeste jour ,  
Sa jeunesse , son cœur , un héros , et l'amour.  
Quelque temps de Henri la valeur immortelle  
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :  
Une invisible main le retient malgré lui.  
Dans sa vertu première il cherche un vain appui :  
Sa vertu l'abandonne ; et son ame enivrée  
N'aime , ne voit , n'entend , ne connaît que d'Estrée.  
Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés  
Se demandent leur prince , et restent consternés.

Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire

Qu'on eût, dans ce moment, dû craindre pour sa gloire.  
On le cherchait en vain ; ses soldats abattus,  
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

Mais le génie heureux qui préside à la France  
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence :  
Il descendit des cieux à la voix de Louis,  
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,  
Pour y trouver un sage il regarda la terre.  
Il ne le chercha point dans ces lieux révévés,  
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés ;  
Il alla dans Ivry : là , parmi la licence  
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence ,  
L'ange heureux des Français fixa son vol divin  
Au milieu des drapeaux des enfants de Calvin :  
Il s'adresse à Mornay. C'était pour nous instruire  
Que souvent la raison suffit à nous conduire ;  
Ainsi qu'elle guida, chez des peuples païens ,  
Marc-Aurèle , ou Platon , la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami que philosophe austère,  
Mornay sut l'art discret de reprendre et de plaire.  
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours ;  
Les saines vertus furent ses seuls amours.  
Avide de travaux , insensible aux délices ,  
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices ,  
Jamais l'air de la cour , et son souffle infecté ,  
N'altéra de son cœur l'austère pureté.  
Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée  
Vient au sein furieux d'Amphitrite étonnée

Un crystal toujours pur , et des flots toujours clairs ,  
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay , conduit par la sagesse ,  
Part , et vole en ces lieux où la douce mollesse  
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains ,  
Et de la France eu lui maitrisait les destins.  
L'amour , à chaque instant , redoublant sa victoire ,  
Le rendait plus heureux , pour mieux flétrir sa gloire ;  
Les plaisirs , qui souvent ont des termes si courts ,  
Partageaient ses moments et remplissaient ses jours.

L'amour , au milieu d'eux , découvre avec colere ,  
A côté de Mornay , la sagesse sévère :  
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur ;  
Il croit charmer ses sens , il croit blesser son cœur.  
Mais Mornay méprisait sa colere et ses charmes ;  
Tous ses traits impuissants s'émoussaient sur ses  
armes.

Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux ,  
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins , au bord d'une onde claire ,  
Sous un myrte amoureux , asyle du mystere ,  
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;  
Il languissait près d'elle , il brûlait dans ses bras.  
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes :  
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes ,  
De ces larmes qui font les plaisirs des amants :  
Ils sentaient cette ivresse et ces saisissements ,  
Ces transports , ces fureurs , qu'un tendre amour  
inspire ,  
Seul lui seul fait goûter , que lui seul peut décrire.  
Ces folâtres plaisirs , dans le sein du repos ,

Les amours enfantins désarmaient ce héros :  
 L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée ;  
 L'autre avait détaché sa redoutable épée,  
 Et riait, en tenant dans ses débiles mains  
 Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

La discorde de loin insulte à sa faiblesse ;  
 Elle exprime, en grondant, sa barbare allégresse.  
 Sa fière activité ménage ces instants :  
 Elle court de la ligue irriter les serpents ;  
 Et, tandis que Bourbon se repose et sommeille,  
 De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,  
 Il voit Mornay paraître : il le voit, et rougit.  
 L'un de l'autre, en secret, ils craignaient la présence  
 Le sage, en l'abordant, garde un morne silence :  
 Mais ce silence même, et ces regards baissés,  
 Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.  
 Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,  
 Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.  
 Rarement de sa faute on aime le témoin.  
 Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin :  
 Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère ;  
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaindre.  
 Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi ;  
 Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi ;  
 Je reprends ma vertu, que l'amour m'a ravie :  
 De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;  
 Fuyons ce lien funeste, où mon cœur mutiné  
 Aime encor les liens dont il fut enchaîné.  
 Me vaincre est désormais ma plus belle victoire :  
 Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire.

Et bientôt, vers Paris répandant la terreur,  
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son maître.  
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;  
Vous, de la France entière auguste défenseur ;  
Vous, vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur.  
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre :  
Qui l'ignore est heureux, qui le domte est illustre.

Il dit : le roi s'apprête à partir de ces lieux.  
Quelle douleur, ô ciel ! attendrit ses adieux !  
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,  
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.  
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,  
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré :  
Il part. En ce moment d'Estrée, évanouie,  
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie ;  
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.  
L'amour, qui l'aperçut, jette un cri dans les airs ;  
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle  
N'enlève à son empire une nymphe si belle,  
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux  
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.  
Il la prend dans ses bras ; et bientôt cette amante  
Rouvre, à sa douce voix, sa paupière mourante,  
Lui nomme son amant, le redemande en vain,  
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.  
L'amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,  
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;  
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,  
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

Mornay, toujours sévère et toujours inflexible,

Entrainait cependant son maître trop sensible,  
La force et la vertu leur montrent le chemin ;  
La gloire les conduit les lauriers à la main ;  
Et l'amour indigné, que le devoir surmonte,  
Va cacher, loin d'Anet, sa colère et sa honte.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

## CHANT X.

## ARGUMENT,

Retour du roi à son armée : il recommence le siège,  
Combat singulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitants qu'il assiege. Le ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

Ces moments dangereux, perdus dans la mollesse,  
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.  
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.  
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.  
Leur espoir les trompait; Bourbon, que rien n'arrête,  
Accourt impatient d'achever sa conquête.  
Paris épouvanté revit ses étendards;  
Le héros reparut au pied de ses remparts,  
De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,  
Et qu'à réduire en cendre il ne peut se résoudre;  
Quand l'ange de la France, apaisant son courroux,  
Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.  
Déjà le camp du roi jette des cris de joie;  
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.  
Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,  
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.

Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,  
 Leur tenait fièrement ce langage intrépide :  
 Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;  
 L'ennemi vient à nous ; c'est là qu'il faut marcher,  
 C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.  
 Je connais des Français la fougue impétueuse ;  
 L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :  
 Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.  
 Souvent le désespoir a gagné des batailles :  
 J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.  
 Héros qui m'écoutez, volez au champ de Mars ;  
 Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots : les ligueurs en silence  
 Semblaient de son audace accuser l'imprudence ;  
 Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus  
 Il lut, en frémissant, leur crainte et leur refus.  
 Eh bien ! poursuivait-il, si vous n'osez me suivre,  
 Français, à cet affront je ne veux point survivre ;  
 Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,  
 Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris, à l'instant, il fait ouvrir la porte ;  
 Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ;  
 Il s'avance : un héraut, ministre des combats,  
 Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,  
 Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,  
 Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire ;  
 D'Aumale vous attend ; ennemis, paraissez.

Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle poussés,  
 Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage ;  
 Tous briguaient près du roi cet illustre avantage ;  
 Tous avaient mérité ce prix de la valeur :  
 Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.



Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.  
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence ;  
Combats pour ton pays, pour ton prince, et pour toi,  
Et reçois, en partant, les armes de ton roi.  
Le héros, à ces mots, lui donne son épée.  
Votre attente, ô grand roi, ne sera point trompée,  
Lui répondit Turenne embrassant ses genoux :  
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous.  
Il dit ; le roi l'embrasse ; et Turenne s'élance  
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,  
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.  
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;  
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :  
Sur les deux combattants tous les yeux s'attachèrent  
Chacun, dans l'un des deux voyant son défenseur,  
Du geste et de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage  
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage ;  
Ses flancs noirs et brûlants, tout-à-coup entr'ouverts,  
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,  
Le fanatisme affreux, la discorde farouche,  
La sombre politique, au cœur faux, à l'œil louche,  
Le démon des combats respirant les fureurs,  
Dieux enivrés de sang, dieux dignes des ligueurs ;  
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent ;  
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprentent.  
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,  
Un ange est descendu sur le trône des airs ;  
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,  
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,  
Et laissant loin de lui l'occident éclairé  
Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il tenait d'une main cette olive sacrée,  
 Présage consolant d'une paix désirée:  
 Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,  
 Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,  
 Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante  
 Livra les premiers nés d'une race insolente.  
 A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,  
 Les monstres infernaux semblent inanimés;  
 La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible  
 Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.  
 Ainsi de son autel teint du sang des humains  
 Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,  
 Lorsque du Dieu des dieux, en son temple apporté,  
 A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

Paris, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,  
 Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.  
 Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière,  
 Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.  
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;  
 Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,  
 Des anciens chevaliers ornement honorable,  
 Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;  
 Ils négligent tous deux cet appareil qui rend  
 Et le combat plus long, et le danger moins grand.  
 Leur arme est une épée; et, sans autre défense,  
 Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.  
 O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon roi,  
 Descends, juge sa cause, et combats avec moi;  
 Le courage n'est rien sans ta main protectrice;  
 J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.  
 D'Anmale répondit: J'attends tout de mon bras;  
 C'est de nous que dépend le destin des combats.

des assiégeants jusqu'au ciel s'éleverent :  
les et les soldats près du roi s'assemblerent ;  
attendent l'assaut : mais l'auguste Louis ,  
sur des Français , protecteur de son fils ,  
vit de Henri le courage terrible.  
Les éléments le moteur invisible  
et les aquilons suspendus dans les airs ,  
la barrière où se brisent les mers :  
les cités , les disperse en ruines ,  
leurs des humains sont dans ses mains divines.  
Ici , de qui le ciel a réprimé l'ardeur ,  
arrière qu'il gouverne enchaîne la fureur.  
qu'il aimait son ingrate patrie ;  
et la sauver de sa propre furie.  
ses sujets , prompt à les épargner ,  
ils voulaient se perdre ; il les voulut gagner.  
Et si sa bonté , prévenant leur audace ,  
ces malheureux à lui demander grace !  
et les emporter , il les fait investir ;  
à leur fureur le temps du repentir.  
puisque , sans assauts , sans combats , sans alarmes ,  
la faim , plus fortes que ses armes ,  
étaient sans peine un peuple inanimé ,  
dans l'abondance , au luxe accoutumé ;  
inculqué par ses maux , souple dans l'indigence ,  
il à ses genoux implorer sa clémence.  
faux zèle , hélas ! qui ne saurait céder ,  
et à tout souffrir , comme à tout hasarder.  
insatiable , qu'épargnait cette main vengeresse ,  
et d'un roi clément la vertu pour faiblesse ;  
de ses bontés , oubliant sa valeur ,  
leur maître , ils bravaient leur vainqueur :

Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse ;  
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse :  
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.  
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang :  
Il tombe ; et de l'enfer tous les monstres frémissent :  
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :  
« De la ligue à jamais le trône est renversé ; ..  
« Tu l'emportes, Bourbon ; notre regne est passé. »  
Tout le peuple y répond par un cri lamentable..  
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,  
Menace encor Turenne, et le menace en vain,  
Sa redoutable épée échappe de sa main.  
Il veut parler ; sa voix expire dans sa bouche.  
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.  
Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant ,  
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.  
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne ;  
Tu le vis ; tu frémis ; et ta chute prochaine  
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats dans les murs de Paris  
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.  
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale  
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :  
Chacun voit, en tremblant, ce corps défiguré,  
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,  
Cette tête penchée, et de poudre couverte,  
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.  
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs  
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,  
Eteignent leurs sanglots, et retiennent leur plainte ;  
Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreu  
Bientôt de ce silence augmente la terreur.

Les cris des assiégeants jusqu'au ciel s'éleverent :  
Les chefs et les soldats près du roi s'assemblerent ;  
Ils demandent l'assaut : mais l'auguste Louis ,  
Protecteur des Français , protecteur de son fils ,  
Modérait de Henri le courage terrible.  
Ainsi des éléments le moteur invisible  
Contient les aquilons suspendus dans les airs ,  
Et pose la barrière où se brisent les mers :  
Il fonde les cités , les disperse en ruines ,  
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.

Henri , de qui le ciel a réprimé l'ardeur ,  
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.  
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie ;  
Il voulut la sauver de sa propre furie.  
Hâï de ses sujets , prompt à les épargner ,  
Eux seuls voulaient se perdre ; il les voulut gagner.  
Heureux si sa bonté , prévenant leur audace ,  
Forçait ces malheureux à lui demander grace !  
Pouvant les emporter , il les fait investir ;  
Il laisse à leur fureur le temps du repentir.  
Il crut que , sans assauts , sans combats , sans alarmes ,  
La disette et la faim , plus fortes que ses armes ,  
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé ,  
Nourri dans l'abondance , au luxe accoutumé ;  
Qui , vaincu par ses maux , souple dans l'indigence ,  
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.  
Mais le faux zèle , hélas ! qui ne saurait céder ,  
Enseigne à tout souffrir , comme à tout hasarder.

Les mutins , qu'épargnait cette main vengeresse ,  
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse ;  
Et , fiers de ses bontés , oubliant sa valeur ,  
Ils défiaient leur maître , ils bravaient leur vainqueur ;

Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive  
Cesserent d'apporter dans ce vaste séjour  
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;  
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle  
Montrant déjà la mort qui marchait après elle ;  
Alors on entendit des hurlements affreux ;  
Ce superbe Paris fut plein de malheureux  
De qui la main tremblante , et la voix affaiblie ,  
Demandaient vainement le soutien de leur vie.  
Bientôt le riche même , après de vains efforts ,  
Eprouva la famine au milieu des trésors.  
Ce n'étaient plus ces jeux , ces festins , et ces fêtes ,  
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes  
Où , parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés ,  
Les vins les plus parfaits , les mets les plus vantés ,  
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse ,  
De leurs goûts dédaigneux irritaient la paresse.  
On vit avec effroi tous ces voluptueux ,  
Pâles , défigurés , et la mort dans les yeux ,  
Périssant de misère au sein de l'opulence ,  
Détester de leurs biens l'inutile abondance.  
Le vieillard , dont la faim va terminer les jours ,  
Voit son fils au berceau , qui périt sans secours.  
Ici meurt dans la rage une famille entière.  
Plus loin , des malheureux , couchés sur la poussière  
Se disputaient encore , à leurs derniers moments ,  
Les restes odieux des plus vils aliments.  
Ces spectres affamés , outrageant la nature ,  
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture  
Des morts épouvantés les ossements poudreux ,  
Ainsi qu'un pur froment , sont préparés par eux.

ne n'osent point tenter les extrêmes misères !  
 les vit se nourrir des cendres de leurs pères.  
 létestable mets avança leur trépas ,  
 e repas pour eux fut le dernier repas.  
 les prêtres , cependant , ces docteurs fanatiques ,  
 , loin de partager les misères publiques ,  
 nant à leurs besoins tous leurs soins paternels ,  
 aient dans l'abondance , à l'ombre des autels ,  
 Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance ,  
 ient par-tout du peuple animer la constance.  
 : uns , à qui la mort allait fermer les yeux ,  
 rs libérales mains ouvraient déjà les cieus :  
 : autres ils montraient , d'un coup-d'œil prophé-  
 tique ,  
 onnerre allumé sur un prince hérétique ,  
 s bientôt sauvé par des secours nombreux ,  
 a manne du ciel prête à tomber pour eux.  
 is ! ces vains appas , ces promesses stériles ,  
 rmaient ces malheureux , à tromper trop faciles.  
 les prêtres séduits , par les Seize effrayés ,  
 mis , presque contents , ils mouraient à leurs pieds.  
 p heureux , en effet , d'abandonner la vie !  
 l'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;  
 es que nos aïeux nourrissaient dans leur sein :  
 : cruels que la mort , et la guerre , et la faim.  
 uns étaient venus des campagnes belgiques ;  
 autres , des rochers et des monts helvétiques ,  
 ares , dont la guerre est l'unique métier ,  
 ui vendent leur sang à qui veut le payer.  
 es nouveaux tyrans les avides cohortes  
 egent les maisons , en enfoncent les portes ;  
 . hôtes effrayés présentent mille morts ,

Non pour leur arracher d'inutiles trésors ,  
Non pour aller ravir, d'une main adultère,  
Une fille éplorée à sa tremblante mere :  
De la cruelle faim le besoin consommant  
Fait expirer en eux tout autre sentiment ;  
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse  
Etail l'unique but de leur recherche affreuse.  
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,  
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.

Une femme, ( grand Dieu ! faut-il à la mémoire  
Conserver le récit de cette horrible histoire ? )  
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,  
Un reste d'aliment arraché de ses mains.  
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,  
Un enfant lui restait, près de périr comme elle :  
Furiense, elle approche, avec un couteau ,  
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;  
Son enfance, sa voix, sa misère, et ses charmes,  
A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;  
Elle tourne sur lui son visage effrayé,  
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;  
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.  
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,  
Détestant son hymen et sa fécondité :  
Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,  
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie ;  
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.  
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,  
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris ?  
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère ;  
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mere  
Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,



ris du moins voie un crime nouveau.  
Ent ces mots , furieuse , égarée ,  
J'élance de son fils sa main désespérée  
En frémissant , le parricide acier ;  
Corps sanglant auprès de son foyer :  
D'as que pousse sa faim impitoyable ,  
Videment ce repas effroyable.

Par la faim , les farouches soldats  
Coupons les lieux reviennent sur leurs pas :  
Le sport est semblable à la cruelle joie  
Et des lions qui fondent sur leur proie ;  
L'un de l'autre ils courent en fureur ,  
Ouvrent la porte. O surprise ! ô terreur !  
Corps tout sanglant à leurs yeux se présente  
De sang égaré , et de sang dégoûtant.

Mon propre fils , oui , monstres inhumains ,  
Qui dans son sang avez trempé mes mains :  
C'est et le fils vous servent de pâture :  
Vous plus que moi d'outrager la nature ?  
L'horreur , à mes yeux , semble vous glacer tous !  
Et tels festins sont préparés pour vous.  
L'insensé , que sa rage prononce ,  
D'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.  
Et , à ce spectacle , et d'horreur agités ,  
Ils se confondus courent épouvantés.

Ils regardent cette maison funeste ;  
Et voir sur eux tomber le feu céleste :  
Ils pleurent , effrayé de l'horreur de son sort ,  
Ils se baissent au ciel , et demandait la mort.  
Aux tentes du roi mille bruits en coururent  
Et son fût touché , ses entrailles s'émurent ;  
Le peuple infidèle il répandit des pleurs :

O Dieu , s'écria-t-il , Dieu qui lis dans les cœurs ,  
Qui vois ce que je puis , qui connais ce que j'ose ,  
Des ligueurs et de moi tu séparas la carne.  
Je puis lever vers toi mes innocentes mains ;  
Tu le sais , je tendais les bras à ces mutins.  
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.  
Que Mayenne , à son gré , s'immole ces victimes ;  
Qu'il impute , s'il veut , des désastres si grands  
A la scélératesse , l'excuse des tyrans :  
De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;  
Il en est l'ennemi ; j'en dois être le père.  
Je le suis ; c'est à moi de nourrir mes enfants ,  
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorants :  
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ,  
Dussé-je , en le sauvant , perdre mon diadème ,  
Qu'il vive , je le veux , il n'importe à quel prix ;  
Sauvons-le , malgré lui , de ses vrais ennemis ;  
Et , si trop de pitié me coûte mon empire ,  
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire  
« Henri , de ses sujets ennemi généreux ,  
« Aima mieux les sauver que de régner sur eux. »  
Il dit ; et dans l'instant il veut que son armée  
Approche sans éclat de la ville affamée ,  
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix ,  
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.  
A cet ordre divin ses troupes obéissent.  
Les murs , en ce moment , de peuple se remplissent  
On voit sur les remparts avancer à pas lents  
Ces corps inanimés , livides et tremblants ,  
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sont  
Les magots , à leur gré , faisaient sortir les ombres  
Quand leur voix , du Coryte arrêtant les torrens

Appelait les enfers, et les mânes errants.  
Quel est de ces mourants l'étonnement extrême !  
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.  
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs.  
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.  
Tous ces événements leur semblaient incroyables.  
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,  
Ces traits, ces instruments des cruautés du sort,  
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,  
Secondant de Henri la généreuse envie,  
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.  
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels ?  
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,  
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?  
Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image ;  
C'est un roi bienfaisant, le modèle des rois ;  
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.  
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.  
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !  
Trop dignés du trépas dont il nous a sauvés,  
Consacrions-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel était le langage.  
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,  
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,  
Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours ?  
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence  
Alluma tous ces feux qui consumaient la France,  
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.  
« Combattants sans courage, et chrétiens sans vertu,  
A quel indigne appât vous laissez-vous séduire ?  
Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?  
Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui

Vivre pour l'outrager , pouvant mourir pour lui  
Quand Dieu du haut des cieux nous montre la  
ronne,  
Chrétiens , n'attendons pas qu'un tyran nous  
donne :

Dans sa coupable secte il veut nous réunir :  
De ses propres bienfaits songeons à le punir.  
Sauvons nos temples saints de son culte hérétique  
C'est ainsi qu'ils parlaient ; et leur voix fanati  
Maitresse du vil peuple , et redoutable aux rois ,  
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;  
Et déjà quelques uns , reprenant leur furie ,  
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs et ces cris odieux , . .  
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.  
Louis , qui , du plus haut de la voûte divine , . .  
Veille sur les Bourbons , dont il est l'origine .  
Connut qu'enfin les temps allaient être accompli  
Et que le roi des rois adopterait son fils.  
Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes :  
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes ;  
Et la douce espérance , et l'amour paternel ,  
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.  
Au milieu des clartés d'un feu pur et durable ,  
Dieu mit , avant les temps , son trône inébranlable  
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers  
Le cours , toujours réglé , l'annonce à l'univers.  
La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,  
Unis et divisés composent son essence.  
Ses saints , dans les douceurs d'une éternelle paix  
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais ,  
Pénétrés de sa gloire , et remplis de lui-même ,

Adorent à l'envi sa majesté suprême.  
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,  
A qui de l'univers il commet les destins.  
Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;  
Des puissances du siècle ils retranchent la race ;  
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur.  
Des conseils éternels accusent la hauteur.  
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,  
Aux fiers enfants du nord a livré l'Italie,  
L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans :  
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.  
Mais cette impénétrable et juste providence  
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;  
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,  
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.  
Le pere des Bourbons à ses yeux se présente,  
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :  
Pere de l'univers, si tes yeux quelquefois  
Honorent d'un regard les peuples et les rois,  
Vois le peuple français à son prince rebelle ;  
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidele :  
Avenglé par son zele, il te désobéit,  
Et pense te venger, alors qu'il te trahit.  
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,  
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre ;  
Avec tant de vertus, n'as-tu formé son cœur  
Que pour l'abandonner aux pieges de l'erreur ?  
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage  
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?  
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré,  
Par qui le roi des rois veut-il être adoré ?  
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître :

Donne à l'église un fils, donne à la France un maître,  
Des ligueurs obstinés confonds les vains projets;  
Rends les sujets au prince, et le prince aux sujets:  
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,  
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laisse pénétrer;  
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.  
A sa divine voix les astres s'ébranlerent;  
La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblèrent.  
Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,  
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la vérité, si long-temps attendue,  
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,  
Dans les tentes du roi descend du haut des cieux.  
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:  
De moment en moment, les ombres qui la couvrent  
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:  
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,  
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,  
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.  
Il avoue, avec foi, que la religion  
Est au-dessus de l'homme et confond la raison.  
Il reconnaît l'église ici-bas combattue,  
L'église toujours une, et par-tout étendue,  
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,  
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.  
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,  
De ses élus chéris nourriture vivante,  
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,  
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.  
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne

A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

        Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits,  
Louis, tenant en main l'olive de la paix,  
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;  
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.  
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;  
Il entre, au nom du Dieu qui fait régner les rois.  
Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,  
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs  
        larmes.

Les prêtres sont muets; les Seize, épouvantés,  
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.  
Tout le peuple, changé dans ce jour salulaire,  
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son pere.

        Dès lors on admira ce regne fortuné,  
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.  
L'Autrichien trembla. Justement désarmée,  
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.  
La discorde rentra dans l'éternelle nuit.  
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;  
Et, soumettant enfin son cœur et ses provinces,  
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

F I N.

NOTES  
DE VOLTAIRE  
SUR LA HENRIADE.

---

NOTES DU CHANT PREMIER.

(PAGE 36, vers 8.) Valois régnait encore....

Henri III, roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y est toujours nommé Valois, non de la branche royale dont il était.

(Page 36, v. 13.) Aux combats dès l'enfance....

Henri III (Valois), étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX, son frere, contre les protestants, et avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac et de Moncontour.

(Page 36, v. 17.) Les peuples à ses pieds....

Le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvements que se donna Jean de Montluc, évêque de Valence, ambassadeur de France en Pologne; et Henri n'eut qu'à regret recevoir cette couronne: mais, ayant appris, en 1574, la mort de son frere, il ne tarda point à revenir en France.

(Page 36, v. 22.) Quélus et Saint-Mégrin, etc.

C'était eux qu'on appelait les mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villequier, Dugnas, et Maugiron, eurent part aussi à sa faveur et à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour Quélus une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avait déjà reproché ses goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à



Blois. Le docteur Boucher, dans son livre *De justâ Henrici tertii abdicatione*, ose avancer que la haine de Henri III pour le cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ses mignons la religion à la débauche; il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages, et se donnait la discipline. Il institua la confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de Condé sa maîtresse: les capucins et les minimes étaient les directeurs des confreres, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris; ces confreres étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitents blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé, aussi-bien que certains théologiens de son temps, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient que les statuts de ces confreres, leurs habits, leurs regles, étaient des emblèmes de ses amours, et que le poëte Desportes, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour; il mettait sur son visage une pâte préparée et une espèce de masque par-dessus: c'est ainsi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever, et sur ses habillements. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure: il était si attaché à ces petites choses, qu'il chassa un jour le duc d'Espernon de sa présence, parcequ'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs et avec un habit mal boutonné.

Quélus fut tué en duel le 27 avril 1578.

Louis de Maugiron, baron d'Ampus, était l'un des

mignons pour qui Henri III eut le plus de fi-  
c'était un jeune homme d'un grand courage  
grande espérance. Il avait fait de fort belles  
siège d'Issore, où il avait eu le malheur de p-  
ceil. Cette disgrâce lui laissait encore assez de  
pour être infiniment du goût du roi; on le comp-  
princesse d'Eboli, qui, étant borgne comme l-  
dans le même temps maîtresse de Philippe II,  
pagne. On dit que ce fut pour cette princesse  
Maugiron qu'un Italien fit ces quatre beaux  
nouvelés depuis :

- « Lumine Acon dextro, capta est Leonida »
- « Et poterat formâ vincere uterque »
- « Parve puer, lumen quod habes concedo »
- « Sic tu cæcus Amor, sic erit illa. Veni

Maugiron fut tué en servant Quélus dans sa  
Paül Stuart de Causade de Saint-Maigrin  
homme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Her-  
tant que Quélus et Maugiron, et mourut d'une  
aussi tragique; il fut assassiné le 21 juillet de  
année, dans la rue Saint-Honoré, sur les onze h-  
soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce m-  
de Boissy où étaient morts ses deux amis; il y  
lendemain de trente-quatre blessures qu'il av-  
la veille. Le duc de Guise le balafra fut soupçon-  
assassinat, parceque Saint-Maigrin s'était van-  
couché avec la duchesse de Guise. Les mên-  
temps rapportent que le duc de Mayenne fut  
parmi les assassins, à sa barbe large et à sa mai-  
épaule de mouton. Le duc de Guise ne passait  
point pour un homme trop sévère sur la cond-  
femme; et il n'y a pas d'apparence que le duc de  
qui n'avait jamais fait aucune action de lâche  
avili jusqu'à se mêler dans une troupe de ving-  
pour tuer un seul homme.

Le roi baisa Saint-Maigrin, Quélus, et Maugir-

leur mort, les fit raser, et garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus les boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Etoile dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion; Maugiron en blasphémant, Quélus en disant à tout moment: Ah! mon roi, mon roi! *sans dire un seul mot de Jésus-Christ ni de la Vierge*. Ils furent enterrés à Saint-Paul: le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épithètes en prose et en vers, en latin et en français: on y comparait Maugiron à Horatius-Coclès et à Annibal, parcequ'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épithètes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monuments; ce qu'il y a de meilleur est l'épithète de Quélus.

« Non injuriam, sed mortem patienter tulit; »

Il ne put souffrir un outrage,  
Et souffrit constamment la mort.

Voyez sur Joyeuse les notes du troisieme chant.

(Page 37, v. 5.) Le vertueux Bourbon...

Henri IV, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment Bourbon ou Henri.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 décembre 1553.

(Page 38, v. 3.) Le pere des Bourbons...

Saint Louis, neuvieme du nom, roi de France, est la tige de la branche des Bourbons

(Page 38, v. 31.) De la religion...

Henri IV, roi de Navarre, avait été solennellement excommunié par le pape Sixte V dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le pape, dans sa bulle, l'appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*, le prive, lui et toute la maison de Condé, à jamais, de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare sur-tout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre et le prince de Condé fussent en armes à la tête des protestants, le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; et Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du vatican que Sixte-Quint, soi-disant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

(Page 39, vers 30.) Lui seul avec Condé....

C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis, traî à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans; en 1585. Sa femme, Charlotte de la Trimouille, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de Henri de Condé, second du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son *Histoire de Louis XIV*; histoire où le style, la vérité, et le bon sens, sont également négligés.

(Page 40, v. 11.) Mornay, son confident....

Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus grand homme du parti protestant, naquit à Buy le 5 novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut savoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant roi de Navarre, envoya à Elisabeth, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parcequ'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsque Henri IV eut changé de religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglants reproches et se retira de sa cour. On l'appelait *le pape des huguenots*. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de Mornai, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant huitième :

Et son rare courage, ennemi des combats,  
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

Et au chant sixième :

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,  
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.

(Page 41, v. 11.) César à la tempête....

Jules-César, étant en Epire, dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrètement, et s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. (Voyez Plutarque.)

(Page 45, v. 15.) Aux murs de Westminster...

C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre : il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, et le consentement du roi pour faire des lois.

(Page 46, v. 2.) . . . . il aperçoit la tour.

La tour de Londres est un vieux château bâti près de la Tamise par Guillaume le conquérant, duc de Normandie.

(Page 47, *Fin du chant.*)

Ceux qui n'approuvent point que l'auteur ait supposé ce voyage de Henri IV en Angleterre peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité dans une histoire si récente; que les savants dans l'histoire de France en doivent être choqués, et les ignorants peuvent être induits en erreur; que si les fictions ont droit d'entrer dans un poème épique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles; que quand on personnifie les passions, que l'on peint la politique et

la discorde allant de Rome à Paris, l'amour de Henri IV; etc., personne ne peut être trompé ; mais que, lorsque l'on voit Henri IV pas pour demander du secours à une princesse étrangère, on peut croire facilement que ce prince affectivement ce voyage; qu'en un mot un tel épi- être moins regardé comme une imagination que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuv- que non seulement il est permis à un poète d'al- toire dans les faits qui ne sont pas des faits pu- mais qu'il est impossible de ne le pas faire; j- jamais eu d'événement dans le monde tellem- par le hasard qu'on pût en faire un poème é- y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus d- dans le poème que dans la tragédie, où l'on po- comp plus loin la liberté de ces changements; était trop servilement attaché à l'histoire, on- dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazet- au lieu d'un poème épique. A la vérité il ser- de transporter des événements principaux et d- les uns des autres, de placer la bataille d'Ar- bataille de Coutras, et la Saint-Barthélemi- barricades. Mais l'on peut bien faire passer se- Henri IV en Angleterre, sans que ce voyage, pose ignoré des Parisiens mêmes, change en r- des événements historiques. Les mêmes le- sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet- quelques lieues, ne seraient point étonnés q- aller en Guienne, qui est quatre fois plus éloi- si Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y a- s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait- ans après lui, on peut sans scrupule faire rem- semble Henri IV et la reine Elisabeth, qui s- l'un l'autre, et eurent toujours un grand desir- Virgile, dira-t-on, parlait d'un temps très élo- vrai; mais ces événements, tout reculés qu- dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade et l'

Carthage étaient aussi familières aux Romains que nous le sont les histoires les plus récentes : il est aussi permis à un poète français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'histoire et de la fable est une règle établie et suivie, non seulement dans tous les poèmes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures, qui, à la vérité, ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un temps où l'histoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des Guises Henri a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, et qui peut aisément être de huit. D'ailleurs, cet épisode est d'autant plus vraisemblable, que la reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le grand quatre mille anglais. De plus il faut remarquer que Henri IV, le héros du poème, est le seul qui puisse conter dignement l'histoire de la cour de France, et qu'il n'y a guère qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir si les choses que se disent Henri IV et la reine Elisabeth sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriser ceux qui l'approuvent.

---

## NOTES DU CHANT II.

(Page 48, v. 5.) . . . . entre Geneve et Rome.

Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, et de leur faire considérer que les mêmes paroles qui seraient une impiété dans la bouche d'un catholique sont très séantes dans celle d'un roi de Navarre ; il était alors calviniste. Beaucoup de nos historiens même nous le peignent flottant entre les deux religions ; et certainement, s'il ne jugeait de l'une et de l'autre que par la conduite des deux partis,

il devait se délier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, et détestant le crime par-tout où il se trouve.

(Page 49, v. 7.) Mais l'un et l'autre Guise...

François duc de Guise, appelé communément alors le grand duc de Guise, était père du balafre. Ce fut lui qui, avec le cardinal son frère, jeta les fondements de la ligue. Il avait de très grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le président de Thou, ce grand historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, et ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à ma femme; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'osa pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime; et le duc de Guise, en sortant de la chambre, s'écria : *Le pauvre roi que nous avons !*

(Page 49, v. 23.) Vous réglez; Londres est libre...

M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la reine Elisabeth, parle ainsi d'elle :

« Cette princesse avait toutes les plus grandes qualités requises pour régner heureusement. On pourrait dire de son règne ce qui advint au temps d'Auguste lorsque le temple fut fermé, etc. »

(Page 50, v. 4.) Devint son ennemi....

Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX sur la fin de la vie de ce prince, et ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.



(Page 50, v. 8.) Les Guises aux Condés....

Dans les mémoires de la ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(Page 50, v. 11.) Esclave des plaisirs....

Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la bastille, et avec un gentilhomme breton, nommé Moscoüet.

(Page 50, v. 12.) Infidèle à sa secte....

Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les protestants vainqueurs : Hé bien, dit-elle, nous prions Dieu en français.

(Page 50, v. 12.) . . . . . et superstitieuse.

Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

(Page 51, v. 2.) Dreux, qui vit déployer....

La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique et le parti protestant. Ce fut en 1562.

(Page 51, v. 4.) Le vieux Montmorenci....

Anne de Montmorenci, homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son temps, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Benis, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(Page 51, v. 7.) Guise, auprès d'Orléans....

C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestants dans Orléans, en 1563, lorsque Poltrot de Méré, gentilhomme angoumois, le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des catholiques.

(Page 51, v. 8.) Mon pere malheureux ...

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, pere du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible et le moins décidé : il était huguenot et sa

femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion presque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les protestants qu'il aimait, et servit Catherine de Médicis qu'il détestait, et le parti des Guises qui l'opprimait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La reine-mère l'envoya chercher : « Je sais, lui dit-elle, que vous prétendez au gouvernement ; je veux que vous m'en le cédiez tout-à-l'heure par un écrit de votre main, et que vous vous engagiez à me remettre la régence si les états vous la déferent ». Antoine de Bourbon donna l'écrit que la reine lui demandait, et signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de M. le premier président de Mesmes :

Marc-Antoine, qui pouvait être  
Le plus grand seigneur et le maître  
De son pays, s'oublia tant,  
Qu'il se contenta d'être Antoine  
Servant lâchement une roïne.  
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services et leurs vies à Antoine de Navarre : il se mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à quarante-quatre ans, au même âge que le duc de Guise, d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épaulé gauche au siège de Rouen où il commandait. Sa mort arriva le 17 novembre 1562, le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers moments ; et quoiqu'il eût reçu

les sacrements selon l'usage de l'église romaine, on donne s'il ne mourut point protestant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le temps qu'il pissait. Aussi on fit-on cette épitaphe :

Ami Français, le prince ici gisant  
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en a une dans M. le Laboureur qui ressemble à celle-là et finit par le même hémistiche. M. Jurieu assure que lorsque Louis, prince de Condé, était en prison à Brélans, le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine, et que celui-ci recevait assis et ouvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout et nue tête : je ne sais où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

(Page 51, v. 13.) Condé, qui vit en moi...

Louis de Condé, frère d'Antoine, roi de Navarre, le septième et dernier des enfants de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long-temps le chef des réformés, et mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un instant après il leur dit : Avec un bras en charpe et une jambe cassée, le prince de Condé ne craint point de donner la bataille puisque vous le suivez ; et hargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le prince se fut rendu prisonnier à Dargence, dans cette bataille, un très honnête et très brave gentilhomme, nommé Montesquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était M. le prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, et lui tira un coup de pistolet dans la tête. Montesquiou

était capitaine des gardes du duc d'Anjou, depuis III. Le comte de Soissons, fils cadet du prince de Condé, chercha par-tout Montesquieu et ses parents pour sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'en avait pas quatorze ans, et remarqua les fautes qui perdirent la bataille.

Le prince de Condé était bossu et petit, et cependant plein d'agréments, spirituel, galant. aimé des Français. On fit sur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli,  
Qui toujours cause et toujours rit,  
Et toujours baise sa mignonne ;  
Dieu gard de mal ce petit homme.

La maréchale de Saint-André se ruina pour lui donner, entre autres présents, la terre de Val de Vaux, depuis est devenue la sépulture des princes de la maison de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats que Louis de Bourbon, duc de Montpensier, à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il ne demandait rien d'argent pour ses troupes, et sur-tout pour les soldats qui étaient venus à son secours et qui menaçaient de le bandonner : il osa proposer à son armée, qu'elle ne payât point, de payer elle-même l'armée auxiliaire, ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion et sous un général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre gendarme.

Il fut condamné sous François II, à Orléans, à la tête ; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France étonnée de voir un pair, prince du sang, qui ne devait être jugé que par la cour des pairs, les chambres des pairs, obligé de répondre devant des communi- cations mais ce qui parut le plus étrange fut que ces communications fussent tirées du corps du parlement par Christophe de Thou, depuis premier président, de l'historien ; Barthelemy Faye, Jacques Viole, les Boursiers ; Bourdin, procureur général ; et du Tillet, gref-

tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs privilèges, et s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occasion d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que madame Renée de France, fille de Louis XII, et duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on se servit pour perdre ce prince, qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait : il y avait pour légende, Louis XIII, roi de France. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de Montmorenci, qui la montra tout en colère au roi, persuadé que le prince de Condé l'avait fait frapper. Il est parlé de cette médaille dans Brantôme et dans Vigneul de Marville.

(Page 51, v. 27.) Coligni....

Gaspard de Coligni, amiral de France, etc., après la mort du prince de Condé, fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis et Charles IX surent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et de Henri III. Il fut massacré le jour de la Saint-Barthélemi : c'était principalement à ce grand homme qu'on en voulait.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son héros, dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son roi, et accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros français : mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle. Il avait fait ses premières campagnes sous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père : il avait été accoutumé à le respecter, et ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, sur-tout après la justification publique de Coligni, qui ne pouvait point paraître douteuse au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains et une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux protestants; et les huguenots, dont Henri IV était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

(Page 53, v. 12.) Dans l'ombre du secret.

On a prétendu que le projet du massacre des huguenots était formé depuis huit années; que le duc d'Albe en avait donné le conseil à Catherine de Médicis, dans les conférences qu'il eut avec elle à Bordeaux.

D'autres croient que le projet ne fut formé que dans le temps de la dernière paix avec les huguenots. M. de Voltaire était de cette opinion; autrement il n'aurait pas dit:

Dans l'ombre du secret; depuis peu Médicis

A la fourbe, au parjure, avait formé son fils.

Quelques écrivains ont même avancé que Charles IX ne savait rien encore du projet, lorsque l'amiral fut blessé; qu'il était de bonne foi lorsqu'il jura de punir les assassins de l'amiral; qu'alors la reine lui avoua qu'elle était un des complices, le fit consentir en un instant à commettre le même crime dont il venait de jurer qu'il tirerait vengeance, et à faire égorger cent mille de ses sujets à qui il venait de pardonner.

D'autres enfin ont cru que le projet de la reine était de faire tuer l'amiral par les assassins aux gages du duc de Guise, de faire ensuite attaquer par les gardes le duc et ses satellites; qu'alors Charles IX, délivré à la fois des deux chefs de parti qu'il pouvait craindre, aurait aux yeux de toute l'Europe l'honneur d'avoir puni le crime du duc de Guise. L'habileté du *balafre* fit manquer ce projet.

Nous ne discuterons pas ici toutes ces opinions, dont les trois premières sont appuyées sur des probabilités assez fortes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on mit dans l'exécution du projet autant d'irrésolution que d'atrocité; que les chefs n'étaient d'accord entre eux sur rien; que

le duc de Guise voulait envelopper dans le massacre toutes les grandes familles fideles au roi; qu'il multiplia les victimes; que lorsque Charles IX vint au parlement accuser avec tant de lâcheté l'amiral d'une prétendue conspiration, il était prêt, et peut-être avait déjà envoyé des contre-ordres dans les provinces; que les ordres n'émanaient point tous de lui; qu'enfin le fanatisme populaire, la barbarie de Charles IX, du duc d'Anjou, et de sa mere, ne furent en cette occasion que les instruments de projets dont eux-mêmes devaient être la victime.

(Page 53, v. 19.) Il ne donna sa sœur....

Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

(Page 53, v. 21.) Hymen, qui de nos maux....

Le pape refusait à Marguerite de Valois la permission d'épouser Henri IV. « Si Mons. du pape fait trop la bêté, » dit Charles IX avec ses jurements ordinaires, je prendrai moi-même Margot par la main, et la menerai épouser en plein préche ». Enfin le pape se rendit, et Marguerite fut mariée à la porte de Notre-Dame de Paris par le cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV. Charles IX parlait-il de bonne foi? ou la colere apparente contre le pape était-elle le fruit de la dissimulation? Ce pape, qui depuis approuva la Saint-Barthélemi, était-il instruit du complot lorsqu'il accorda la dispense?

(Page 53, v. 24.) Je ne suis point injuste....

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne: le temps de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la cour; enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants et des collets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la reine, et qui passait pour un empoisonneur public; tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même que ce René se vanta de son crime, et osa dire qu'il en préparait autant à deux grands seigneurs qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion,

en disant que les chirurgiens qui ouvrirent le co-  
reine ne touchèrent point à la tête, où l'on son-  
que le poison avait laissé des traces trop visible  
point voulu mettre ces soupçons dans la bouche  
IV, parcequ'il est juste de se défier de ces i-  
n'attribuent jamais la mort des grands à des cau-  
relles. Le peuple, sans rien approfondir, regu-  
jours comme coupables de la mort d'un prince  
qui cette mort est utile. On poussa la licence de-  
çons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de h-  
ses propres enfants; cependant il n'y a jamais  
preuves, ni que ces princes, ni que Jeanne d'Al-  
il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai, comme le prétend Ménage  
n'ouvrit point le cerveau de la reine de Nav-  
avait recommandé expressément qu'on visitât a-  
titude cette partie après sa mort. Elle avait été  
tée toute sa vie de grandes douleurs de tête, s-  
gnées de démangeaisons, et avait ordonné qu'on  
soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût  
dans ses enfants s'ils en étaient atteints. La Ch-  
novennaise rapporte formellement que Caillard  
decin, et Desnoëds son chirurgien, disséqu-  
cerveau, qu'ils trouverent très sain; qu'ils app-  
seulement de petites bûches d'eau, logées entre  
et la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu-  
rent être la cause des maux de tête dont la rei-  
plainte: ils attesterent d'ailleurs qu'elle était m-  
abcès formé dans la poitrine. Il est à remar-  
ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, et qu'



eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née, en 1530, de Henri d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans, Jeanne fut mariée à Guillaume, duc de Cleves; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le pape Paul III, et elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue de dire publiquement, dans leurs sermons contre Henri IV, qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises, et entre autres ce François de Guise, qu'on dit avoir été si bon chrétien, abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avait des enfants, pour épouser leur niece et se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piège. Jeanne d'Albret mourut à quarante-deux ans, le 9 juin 1572.

M. Bayle, dans ses Réponses aux questions d'un provincial, dit qu'on avait vu de son temps en Hollande le fils d'un ministre, nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre elle s'était mariée à un gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce ministre.

(Page 54, v. 2.) . . . . . l'inégale couriere.

Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de saint Barthélemy, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'hôtel Saint-Pierre, où l'on voit encore sa chambre.

(Page 54, v. 18.) Téligni, dont l'amour...

Le comte de Téligni avait épousé, il y avait dix mois, la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laissés attendre à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

(P. 55, v. 14.) Besme, qui dans la cour...

Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable, étant depuis pris par les protestants, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent ensuite de l'échanger contre le brave Montbrun, chef des protestants de Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble faisait alors le procès. Montbrun fut exécuté, et Besme tué par un nommé Bretnville.

(Page 55, v. 29.) On l'insulte...

Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestants. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps, écrite de la main de Coligni. On y trouva aussi plusieurs mémoires sur les affaires publiques. Un de ces mémoires avait pour objet d'engager Charles à faire la guerre aux Anglais. Charles IX fit lire ce mémoire à l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignait à lui de la trahison faite aux protestants, et qui n'en méprisa que plus la politique de la cour de France. Un autre mémoire montrait les dangers auxquels il exposerait la tranquillité de l'état s'il donnait un apanage à son frère le duc d'Alençon : on le montra à ce jeune prince qui regrettait l'amiral. « Je ne sais pas, répondit-il « après l'avoir lu, si ce mémoire est d'un de mes amis, « mais il est sûrement d'un sujet fidèle. »

La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, et le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius : « Le corps « d'un ennemi mort sent toujours bon. »

Il alla au parlement accuser l'amiral d'une conspiration, et le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Greve, ses enfants déclarés

oturiens et incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon-sur-Loing rasée, les arbres coupés, etc.; et que tous les ans on ferait une procession, le jour de la Saint-Barthélemy, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'amiral n'avait pas songé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de Tégny, épousa peu de temps après le prince d'Orange.

Le parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événements les plus affreux; on débita un petit écrit intitulé, *Passio domini nostri Gaspardi Coligni, secundum Bartholomæum*.

Mézerai rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très permis de douter. Il dit que, quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Saintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté par les fenêtres, et ensuite pendu lui-même.

De nos jours un financier, ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Coligni, y trouva dans le paroi, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli deapiers qu'il fit jeter au feu comme ne produisant aucun revenu.

(Page 56, v. 15.) Guise était à leur tête...

C'était Henri duc de Guise, surnommé le *balafré*, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois. C'était fils du duc François, assassiné par Poltrot.

(Page 56, v. 17.) Nevers...

Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint-Barthélemy.

(Page 56, v. 17.) . . . . . Gondi...

Albret de Gondi, maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis. C'était lui qui avait appris à Charles IX à trahir et à renier Dieu, comme on disait dans ces temps-là.

(Page 56, v. 17.) . . . . . Tavanne...

Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il

courait dans les rues la nuit de la Saint-Barthélemy.  
 « Saignez, saignez ; la saignée est aussi bonne :  
 « d'août qu'au mois de mai ». Son fils, qui a des  
 mémoires, rapporte que son père, étant au li-  
 mort, fit une confession générale de sa vie, et  
 confesseur lui ayant dit d'un air étonné : « Quoi !  
 « parlez point de la Saint-Barthélemy ? Je la rage  
 « pondit le maréchal, comme une action méritoire  
 « effacer mes autres péchés. »

(Page 57, v. 5.) René et Pardaillan....

Antoine de Clermont-René, se sauvant en e-  
 fut massacré par le fils du baron des Adrets, et  
 propre cousin Bussy d'Amboise.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui

(Page 57, v. 6.) Et vous, brave Guérchy

Guérchy se défendit long-temps dans la rue  
 quelques meurtriers avant d'être accablé par les  
 mais le marquis de Lavardin n'eut pas le temps  
 l'épée.

(Page 57, v. 10.) Marsillac et Soubise....

Marsillac, comte de la Rochefoucauld, émi-  
 de Charles IX, et avait passé une partie de la n-  
 le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sa-  
 lui avait même dit de coucher dans le Louvre ; m-  
 il le laissa aller, en disant : « Je vois bien que D  
 « qu'il périsse. »

Soubise portait ce nom, parcequ'il avait épou-  
 ritière de la maison de Soubise. Il s'appelait  
 Quellenec. Il se défendit très long-temps, et tomba  
 de coups sous les fenêtres de la reine. Comme si  
 lui avait intenté un procès pour cause d'impu-  
 les dames de la cour allèrent voir son corps nu  
 sanglant, par une curiosité barbare digne de ces  
 abominable.

(Page 57, v. 23.) Le roi, le roi lui-même

Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté  
 lui-même dans ses mémoires : « Quand il fut jour  
 « mit la tête à la fenêtre de sa chambre, et voyant

dans le fauxbourg Saint-Germain, qui se rassemblent et se sauvaient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait, et en tira tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin; incessamment criait, *Tuez, tuez.* »

Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le maréchal de Tessé, que, dans son enfance, il avait vu un entilhomme, âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la Saint-Barthélemi, et lui demanda s'il était ravi que le roi eût tiré sur les huguenots : « C'était moi, monsieur, répondit le vieillard, qui chargeais son arquebuse. »

Henri IV dit publiquement plus d'une fois qu'après la Saint-Barthélemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre, et que, pendant sept nuits, le roi, lui, et toute la cour, entendirent des gémissements et des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que, quelques jours avant les massacres, jouant aux dés avec le duc d'Alençon et le duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table; que par deux fois il les fit essuyer, que deux fois elles reparurent, et qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

(Page 57, v. 26.) Et ce même Valois....

On trouve dans les mémoires de Villeroi un discours de Henri III à un de ses confidents, sur la Saint-Barthélemi, où ce prince disculpe Charles IX, et accuse sa mère et lui-même. Charles IX, suivant ce récit, fut entraîné par les sollicitations de sa mère et de son frère, qui lui avouèrent que l'assassinat de Coligni s'était commis par leur ordre, et qu'il fallait, ou les immoler à l'amiral, ou ordonner le massacre des protestants pour lequel ils avaient d'avance pris des mesures. M. de Voltaire ne pouvait admettre ce récit sans rendre Valois trop odieux; d'ailleurs cette pièce n'est rien moins qu'authentique.

(Page 58, v. 5.) De Caumont, jeune enfant....

Caumont, qui échappa à la Saint-Barthélemi, est le

fameux maréchal de la Force, qui depuis se fit une si grande réputation, et qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maison de la Force.

Mézerau, dans sa grande histoire, dit que le jeune Caumont, son pere, et son frere, couchaient dans un même lit; que son pere et son frere furent massacrés, et qu'il échappa comme par miracle, etc. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerau appuie son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte: mais depuis, M. le duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même maréchal de la Force, écrits de sa propre main. Le maréchal y conte son aventure d'une autre façon: cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le maréchal de la Force raconte de la Saint-Barthélemy.

« Deux jours avant la Saint-Barthélemy, le roi eut ordonné au parlement de relâcher un officier qui étoit prisonnier à la conciergerie; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, et tirer de force le prisonnier. Le lendemain, le parlement vint faire ses remontrances au roi: tous ces messieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX qu'il avoit estropié la justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit; et, au commencement du massacre, on persuada d'abord aux huguenots que le tumulte qu'ils entendoient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du parlement.

« Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de Guise entrer avec des satellites chez l'amiral de Colligni, et qui, se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce seigneur, courut aussitôt en donner avis au sieur de Caumont de la Force, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

Force et ses deux fils logeaient au faubourg Saint-  
1, aussi-bien que plusieurs calvinistes. Il n'y avait  
icore de pont qui joignit ce faubourg à la ville.  
it saisi de tous les bateaux par ordre de la cour,  
ire passer les assassins dans le faubourg. Ce ma-  
se jette à la nage, passe à l'autre bord, et aver-  
e la Force de son danger. La Force était déjà  
sa maison ; il avait encore eu le temps de se  
mais, voyant que ses enfants ne venaient pas,  
les chercher. A peine est-il rentré chez lui que  
sins arrivent : un nommé Martin, à leur tête,  
ans sa chambre, le désarme lui et ses deux en-  
t lui dit, avec des serments affreux, qu'il faut  
La Force lui proposa une rançon de deux mille  
capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer  
ux jours ; et aussitôt les assassins, après avoir  
lé dans la maison, disent à la Force et à ses en-  
mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs cha-  
et leur font retrousser leur manche droite sur  
: c'était la marque des meurtriers. En cet état ils  
t passer la rivière, et les amènent dans la ville.  
ichal de la Force assure qu'il vit la rivière cou-  
morts. Son pere, son frere, et lui, aborderent  
e Louvre ; là ils virent égorger plusieurs de leurs  
entre autres le brave de Piles, pere de celui qui  
uel le fils de Malherbe. De là le capitaine Martin  
s prisonniers dans sa maison, rue des Petits-  
fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfants ne  
nt point de là avant d'avoir payé les deux mille  
s laisse en garde à deux soldats suisses, et alla  
r quelques autres calvinistes à massacrer dans

a des deux Suisses, touché de compassion, offrit  
onniers de les faire sauver. La Force n'en voulut  
ien faire ; il répondit qu'il avait donné sa parole,  
imait mieux mourir que d'y manquer. Une tante  
ut lui trouva les deux mille écus ; et l'on allait  
rer au capitaine Martin, lorsque le comte de

Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force que le duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussitôt il fit descendre le pere et les enfants une tête et sans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort; il suivit Coconas, en le priant d'épargner ses deux enfants innocents. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait Jacques Nompar, et qui a écrit ceci, éleva la voix, et reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les deux enfants sont menés avec leur pere au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: « Ah, mon pere! ah, mon Dieu! je suis mort ». Dans le même moment le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune, couvert de leur sang, mais qui, par un miracle étonnant, n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi: « Je suis mort ». Il se laissa tomber entre son pere et son frere, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers, les croyant tous morts, s'en allerent en disant: « Les voilà bien tous trois ». Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps: il restait un bas de toile au jeune la Force; un marqueur du jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant: « Hélas, dit-il, c'est bien dommage; celui-ci n'est qu'un enfant, que peut-il avoir fait? » Ces paroles de compassion obligerent le petit la Force à lever doucement la tête, et lui dire tout bas: « Je ne suis pas encore mort ». Ce pauvre homme lui répondit: « Ne bougez, mon enfant, ayez patience ». Sur le soir il le vint chercher; il lui dit: « Levez-vous, ils n'y sont plus »; et lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda: « Qui est ce jeune garçon? C'est mon neveu, lui dit-il, qui s'est enivré; vous voyez comme il s'est accommodé; je m'en vais bien lui donner le fouet ». Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui demanda trente écus pour sa récompense. De là le jeune la Force se fit com-



duire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal, chez le maréchal de Biron, son parent, grand-maître de l'artillerie. On le cacha quelque temps dans la chambre des filles; enfin, sur le bruit que la cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de page, sous le nom de Beaupuy.»

(Page 59, v. 12.) On réserva ma vie....

Plusieurs gentilshommes, attachés à Henri IV, furent assassinés dans son appartement: on les y poursuivit jusque dans la chambre de la reine sa femme, sœur de Charles IX, qui leur sauva la vie en se jetant entre eux et les meurtriers. Henri IV et le prince de Condé, son cousin, furent arrêtés; on les menaça de la mort, et on les força d'abjurer le calvinisme. Les prêtres s'appuyèrent depuis de cette abjuration pour le traiter de relaps. Des historiens ont rapporté que Charles IX et sa mère allèrent à l'hôtel de ville, pour être témoins de l'exécution de Briquemant et de Cavagne, condamnés à mort comme complices de la prétendue conspiration qu'on avait la bassesse d'imputer à l'amiral de Coligni, et que l'on obligea Henri IV et le prince de Condé de suivre et d'accompagner le roi.

(Page 59, v. 22.) Tout imita Paris..

On envoya d'abord des couriers aux commandants des provinces et aux chefs des principales villes, pour ordonner le massacre. Quelque temps après on envoya un contre-ordre; et le massacre s'exécuta, malgré ce contre-ordre, dans quelques villes, à Lyon entre autres, où le parti des Guises dominait: mais, dans un grand nombre, les chefs catholiques s'opposèrent à l'exécution de ces ordres: le comte de Tende, en Provence; Gordes, de la maison de Simiane, en Dauphiné; Saint-Hérem, en Auvergne; Charni, de la maison de Chabot, en Bourgogne; la Guiche, à Mâcon; le brave d'Ortez, à Baïonne; Villars, consul de Nîmes; les évêques d'Angers, de Lisieux, etc. etc. Beaucoup de protestants furent sauvés par leurs parents, par leurs amis, quelques uns même par des prêtres; de ce nombre fut un Tronchin, qui

resta plusieurs jours caché dans un tonneau, et, s'étant retiré à Geneve, y a été la tige de la famille de ce nom.

### NOTES DU CHANT III.

(Page 61, v. 9.) Je le vis expirant....

Charles IX fut toujours malade depuis la Saint-Barthélemi, et mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

Henri IV fut témoin de la mort de Charles IX. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir: il lui recommanda sa femme et sa fille comme à l'héritier naturel de la couronne, et à un prince dont il connaissait la grandeur d'ame et la bonne foi. Il l'avertit ensuite de se défier de ..... (mais il prononça ce nom, et quelques paroles qui suivirent, de manière à n'être pas entendu de ceux qui étaient dans la chambre.) « Monsieur, il ne faut « pas dire cela », dit la reine mère, qui était présente. « Pourquoi ne pas le dire? répondit Charles IX; cela est « vrai ». Il est vraisemblable que c'est de Henri III qu'il parlait: il connaissait tous ses vices, et l'avait pris en horreur depuis qu'il l'avait vu retarder son départ pour la Pologne, dans l'espérance de sa mort prochaine.

(Page 61, v. 20.) L'impatient Valois....

La réputation qu'il avait acquise à Jarnac et à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier prince de la race des Jagellons.

(Page 62, v. 19.) On vit paraître Guise....

Henri de Guise, le balafre, né en 1550, de François de Guise et d'Aune d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le cardinal de Lorraine, son oncle, du temps du concile de Trente, et entamé par François son père.

(Page 64, v. 20.) . . . ses prêches criminels.

On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de prêche dans

un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de criminel relève l'expression de prêche.

(Page 65, v. 16.) . . . . . ce superbe Joyeuse.

Anne, duc de Joyeuse, donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie, nommés Bordeaux et Descentiers.

(Page 65, v. 27.) D'une faveur si haute....

Il avait épousé la sœur de la femme de Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frere du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux secrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire.

(Page 67, v. 27.) Guise dans Vimori....

Dans le même temps que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de Guise faisait des actions d'un très habile général, contre une armée nombreuse de Reitres venus au secours de Henri IV; et, après les avoir harcelés et fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

(Page 68, v. 15.) Guise, tranquille et fier....

Le duc de Guise, à cette journée des barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

(Page 69, v. 5.) Ce sujet orgueilleux....

Le cardinal de Guise, l'un des freres du duc de Guise, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier, sœur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de Henri III : c'étaient trois couronnes, avec ces mots : *Manet ultima cælo* ; auxquels les ligueurs substituerent ceux-ci : *Manet ultima claustro*. On connaît aussi ces

deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre :

« Qui dedit antè duas, unam abstulit, altera nutat ;  
« Tertia tonsoris est facienda manu. »

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuscrits de feu M. le président de Mesmes :

Valois, qui les dames n'aime,  
Deux couronnes posséda :  
Bientôt sa prudence extrême  
Des deux l'une lui ôta.  
L'autre va tombant de même,  
Grace à ses heureux travaux :  
Une paire de ciseaux  
Lui baillera la troisième.

(Page 70, v. 1.) De cent coups de poignard...

Le duc de Guise fut tué le vendredi 23 décembre 1588, à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du roi, parcequ'il avait passé la nuit avec une femme de la cour : c'était madame de Noirmoutier, selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort disent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvements qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Espinac, archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même temps se douta de quelque chose, lui dit en présence de Larchant, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait : « Cet habit est bien léger au temps qui court; vous en auriez dû prendre un plus fourré ». Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celles du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduisait à un cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc, ignorant que la porte fût murée, leva, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait : dans le moment plusieurs de ces Gascons, qu'on nommait les Quarante-cinq,

le percent avec des poignards que le roi leur avait distribués lui-même.

Les assassins étaient la Bastide, Monsivry, Saint-Malin, Saint-Caudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac, leur capitaine. Monsivry fut celui qui donna le premier coup : il fut suivi de Lognac, de la Bastide, de Saint-Malin, etc., qui se jeterent en même temps sur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, et qui fut la première teinte de son sang. Quelques Lorrains, en passant par Blois, ont baisé cette pierre, et, la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poème de la mort du cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois : il est aisé d'en voir la raison ; c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poème, parceque l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage.

(Page 70, v. 19.) Mayenne, dès long-temps....

Le duc de Mayenne, frère puîné du *balafre*, tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

(Page 70, v. 24.) Le console aisément....

On lit, dans la grande histoire de Mézerai, que le duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, et sur-tout à un chef de parti.

(Page 71, v. 5.) Autant le jeune Aumale....

Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siège de Paris, et inspirait aux habitants sa valeur et sa confiance.

(Page 71, v. 15.) Philippe, de Mayenne.

Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint, l'appelait le démon du midi, *DAEMONIUM MEXICANUM* parcequ'il troublait toute l'Europe, au midi de l'Espagne est située. Il envoya de puissants secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la cour de France à l'infante Claire Eugénie, ou à quelqu'un de sa famille.

(Page 71, v. 17.) Et Rome, qui devait...

La cour de Rome, gagnée par les Guises, et alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la Ligue. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes et de Sixte-Quint commença son pontificat par les plus grands, et heureusement les plus inutiles, à la maison royale, comme on peut voir aux premiers chants.

(Page 71, v. 31.) Je suis venu vers lui...

Henri IV, alors roi de Navarre, eut la générosité de venir à Tours voir Henri III, suivi d'un page seul malgré les défiances et les prières de ses vieux courtisans qui craignaient pour lui une seconde Saint-Barthélemy.

(Page 72, v. 15.) Essex est à leur tête...

Robert d'Essex, comte d'Essex, fameux par sa victoire sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1596, avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait vaincus plus d'une fois sur mer. La reine Elisabeth l'envoya en France, en 1590, au secours de Henri IV, la tête de cinq mille hommes.

(Page 73, v. 8.) Sixte, au trône élevé...

Sixte-Quint, né aux grottes, dans la marche d'Abruzzo d'un pauvre vigneron, nommé Peretti, homme turbulent égala la dissimulation. Etant cardinal assomma de coups le neveu de son provincial brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Elisabeth; cepez

estimait cette reine, et l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(Page 73, v. 21.) Fit voir à l'océan....

Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrètement Elisabeth en 1589; et c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, et dispersée par la tempête.

On a fait, dans un journal de Trévoux, une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la reine Elisabeth de croire que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre Henri VIII, que parce-qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, désavoué et condamné par la plupart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons

#### NOTES DU CHANT IV.

(Page 75, v. 9.) Un frere de Joyeuse....

Henri, comte de Bouchage, frere puîné du duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris, à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin, sous le nom de frere Ange. Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc et pair, et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi; mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé: « Mon cousin, lui dit Henri IV, ces gens-ci

« me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat et « un renégat ». Cette parole du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

(Page 81, v. 10.) De l'église et du peuple....

Voyez l'histoire des papes.

(Page 81, v. 16.) Sixte alors était roi....

Sixte-Quint, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément l'*dne d'Ancone*. On sait avec quel artifice il obtint la papauté, et avec quelle hauteur il régna.

(Page 82, v. 20.) . . . . Le sénat de la France.

En 1570 le parlement donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la pragmatique-sanction ; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la maison régnante génération bâtarde, etc., et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(Page 82, v. 23.) Il ôte aux nations....

On a souvent appliqué ce vers à l'auteur de la *Henriade*, et M. Wirchter l'avait mis pour légende à la médaille qu'il a frappée. Cette médaille est fort rare, parce qu'à Genève l'on exigea de M. Wirchter de supprimer sa légende.

(Page 84, v. 21.) Serments jadis sacrés....

Le 17 de janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret par lequel il fut déclaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fevre, doyen, et quelques uns des plus sages refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais, si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté?



(Page 84, v. 24.) Chacun jure par elle....

Nous avons cru devoir imprimer ici le décret de la Sorbonne, qui ne se trouve que dans les livres qu'on ne trouve plus.

### DECRET DE LA FACULTÉ DE PARIS CONTRE HENRI III.

#### RESPONSUM FACULTATIS THEOLOGICÆ PARISIENSIS.

« Anno Domini millesimo quingentesimo octogesimono, die septimâ mensis januarii, sacratissima theologiæ facultas parisiensis congregata fuit apud collegium Sorbonæ, post publicam supplicationem omnium ordinum dictæ facultatis, et missam de Sancto Spiritu ibidem celebratam, postulantis clarissimis DD. præfecto, fidelibus, consulibus, et catholicis civibus, oblato publico instrumeto, et tabellis per eorundem actuarium obsignatis et publico urbis sigillo munitis, deliberatura super duobus æquentibus articulis qui deprompti sunt ex libello supplicis prædictorum civium, cujus tenor est hujusmodi.

#### RÉPONSE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS.

« L'an du Seigneur 1589, 7 janvier, à la réquisition des gouverneurs, officiers de la ville, et des habitants catholiques, qui ont présenté un acte public, signé par leur greffier, et scellé du sceau public de la ville, la très-sacrée faculté de théologie de Paris, après une procession solennelle de tous les ordres de ladite faculté, et la célébration de la messe du Saint-Esprit, s'est assemblée pour délibérer sur les deux articles suivants, qui sont extraits de la requête des susdits habitants, dont voici la teneur :

*A monseigneur le duc d'Aumale, gouverneur, et à messieurs le prévôt des marchands et échevins de la ville de Paris.*

« Vous remontrent humblement les bons bourgeois,

## NOTES

ts, et habitants de la ville de Paris, que plusieurs habitants et autres de ce royaume sont en peine de conscience, pour prendre résolution sur préparatifs qui se font pour la conservation de la religion catholique, apostolique, et romaine, de cette ville de Paris, et de tout l'état de ce royaume, à l'encontre des desseins cruellement exécutés à Blois, et infraction de la foi publique, au préjudice de ladite religion et de l'édit d'union et de la naturelle liberté de la convocation des états: sur quoi lesdits suppliants desireraient avoir une sainte et véritable résolution. Ce considéré, il vous plaise promouvoir que messieurs de la faculté de théologie soient assemblés pour délibérer sur ces points, circonstances, et dépendances; et, s'il est permis de s'assembler, s'unir, et contribuer contre le roi; afin que lesdites sommes encore liées du serment que nous lui avons juré pour sur ce donner leur avis et résolution.

« Soit la présente requête renvoyée pardevant messieurs de la faculté de théologie, lesquels seront suppliés d'y assembler et donner sur ce leur résolution. Fait le septième janvier mil cinq cent quatre-vingt-neuf: signé EVRARD, et scellé du sceau public de la ville.

*Articuli de quibus deliberatum est à prædictâ facultate.*

« An populus regni Gallie sit liberatus et solutus a sacramento fidelitatis et obedientie leonico tertio præstito?

« An tutâ conscientia possit idem populus armari, uniri, et pecunias colligere, et contribuere ad defensionem et conservationem religionis catholice; apostolicæ et romanæ, in hoc regno, adversus nefaria consilia et conatus prædicti regis et quorumlibet adherentium, contra fidei publicæ violationem ab eo Blais factam, et præjudicium prædictæ religionis catholice, et edicti sanctæ unionis et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni?

« Super quibus articulis, auditâ omnium et singulorum

magistrorum, qui ad septuaginta convenerant, maturâ, accuratâ, et liberâ deliberatione, et auditis multis et variis rationibus, quæ magnâ ex parte tam ex scripturis sacris, tam canonicis sanctionibus et decretis pontificum in medium disertissimis verbis productæ sunt; conclusum est à domino decano ejusdem facultatis, nemine refragante, et hoc per modum consilii, ad liberandas conscientias prædicti populi.

« Primùm, quod populus hujus regni solutus est et liberatus à sacramento fidelitatis et obedientiæ præfacto Henrico regi præstito.

« Deinde, quod idem populus licet et tutâ conscientiâ potest armari, uniri, et pecunias colligere, et contribuere ad defensionem et conservationem religionis catholicæ, apostolicæ, et romanæ, adversus nefaria consilia et conatus prædicti regis, et quorumlibet illi adhærentium, ex quo fidem publicam violavit, in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, et edictæ sanctæ unionis, et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni.

« Quam conclusionem insuper visum est eidem parisiensi facultati transmittendam esse ad sanctissimum dominum nostrum papam, ut eam sanctæ sedis apostolicæ auctoritate probare et confirmare, et eadem operâ ecclesiæ gallicanæ, gravissimè laboranti, opem et auxilium præstare dignetur.

*Articles sur lesquels il a été délibéré par la susdite faculté.*

« Si le peuple du royaume de France est délié du serment de fidélité prêté à Henri III ?

« Si le même peuple peut en sûreté de conscience s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique, et romaine, dans ce royaume, contre les horribles projets et attentats du susdit roi et de ses adhérents, et contre l'infraction de la foi publique par lui commise à Blois, sans préjudice de la susdite religion catholique, de

l'édit de la sainte union, et de la liberté naturelle de la convocation des états?

« Après avoir ouï sur ces articles la délibération mûre, exacte, et libre, de tous les docteurs assemblés au nombre de soixante et dix, et avoir entendu plusieurs raisons différentes, tirées en grande partie tant des saintes écritures que des saints canons et des décrets des pontifes; il a été conclu par M. le doyen de la même faculté, sans réclamation, et ce, par forme de conseil, pour lever les scrupules dudit peuple:

« D'abord, que le peuple de ce royaume est délié du serment de fidélité prêté au roi Henri;

« Ensuite, que le même peuple peut en sûreté de conscience s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique, et romaine, contre les horribles projets et attentats du susdit roi et de ses adhérents, depuis qu'il a violé la foi publique, au préjudice de la susdite religion catholique, de l'édit de la sainte union, et de la liberté naturelle de la convocation des états.

« De plus, la même faculté de Paris a jugé à propos d'envoyer cette conclusion au pape, pour qu'il daigne l'approuver et confirmer par l'autorité du saint-siège apostolique, et par ce moyen secourir l'église gallicane qui est dans le plus pressant danger.»

(Page 85, v. 22.) L'étendard de la croix...

Dès que Henri III et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'à près la mort de Henri III.

(Page 86, v. 17.) La discorde a choisi....

Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre, dans sa petite Histoire de France; mais on les nomma les Seize

à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait-d'armes; la Bruyère, lieutenant-particulier; le commissaire Louchard; Emmonot et Morin, procureurs; Oudinet, Passard, et sur-tout Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure et dangereuse du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que Senaut était pere du P. Senaut, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de l'oratoire en France.

(Page 86, v. 28.) Qui souvent rend égaux....

Les Seize furent long-temps indépendants du duc de Mayenne. Un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc: « Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire. »

(Page 88, v. 26.) Tendre aux fers des tyrans....

Le 16 janvier 1589, Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui, de tireur d'armes, était devenu gouverneur de la Bastille, et le chef de cette faction, entra dans la grand'-chambre du parlement, suivi de cinquante satellites: il présenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maison royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains: voilà pourquoi on l'appelait le grand-pénitencier du parlement.

(Page 88, v. 29.) Le vertueux de Thou, etc.

Augustin de Thou, second du nom, oncle du célèbre historien; il eut la charge de président du fameux Pibrac, en 1585

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, conseiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bisaïeul du fameux Scarron, si connu

par ses poésies et par l'enjouement de son esprit.

Baveul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, président mortier, se nommait Blancménil, à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de Lamignon, par le mariage de sa petite-fille avec le président Lamignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Bastille avec les autres membres du parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'chambre; mais il fut depuis emprisonné au Louvre, dans le temps de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrète avec Henri IV : les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, et de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin, comme Blancménil allait être condamné à être pendu, le duc de Mayenne revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour Blancménil une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu : il alla lui-même le tirer de prison ; le prisonnier se jeta à ses pieds, et lui dit : Monseigneur, je vous ai obligation de la vie ; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de Henri IV, mon légitime roi : je vous reconnaitrai toute ma vie pour mon bienfaiteur, mais je ne puis vous servir comme mon maître. Le duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, et le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancménil, sont encore dans les papiers de M. le président de Novion d'aujourd'hui.

Bussy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait-d'armes et ensuite procureur. Quand le hasard ou le malheur des temps l'eut mis en quelque crédit, il prit le surnom de Bussy, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux Bussy d'Amboise. Il se faisait aussi nommer Bussy Grande-Puissance.

(Page 89, v. 5.) Dans cet affreux château....

La Bastille.

(Page 89, v. 14.) Brisson, Larcher, Tardif...

En 1591, un vendredi 15 novembre, Barnabé Brisson, homme très savant, et qui faisait les fonctions de premier président, en l'absence d'Achille de Harlai; Claude Larcher, conseiller aux enquêtes, et Jean l'ardif, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, curé de Saint-Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des prêtres qui servaient d'archers. (Voyez sur ces événements l'ouvrage intitulé, Histoire du parlement: l'auteur y parle comme historien, ici il parle comme poète.)

## NOTES DU CHANT V.

(Page 92, v. 4.) Clément, dans la retraite....

Jacques Clément, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

La fiction qui regne dans ce cinquième chant, et qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des ligueurs, et le fanatisme des moines de ce temps, firent passer pour certain dans l'esprit du peuple ce qui n'est ici qu'une invention du poète.

(Page 93, v. 7.) C'est lui qui, dans Raba....

Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfants dans les flammes, au son des tambours et des trompettes, en l'honneur de la divinité, qu'ils adoraient sous le nom de Moloch.

(Page 93, v. 6. 1.) A l'affreux Teutatès....

Teutatès était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas

sûr que ce fût le même que Mercure; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

(Page 93, v. 25.) Dans Londres il a formé...

Les enthousiastes, qui étaient appelés *Indépendants*, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, roi d'Angleterre.

(Page 96, v. 4.) Ses sacrilèges vœux...

L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyre de frere Jacques Clément, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, et lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confreres de Jacques Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, et avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne et par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications et par la priere. On ne put douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier juillet 1589, et fut mené à Saint-Cloud par la Guele, procureur général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil; son bréviaire était auprès de lui, ouvert et tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin, dans le poëme, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'écriture sainte pour prêcher le parricide.

Nous citerons ici un passage d'un livre fait par un jacobin, et imprimé à Troyes chez M. Moreau, peu de temps après la mort de Henri III.

« De façon que Dieu, exauçant la priere de cestui



serviteur, nommé frere Jacques Clément, une nuit, comme il était en son lit, lui envoie son ange en vision, lequel avec grande lumiere se présente à ce religieux, et lui montre un glaive nu, lui dit ces mots : « Frere Jacques, « je suis messager de Dieu tout-puissant, qui te viens « acertener que par toi le tyran de France doit être mis à « mort. Pense donc à toi, et te prépare, comme la cou- « ronne de martyr t'est aussi préparée. »

« Cela dit, la vision se disparut, et le laissa rêver à telles paroles véritables. Le matin venu, frere Jacques se remet devant les yeux l'apparition précédente; et, douteux de ce qu'il devait faire, s'adresse à un sien ami, aussi religieux, homme fort scientifique et bien versé en la sainte écriture, auquel il déclare franchement sa vision, lui demandant d'abondant si c'était chose agréable à Dieu de tuer un roi qui n'a ni foi ni religion, et qui ne cherche que l'oppression de ses pauvres sujets, étant altéré du sang innocent, et regorgeant en vices autant qu'il est possible. A quoi l'honnête homme fit réponse, que véritablement il nous était défendu de Dieu estroitement d'être homicides : mais d'autant que le roi qu'il entendait était un homme distrait et séparé de l'église, qui bouffait de tyrannies exécrables, et qui se déterminait d'être le fléau perpétuel et sans retour de la France, il estimait que celui qui le mettrait à mort, comme fit jadis Judith un Holopherne, ferait chose très sainte et très recommandable. »

(Page 97, v. 6.) Jadis de Médicis....

Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre, nommé Sechelles, qui fut brûlé en Greve, sous Henri III, pour sorcellerie, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la stupidité étaient poussées si loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes assez sots pour se croire magiciens, et des jrges superstitieux qui les punissaient de bonne foi comme tels.

(Page 98, v. 4.) Et pensent que la mort....

Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire qui représentaient Henri III et le roi de Navarre: ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième jour les perçaient au cœur.

(Page 98, v. 6.) L'Hébreu joint cependant....

C'était, pour l'ordinaire, des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre, et beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus sortilèges.

(Page 98, v. 16.) . . . . l'inflexible Atéus.

Atéus, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de Crassus en invoquant les divinités infernales.

(Page 99, v. 28.) Le vertueux Potier....

Potier, président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'état sous Henri III, et qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'Épernon.

(Page 99, v. 30.) Harlay, le grand Harlay....

Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc. Jacques Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non: c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; et c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait surprise au premier président de Harlay; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la ligue.

(Page 102, v. 6.) Au bruit de son trépas....

Henri III mourut de sa blessure le 3 août à deux heures du matin, à Saint-Cloud, mais non point dans la même maison où il s'était pris avec son frère la résolution

de la Saint-Barthélemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du temps de la Saint-Barthélemi.

## NOTES DU CHANT VI.

(Page 104, relativement aux chants VI et VII.)

Le sixieme et le septieme chants sont ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changements. Celui qui était le sixieme dans la premiere édition de 1723, est le septieme dans l'édition de Londres in-4°, et dans les autres qui l'ont suivie; et le commencement de ce chant est tiré du chant neuvieme de l'édition de 1723. Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Selon la vérité de l'histoire. Henri le grand assiégea Paris quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590, au mois d'avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siege au mois de septembre. La ligue, long temps après, en 1593, assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X, et qui était mort depuis deux ans et demi; et, la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit son abjuration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

De tous ces évènements on a supprimé l'arrivée du duc de Parme et le prétendu regne de Charles, cardinal de Bourbon: il est aisé de s'appercevoir que faire paraître le duc de Parme sur la scene eût été diminuer la gloire de Henri IV, le héros du poëme, et agir précisément contre le but de l'ouvrage: ce qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal :

il serait aussi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la ligue. En un mot, on passe sous silence le duc de Parme, parcequ'il était trop grand, et le cardinal de Bourbon, parcequ'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siege, parceque si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs, les états de Paris ne sont point du nombre des événements qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pouvais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parceque la vie et la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Les états de la ligue sont dans le même cas par rapport au siege de Paris; ce sont deux événements absolument indépendants l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet; on n'y prit nulle résolution; ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hasard aurait pu les assembler avant le siege comme après, et ils sont bien mieux placés avant le siege dans le poëme: de plus, il faut considérer qu'un poëme épique n'est pas une histoire; on ne saurait trop représenter cette regle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique  
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique,  
 Qui, chantant d'un héros les exploits éclatants,  
 Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.  
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue;  
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue,  
 Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,  
 Ait fait tomber déjà les remparts de Courtrai, etc.

(Page 106, v. 3.) Ce monument affreux....

L'inquisition, que les ducs de Guise voulurent établir en France.

(Page 106, v. 20.) Soudain Potier se leve....

Potier de Blancménil, président du parlement, dont il est question dans les quatrième et cinquième chants.

(Page 110, v. 30.) Dans ces globes d'airain....

C'est dans les guerres de Flandre, sous Philippe II, qu'un ingénieur italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

(Page 116, v. 16.) Qu'une prison d'état....

On sait combien d'illustres prisonniers d'état les cardinaux de Richelieu et Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le secrétaire d'état le Blanc était prisonnier dans ce château, et il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

## NOTES DU CHANT VII.

(Page 119, v. 8.) S'attirent dans leur course....

Que l'on admette ou non l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes célestes, s'approchant et s'éloignant tour à tour, paraissent s'attirer et s'éviter.

(Page 120, v. 2.) De Zoroastre....

En Perse les Guebres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroastre, et qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à une image du créateur.

(Page 121, v. 31.) Là, gît la sombre envie....

Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il l'était dans la théologie païenne. Quelques uns l'ont placé dans le soleil : on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

(Page 122, v. 27.) . . . . et que Rome le loue.

Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre de Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'eucharistie. Le cardinal de Retz rapporte que le jour des barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLÉMENT.

(Page 123, v. dernier.) La race des humains...

On compte plus de 950 millions d'hommes sur la terre; le nombre des catholiques va à 50 millions : si la vingtième partie est celle des élus, c'est beaucoup; donc il y a actuellement sur terre 947 millions 500 mille hommes destinés aux peines éternelles de l'enfer. Et comme le genre humain se répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il se trouve qu'à compter que 6000 ans depuis la création, il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieusement. Ce calcul méritait bien les larmes de Henri IV.

(Page 124, v. 19.) Par des tourments...

On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expressément dans Virgile.

(Page 125, v. 10.) Le sage Louis douze...

Louis XII est le seul roi qui ait eu le surnom de sage par le peuple.

(Page 125, v. 16.) D'Amboise est à ses pieds...

Sur ces entrefaites mourut George d'Amboise, qui fut justement aimé de la France et de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (Mézerai, grand historien.)

(Page 125, v. 26.) La Trémouille, etc.

Parmi plusieurs grands hommes de ce nom, on a vu ici en vue Guy de la Trémouille, surnommé le vaillant.

qui portait l'oriflamme, et qui refusa l'épée de connétable sous Charles VI.

Clisson (le connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'état par cette maison.

(Page 125, v. 26.) . . . . . de Foix.

Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravennne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on lisait Dunois.

(Page 125, v. 27.) Guesclin le destructeur...

Guesclin (le connétable du). Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le cruel, et fut connétable de France et de Castille.

(Page 125, v. 28.) Le vertueux Bayard...

Bayard (Pierre du Terrail, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche). Il arma François I chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec, en Italie.

(Page 125, v. 28.) . . . et vous, brave amazone.

Jeanne d'Arc, connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, servante d'hôtellerie, née au village de Domremi-sur-Meuse, qui, se trouvant une force de corps et une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans: c'est Monstrelet, auteur contemporain, qui parle.

« Et l'an 1428, vint devers le roi Charles de France,  
« à Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée  
« de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle était vêtue et  
« habillée en guise d'homme, et était des parties entre  
« Bourgogne et Lorraine, d'une ville nommée Droimi; à

« présent Domremi, assez près de Vaucouleur ; laquelle  
 « pucelle Jeanne fut grand espace de temps chambrière  
 « en une hôtellerie, et était hardie de chevaucher che-  
 « vaux, les mener boire, et faire telles autres apertises et  
 « habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de  
 « faire, et fut mise à voye, et envoyée devers le roi, par  
 « un chevalier nommé messire Roger de Baudrencourt,  
 « capitaine, de par le roi, de Vaucouleur, etc. »

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle : il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poète soit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. Mézerai dit tout bonnement que saint Michel, le prince de la milice céleste, apparut à cette fille, etc. Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler ; car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage et leurs défaites.

(Page 128, v. 5.) L'un fuyant avec art...

Le cardinal Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait ; mais le cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, et même malgré le roi, qui était dégoutté de lui.

(Page 128, v. 15.) Bienfaiteur de ce peuple...

Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand Colbert au point qu'il voulut déterrer son corps ; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

(Page 128, v. 20.) Est aux pieds de ce roi...

Louis XIV.

(Page 129, v. 5.) Quels sages, rassemblés...

L'académie des sciences, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

(Page 129, v. 19.) . . . je vois Condé paraître.

Louis de Bourbon, appelé communément le grand Condé, et Henri, vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur temps ; tous



deux ont remporté de grandes victoires, et acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

(Page 129, v. 23.) Catinat réunit....

Le maréchal de Catinat, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marsaille, et obéit ensuite sans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, et n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(Page 129, v. 25.) Vauban, sur un rempart....

Le maréchal de Vauban, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, trois cents places anciennes, et en a bâti trente-trois; il a conduit cinquante-trois sièges, et s'est trouvé à cent quarante actions; il a laissé douze volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'académie des sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

(Page 129, v. 28.) Luxembourg fait trembler....

François-Henri de Montmorenci, qui prit le nom de Luxembourg, maréchal de France, duc et pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de Monsieur, frère de Louis XIV, et remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde, conquit des provinces au roi. Il fut mis à la Bastille, et reçut mille dégoûts des ministres.

(Page 129, v. 29.) . . . . l'audacieux Villars.

On s'était proposé de ne parler dans ce poème d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue et celle du premier Hochstet. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où se posta depuis le duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars, ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin, en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchiennes, fit lever le siège de Landrecie, prit Douay, Quesnoy, Bouchain, etc., à discrétion, et fit ensuite la paix à Rastadt, au nom du roi, avec le même prince Eugène, plénipotentiaire de l'empereur.

(Page 130, v. 1.) Quel est ce jeune prince...

Feu M. le duc de Bourgogne.

(Page 130, v. 19.) Un faible rejeton...

Ce poème fut composé dans l'enfance de Louis XV.

(Page 131, v. 12.) Un héros que de loin...

Vrai portrait de Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume.

(Page 132, v. 9.) . . . malheureux politiques.

Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France et la branche d'Espagne semblaient désunies.

## NOTES DU CHANT VIII.

(Page 133, v. 9.) Ce lieutenant sans chef...

Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'état et royaume de France.

(Page 133, v. 15.) Les Lorrains, les Nemours, etc.

Les Lorrains. Le chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, et son frere le duc, étaient de la maison de Lorraine.

Charles-Frédéric, duc de Nemours, frere utérin du duc de Mayenne.

La Châtre était un des maréchaux de la ligue que l'on appelait *des bdtards*, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet la Châtre fit sa paix depuis, et Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

(Page 133, v. 16.) Et l'inconstant Joyeuse...

Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrième chant, note première.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même duc de Mayenne, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise, fils du balafre.

Brissac s'était jeté dans le parti de la ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec Henri IV, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(Page 134, v. 28.) C'était le jeune Egmont...

Le comte d'Egmont, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn.

Le fils, étant resté dans le parti de Philippe II, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les compliments de la ville. Celui qui le harau-

guait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son pere : « Ne parlez pas de lui, dit le comte, il méritait la mort; c'était un rebelle » : paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

(Page 135, v. 15.) Près des bords de l'Itou....

Ce fut dans une plaine entre l'Itou et l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.

(Page 136, v. 11.) D'Aumont, qui sous cinq rois....

Jean d'Aumont, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, et de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III, et Henri IV.

(Page 136, v. 12.) Biron, dont le seul nom....

Henri de Gontaud de Biron, maréchal de France, grand-maitre de l'artillerie, était un grand homme de guerre; il commandait à Ivry le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille, en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le grand après la victoire : « Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, et Biron ce que devait faire le roi ». Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siège d'Eprenai.

(Page 136, v. 11.) Et son fils, jeune encore....

Charles Gontaud de Biron, maréchal, et duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, et fut décapité dans la cour de la Bastille, en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(Page 136, v. 12.) Qui depuis.... mais alors....

Dans Britannicus, Agrippine, en parlant du soin qu'elle a eu de donner à Néron des instituteurs vertueux, dit :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,  
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,  
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

(Page 136, v. 13.) Sully, Nangis, etc.

Rosny, depuis duc de Sully, surintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Il naquit à Rosny en 1559, et mourut à Villebon en 1641 : ainsi il avait vu Henri II et Louis XIV. Il fut grand voyer et grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, sur-intendant des finances, duc et pair, et maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de disgrâce : il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très brave homme de guerre, et encore meilleur ministre, incapable de tromper le roi et d'être trompé par les financiers ; il fut inflexible pour les courtisans, dont l'avidité est insatiable, et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appelaient le négatif, et l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son maître, et le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrâce. Le roi Louis XIII le fit revenir à la cour quelques années après, pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient Louis XIII voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaisait dans une jeune cour avec des habits et des airs de mode passés depuis longtemps. Le duc de Sully, qui s'en aperçut, dit au roi : « Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne com-  
« mensions à parler d'affaires qu'au préalable on n'eût  
« fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouf-  
« fons de la cour. »

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires dans lesquels regne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent

pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la cour, sous la régence de Marie de Médicis :

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi;  
 Adieu conseils, trésors déposés à ma foi;  
 Adieu munitions, adieu grands équipages;  
 Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages;  
 Adieu faveurs, grandeurs; adieu le temps qui court;  
 Adieu les amitiés et les amis de cour, etc.

Il ne voulut jamais changer de religion; cependant il fut un des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit: « Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile; car il est si contraire à l'église romaine, que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit. »

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère; le pape écrivait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, et conjurait le duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton; il l'assura qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires.

Nangis, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu: il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les lois.

Crillon était surnommé le brave. Il offrit à Henri IV de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Crillon que Henri le grand écrivit: « Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas.... Adieu, brave Crillon; je vous aime à tort et à travers. »

(Page 136, v. 15.) Turenne....

Henri de la Tour d'Orliques, vicomte de Turenne,

maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

(Page 136, v. 18.) Et par Armand détruite...

La souveraineté de Sedan, acquise par Henri de Renne, fut perdue par Frédéric Maurice, duc de Bouillon, son fils, qui, ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa souveraineté de très grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

(Page 136, v. 31.) Plus loin sont la Trimouille, etc.

Claude, duc de la Trimouille, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage et une ambition démesurée, de grandes richesses, et était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquieres et de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

(Page 137, v. 1.) . . . et l'heureux Lesdiguieres.

Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux; il commença par être simple soldat, et finit par être connétable sous Louis XIII.

(Page 138, v. 2.) Vous êtes nés Français...

On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry : « Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire. »

(Page 138, v. 20.) Cette arme que jadis...

La baïonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-temps après. Le nom de baïonnette vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(Page 139, v. 3.) Le grand Mornay le suit...

Duplessis-Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

(Page 143, v. 24.) Biron, qu'environnaient....

Le duc de Biron fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française que Henri-le-Grand lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui, n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.

(Page 145, v. 14.) Le roi, qu'il a blessé....

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé: il eut la bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri-le-Grand dans un poème où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale; il sauva la vie au maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont là des événements qui méritent d'être mis en œuvre par le poète; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés: il faut qu'il rassemble autant qu'il peut ces actions séparées; qu'il les rapporte à la même époque; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties: sans cela il est absolument impossible de faire un poème épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry, mais il courut un grand risque de la vie; il fut même enveloppé de trois cornettes wallonnes, et y aurait péri s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'Aumont et par le duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque temps, et jetèrent de grands cris de joie quand ils le virent revenir, l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit: « Sire, vous avez assez fait  
« l'Alexandre, il est temps que vous fassiez le César: c'est  
« à nous à mourir pour votre majesté, et ce vous est gloire  
« à vous, sire, de vivre pour nous; et j'ose vous dire que  
« ce vous est devoir. »



